ARCHIVES MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME IV

N° I

SOMMAIRE :

MÉMOIRES :

NOTES ET RENSEIGNEMENTS :

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]
1905

JUIN 1905

ÉTUDE

SUR

L'HISTOIRE DES JUIFS ET DU JUDAISME AU MAROC

INTRODUCTION

L'histoire des Juifs du Maroc, comme celle des Juifs du Maghreb en général, dont il est difficile de la détacher, commence avec la pénétration des anciennes civilisations méditerranéennes.

Les données gréco-romaines et juives font toutes remonter l'établissement des Juifs dans la Mauritanie à une époque antérieure au christianisme, et M. Monceaux, l'historien de l'Afrique chrétienne, a raison d'affirmer que depuis 2.000 ans les Juifs ont toujours été nombreux dans les régions de l'Atlas.

Cependant, les auteurs anciens et modernes qui traitent la question se contentent d'en faire la constatation sommaire; elle ressort nécessairement des traces nombreuses laissées par le judaïsme dans cette partie de l'Afrique, mais ne résoud nullement le problème de l'origine des Juifs établis en Mauritanie, de leur passé, de leur développement et de leur évolution.

Ce problème des origines juives au Maghreb, avec les lacunes et les contradictions de l'histoire, déconcerte au premier abord s'il est envisagé seulement comme pendant à l'histoire générale du pays. Aussi l'auteur de cette étude, en réunissant les maté-

riaux d'une histoire des Juifs au Maroc, s'est-il rendu compte de la nécessité d'une discussion préalable.

Les origines ne peuvent être en effet déterminées pour le Maghreb indépendamment des autres parties du Nord africain. C'est ainsi seulement que les renseignements fournis par les écrivains anciens et par les auteurs chrétiens se trouvent complétés et éclaircis par des passages talmudiques et par le folklore judéo-africain, si utile pour commenter les indications des auteurs arabes et juifs sur les influences juives, antérieurs à l'affermissement du christianisme et à l'invasion arabe du Maghreb.

On voit alors le problème des origines s'éclaircir, et l'étude des migrations juives en Afrique jeter quelque lumière sur le rôle du judaïsme marocain dans la résistance contre l'invasion arabe du VII*e siècle, comme un siècle plus tard, dans l'éclosion de la science et de la littérature juives du moyen âge.*

PREMIÈRE PARTIE

Les origines juives au Maroc.

I

La première apparition des grandes colonies juives sur le littoral du Nord-africain date de l'an 320 (avant J.-C.), lorsque Ptolémée Soter, fondateur de la dynastie des Lagides, envahit la Palestine et transplanta plus de 100.000 captifs juifs en Afrique. Une partie s'établit en Égypte, où Ptolémée leur confia la défense des forteresses grecques[1]. Alexandrie surtout reçut une importante colonie juive, qui occupa bientôt deux des cinq quartiers principaux de la ville. En même temps, dans le but de s'emparer de Cyrène et des autres villes de la Lybie, le souverain égyptien dirigea sur cette contrée un grand nombre de Juifs qui s'installèrent dans les cinq villes de la Pentapole cyrénéenne et dans les environs[3].

Ils reçurent les mêmes droits que les Grecs et les Macédoniens établis dans le pays[2]. Cette faveur provoqua une affluence ininterrompue d'émigrants juifs de la Palestine,

1. Josèphe, *Contre Appion*, II, 4.
2. *Ibidem*.
3. Cf. Josèphe, *Antiquités Jud.*, XII, 1, et l'*Histoire de la Palestine d'après le Talmud*, de J. Derenbourg.

à la suite surtout des guerres civiles et des révoltes contre les Syriens qui dévastèrent la Palestine pendant la première moitié du IIe siècle. L'importance de ce mouvement fit de la ville d'Alexandrie la capitale de la Diaspora, autour de laquelle gravitaient les colonies de l'Égypte et de la Libye[1].

En 138-139, le Sénat romain se déclare, dans un message envoyé à tous les gouvernements des pays méditerranéens, allié du peuple juif, et parmi les pays mentionnés dans ce message, la Cyrénaïque figure à part : ce qui prouve que l'antagonisme entre les Juifs et les Grecs de Syrie eut une répercussion sur les colonies juives de l'Afrique.

On peut supposer cependant que, déjà à cette époque, l'hellénisation des Juifs s'était accentuée en Cyrénaïque comme à Alexandrie, puisque l'histoire nous a gardé le souvenir d'un historien juif de langue grecque, Jason ou Josué de Cyrène, qui avait écrit une histoire détaillée des guerres patriotiques des Machabées.

Vers l'an 87 (av. J.-C.) Strabon d'Amasée nous renseigne sur l'importance de la colonie juive de la Cyrénaïque, qu'il nous montre nettement séparée des autres classes de la population[2].

1. Machabées, I, XV; 15-24. Cf. Mommsen et Marquardt, *Antiquités romaines*, IX, 423, qui parlent des Juifs cyrénéens comme ayant formé une grande partie de la population de la Cyrénaïque.

2. Cité par Josèphe, *Antiq. Jud.*, IV, 72, 115-118.

« Il y a, nous dit-il, quatre classes distinctes dans la population de la Cyrénaïque; les citoyens (Grecs surtout), les paysans, les métèques et les Juifs. Quand à ces derniers, ajoute Strabon, ils ont pénétré dans tous les états et il n'est pas facile de trouver dans le monde entier un seul endroit qui n'ait pas fait accueil à cette race, et où elle ne soit pas devenue maîtresse. »

Cette dernière indication, corroborée par certains passages talmudiques, implique l'extension des Juifs vers le commencement du Ier siècle av. J.-C. dans les autres parties de l'Afrique. Elle confirme en même temps l'importance politique des Juifs africains.

Il précise que « la Cyrénaïque soumise aux mêmes maîtres que l'Égypte copia sa voisine à beaucoup d'égards : en particulier, dans son attitude envers les *colonies* juives qui s'y étaient multipliées. Elles suivaient librement leurs lois nationales et jouissaient des mêmes droits que les Grecs et les Macédoniens[1] ».

Nous insistons sur le pluriel *colonies*, qui témoigne de l'expansion de la colonisation juive en Libye, au sens le plus large de ce terme géographique. Ce témoignage est confirmé par les Actes des Apôtres, où il est fait mention de Juifs venus en Palestine des parages de la Libye cyrénaïque. Des données talmudiques dont il sera question plus loin nous confirmeront d'autre part que l'influence juive s'est exercée de bonne heure sur les populations libo-puniques de l'Afrique.

La liberté du culte et l'autonomie locale, dont les Juifs jouirent après la domination grecque, n'ont pas empêché l'hellénisme, et surtout la langue grecque, de dominer parmi la population juive de la Cyrénaïque, à l'instar de celle de l'Égypte. Toutefois, nous avons des raisons de croire que l'hellénisation des Juifs de Cyrène a été moins complète et moins profonde que celle de leurs coreligionnaires alexandrins.

Outre que les premiers colons, amenés de la Palestine, parlaient l'hébreu ou tout au moins l'araméen, fort mélangé d'hébraïsme, il faut tenir compte pour la Libye, à l'exception de Cyrène peut-être, du voisinage immédiat des Carthaginois et des populations rurales puniques. Tous les historiens, depuis Hérodote, montrent qu'il existait entre les Cyrénéens et les habitants de la grande cité maritime un contact se manifestant surtout par des guerres et des alliances alternatives[2] auxquelles les Juifs, en tant qu'élément guerrier, durent prendre une part active.

1. *Ibidem*, XII, 1.
2. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, I, p. 2-3.

Un passage très curieux, intercalé par un des rédacteurs du recueil prophétique d'Isaïe, nous renseigne sur l'état des colonies juives de la Pentapole avant l'affermissement de la dynastie armonéenne en Palestine. Il s'agit du chapitre xix, v. 18-19, où il est dit :

« En ce jour-là il y aura cinq villes dans le pays de Mizraïm qui parleront la langue de Canaan (l'hébréo-phénicien) et qui jureront au nom de l'Éternel des armées, et l'une d'entre elles sera appelée la ville de ruine (du soleil). En ce jour-là il y aura un Autel à l'Éternel au milieu du pays d'Égypte et un monument (dressé) à l'Éternel, sur sa frontière[1]. »

Ce passage que les Septante alexandrins, évidemment gênés par la lecture : עיר ההרס *ville de destruction*, ont remplacé par : עיר הצדק *ville de justice*, mais que le docteur talmudique du IIIe siècle Rab. Josèphe a mieux compris en lisant la leçon : עיר החרס *ville de soleil*, nous montre qu'à l'époque de la rédaction définitive du livre d'Isaïe (vers la fin du IIIe siècle avant J.-C.) l'influence palestinienne se manifestait par la prédominance de la langue hébréo-phénicienne dans les villes de la Pentapole, au moins pour le IIIe siècle.

Quant à l'expression « le pays de Mizraïm », il ne faut pas négliger le fait que l'antiquité juive assimile toutes les

1. V. Talmud Babylonien, *Ménahot*, 110 *a*, où il est question du caractère non orthodoxe des communautés. Les Septante ont la leçon hébraïque עיר הצדק, Πόλις 'Ασεδεκ (ville de Justice) non traduite au lieu de la leçon traditionnelle עיר ההרם. Or, on sait combien la lettre ה et ח se confondent dans les anciens textes ; ce qui donnerait עיר החרם. En effet le docteur Rab. Josèphe traduit קרתא דכיר שמש, probablement la ville de Héliopolis en Égypte. Je crois qu'il s'agit tout simplement de la ville de Cyrène. En tout cas il semblerait que ce fût précisément ce passage intercalé qui avait offert à Onias le prétexte de construire un temple à Héliopolis en Égypte. Quant à l'expression שפת כנען (langue phénicienne) au lieu de שפת עבר (langue hébraïque), son importance ne peut échapper à personne.

populations libo-phéniciennes à la race de Cham dont Chus et Mizraïm sont les aînés.

La Bible considère les habitants de לוב ou Libye, par opposition aux populations brunes de l'intérieur : כוש ou l'Éthiopie, comme les représentants de la race blanche en Afrique.

L'historien juif Josèphe nous a conservé des données sur la race berbère des Gétules[1], qu'il place à l'Occident et considère comme les descendants d'Hévilus, חוילה, fils de Chus, chef des Éthiopiens, dont les descendants habitèrent jadis près de la mer Rouge[2].

Pour Josèphe, comme d'ailleurs pour tous les historiens de l'antiquité, le terme de Libye est appliqué à toute l'Afrique du Nord jusqu'à l'Océan Atlantique. En parlant de la fondation de Carthage il place cette ville dans la Libye[3].

Cette affirmation de l'origine commune des Libyens et des Égyptiens trouve une singulière confirmation dans le nom que se donnent les tribus émigrées de la Libye et établies dans le Maghreb : il varie entre Amazigh (Touareg) et Mazer ou Mazir (Néfouça) qui équivaut au nom sémitique מצר, au duel מצרים, ou l'Égypte[4].

1. Josèphe, *Antiquités Judaïques*, I, 6, dit que la Libye a été fondée par Put le fils de Mizraïm. C'est la même origine qu'il attribue jusqu'aux Gétules.

Dans la Bible les Libyens sont des alliés constants de l'Égypte. Ézéchiel (chap. xxx, v. 4) compte dans l'armée égyptienne Chus, Put et Lub et jusqu'à l'Occident (Ereb). Il est évident qu'il s'agit ici de l'Occident africain, par rapport à l'Égypte.

Cf. le Livre des Rois, II, 13, et Vivien de Saint-Martin, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*.

2. Genèse, X.

3. *Contre Appion*, I.

4. Je ne veux nullement affirmer que le nom Mazegh dérive de Mazr, mais je crois qu'il est singulier que ce dernier terme fût employé précisément par les Néfouça, tribu judaïsante par excellence (Cf. Basset,

Il est d'ailleurs caractéristique que la législation talmudique classe les populations indigènes de la Libye comme des Égyptiens de race et d'origine, puisque le mariage avec ceux-ci est interdit par la loi juive, même après leur conversion au judaïsme, avant la troisième génération[1].

Évidemment il ne s'agit pas dans ces textes fort anciens des Grecs, ni des populations puniques, dont aucune restriction biblique n'empêche les mariages avec les Israélites, mais des Libo-berbères, assimilés aux Égyptiens par la loi et la tradition, et probablement aussi par la communauté de langage.

Il paraît ressortir de ce qui suit, que le nombre des prosélytes arrivés à Jérusalem des contrées de la Libye devait être assez considérable. En tout cas, il est certain que grâce à la colonisation juive de la Libye, colonisation qui avait dépassé les limites de la Pentapole hellénique et pénétré jusqu'au milieu des populations puniques et libo-berbères de l'intérieur, les Juifs et la Palestine se trouvèrent en contact avec ces derniers à une époque antérieure à la domination romaine. Ils exercèrent ainsi sur eux une influence religieuse et politique durable.

Nédromah et les Traras) et qu'encore Ibn Khaldoun dans son *Histoire des Berbères* connaisse dans la Cyrénaïque une tribu puissante et nombreuse sous le nom de Mesrata (Cf. trad. de Slane, I, p. 280).

1. גרים הבאים מלובי...מהי להמתין להם שלשה דורות. « Les prosélytes qui arrivent de la Libye doivent attendre trois générations (avant qu'ils contractent des alliances matrimoniales avec les Israélites ». Et l'on décide לובי־הוא מצרי « qu'il n'y a aucune différence de race entre un Égyptien et un Libyen » (Talmud de Jérusalem, *Kilaim*, 8, 3 ; *Sabbat*, 5, 7, etc.). Cf. le cas de l'élève de Rabbi Akiba (מניומין נר מצרי) Miniamin le prosélyte égyptien, dont il sera question plus loin (*Sota*, 9 *a*). Cf. aussi la note précédente ainsi que ce que dit Maspero sur l'assimilation des Libyens aux Égyptiens (*Hist. de l'Orient*, II, p. 330, etc.).

II

Après la mort d'Appion, le dernier roi de la Cyrénaïque et de la Libye, ces pays furent annexés à l'empire romain (en 74 av. J.-C.). La République romaine a maintenu et même élargi les droits civils et politiques des Juifs de la Pentapole. Un document épigraphique curieux, trouvé à Tripoli et transporté au musée de Toulouse, nous renseigne amplement sur l'organisation autonome des communautés de la Cyrénaïque avant l'ère chrétienne, organisation qui a servi en partie de modèle aux communautés fondées depuis en Afrique et même en Europe [1].

1. Cf. *Corpus insc. Græc.*, t. III, n° 5364.

Il s'agit d'une inscription grecque gravée sur une colonne de marbre dans la ville de Bérénice, qui date de l'an 14 av. J.-C. au plus tard. En voici la traduction plus ou moins exacte :

« L'an 55, le 25 de Paophi, en l'assemblée de la fête des Tabernacles, sous l'archontat de Cléanthe, fils de Stratonicus ; d'Euphranor, fils d'Ariston ; de Sougène, fils de Sorippe ; d'Andromaque, fils d'Andromaque ; de Marcus Lélius Onasion, fils d'Apollonius : de Philonide, fils d'Agémon ; d'Autoclis, fils de Zénon ; de Zonicus, fils de Théodote, et de Josèphe, fils de Straton.

« D'autant que Marcus Titius, fils de Sextus, de la tribu Aemilia, personnage excellent, s'est depuis son avènement à la préfecture comporté dans les affaires publiques avec beaucoup d'humanité et d'intégrité ; et qu'ayant témoigné dans sa conduite toutes sortes de bontés, il continue d'en user de même ; et qu'il se montre humain non seulement dans les choses générales, mais aussi à l'égard de ceux qui ont recours à lui pour des affaires particulières, traitant surtout favorablement les Juifs de notre synagogue, et qu'il ne cesse de faire des actions dignes de son caractère bienfaisant.

« A ces causes, les chefs et les corps des Juifs de Bérénice ont ordonné qu'il serait prononcé un discours à sa louange et que son nom serait orné d'une couronne d'olivier avec le lemnisque, à chacune de leurs assemblées publiques et à chaque renouvellement de lune ; et qu'à la dili-

Cette inscription nous montre que chaque ville de la Pentapole avait une régie autonome (πολίτευμα) dirigée par neuf archontes. Pour les grands centres, au moins, il faut ajouter encore la présence d'une gérousia (γερουσία) et d'un ethnarque (ἐθνάρχης) juif. En outre chaque synagogue, dans les colonies grecques comme dans celles des Romains plus tard, avait en tête un pater-synagogue ou des archésynagogues, ce qui est confirmé par les inscriptions trouvées jusqu'à Cirte et à Sitifis, dans la Mauritanie[1].

Toutefois, les noms des archontes cités sont presque tous d'origine grecque, ce qui montre combien l'influence romaine s'était peu exercée sur les Juifs de la Libye orientale.

Il reste ainsi établi que depuis 138-139 (av. J.-C.), et jusqu'à la destruction de Jérusalem, les Juifs cyrénéens avaient joui, de la part des autorités romaines, de la même bienveillance qu'au temps des Ptolémées. La prospérité des colonies juives et les faveurs dont elles furent l'objet de la part des souverains avaient suscité la jalousie de leurs voisins grecs, dont l'animosité s'accentua sous la domination romaine.

Nous avons déjà parlé longuement des relations constantes maintenues entre les Juifs de la Libye et ceux de la Judée[2]. A l'époque de la naissance du christianisme les Juifs libyens et cyrénéens, et peut-être même ceux de Carthage[3], avaient leur synagogue séparée à Jérusalem, ce qui montre leur grand nombre dans la capitale de la Judée.

gence desdits chefs, la présente délibération serait gravée sur une colonne de marbre de Paros qui sera érigée au lieu le plus distingué de l'amphithéâtre.

« Voté à l'unanimité. »

1. Cf. Mommsen et Marquardt, *idem*, IX, 42.

2. V. notre étude *La Colonie des Maghrabim en Palestine* (*Archives marocaines*, VI) Cf. Mommsen, *Hist. rom.*, t. XI, p. 71.

3. Cf. le Talmud de Jérusalem, *Schekalim*, 47, ביהכן של טרסיים. Cependant il n'est pas prouvé que ce dernier nom signifie « Carthaginois ».

Il est question dans les évangiles d'un certain Simon de Cyrène et de ses relations avec Jésus[1]; ce sont les originaires des *contrées* de la Cyrénaïque qui se seraient soulevés contre saint Étienne à Jérusalem[2].

En outre, les Juifs de la Cyrénaïque envoyaient tous les ans des sacrifices et des contributions d'argent à Jérusalem, par l'intermédiaire de l'élite des Juifs des colonies, spécialement chargée de cette mission.

Ces privilèges et prérogatives étaient l'occasion de haines et de rivalités constantes entre Juifs et Grecs, dans la Cyrénaïque tout comme à Alexandrie[3].

1. Ce Simon est même appelé dans le Martyrologe hiéronymique Simon le Cananéen, ce qui ne peut guère s'appliquer aux Phéniciens de la Palestine.

2. Mat., XXVII, 32, Marc, XV, 21, Luc, XXIII, 26. Les Actes des Apôtres, racontent entre autres :

Ch. II, 5. — Or il y avait à Jérusalem des Juifs qui y séjournèrent, des hommes pieux de toutes les nations... des Parthes, des Mèdes, des habitants de la Mésopotamie, de la Judée et de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie; de la Phrygie et de la Pamphylie, de l'Égypte et des contrées de la Libye cyrénaïque et Romains présents ici, tant Juifs que prosélytes.

VI, 9. — Mais quelques-uns de ceux de la synagogue dites des Affranchis et des Cyrénéens et des Alexandrins se levèrent pour disputer avec Étienne.

3. Il faut d'ailleurs supposer que ces sommes devaient être considérables : les Grecs cherchaient à mettre obstacle à l'envoi de contributions exportées à l'étranger au détriment du pays. En effet, sous le règne d'Auguste, entre autres, les Juifs furent maltraités; à ce sujet les Grecs se plaignirent à l'empereur. César-Auguste adressa alors aux Grecs une lettre disant :

« Les Juifs ont toujours été fidèles et affectionnés au peuple romain et particulièrement à l'empereur César; son père Auguste ordonne donc avec l'avis du Sénat qu'ils vivront selon leurs lois et coutumes comme au temps de Hyrcan, Grand-Prêtre de Jérusalem. Il leur sera permis d'envoyer à Jérusalem l'argent qu'ils consacrent au service de Dieu; ils ne seront pas contraints de paraître en jugement, ni le jour du sabbat, ni la veille du sabbat, après neuf heures; si quelqu'un dérobe leurs livres saints ou l'argent destiné au temple de Jérusalem, il sera puni comme

Il ne faut pas croire cependant que les Juifs de la Cyrénaïque et de la Libye fussent toujours très soumis au régime romain. Dès qu'il s'agissait de leurs intérêts religieux ou nationaux, ils se montraient bien réfractaires à toute immixtion étrangère. Mélangés d'éléments libopuniques, les Juifs cyrénéens formèrent en effet de tout temps une population guerrière.

Comme nous l'avons déjà dit, Ptolémée en avait établi en Cyrénaïque pour s'assurer la domination du pays. Strabon d'Amasée, cité par Josèphe, parle de leurs tendances à se révolter[1]. Déjà, dans la première révolte de Cyrène contre les Romains, vers 86 avant J.-C., réprimée par Lucullus, ils jouent un rôle prépondérant, ce qui s'explique par leur fidélité à la dynastie égyptienne.

Quand la domination romaine s'affermit dans les provinces asiatiques et africaines, le gouvernement impérial cessa de voir dans les Juifs ses alliés naturels contre les Hellènes et les nomades, et se mit à les maltraiter à son tour.

Les révoltes successives de la Judée, la perte de l'indépendance juive eurent leur répercussion sur la population

sacrilège et son bien sera confisqué. » Josèphe, *Antiquités jud.*, XVI, 10.

Marcus Agrippa, de son côté, écrivait la lettre suivante aux magistrats et au Sénat de Cyrène, où il semble que l'élément juif avait des adversaires :

« Les Juifs qui demeurent à Cyrène se sont plaints à nous que, malgré l'ordre donné par Auguste à Planius, gouverneur de la Libye et aux officiers de cette province, de les laisser entièrement libres d'envoyer de l'argent sacré à Jérusalem, comme d'habitude, des gens malveillants les en empêchent, sous prétexte de réclamer d'eux des tributs qu'ils ne doivent pas en réalité. Nous ordonnons qu'ils soient maintenus dans leurs droits, sans qu'on puisse les troubler, et que si quelque argent sacré a été intercepté il leur soit restitué par les commissaires nommés à cet effet. » *Ibidem.*

1. Josèphe. *Ant. Jud.*, XIV, 7, 2; Schurer, *Geschichte des Judenthums, etc.*, III, 25.

juive de la Libye romaine. Pendant le siège de Jérusalem nous voyons des Cyrénéens participant à la guerre de l'indépendance.

Tant que le temple subsista, les Juifs cyrénéens restèrent fidèles à la domination romaine. Mais après la destruction de Jérusalem en 70, les zélateurs et les patriotes se tournèrent du côté de la Cyrénaïque où les survivants des zélateurs de la Palestine concentrèrent leur dernier effort insurrectionnel[1].

De cruelles représailles, dont Josèphe nous a raconté quelques détails assez incomplets avec partialité, et la recrudescence de l'animosité réciproque entre Juifs et Gréco-Romains contribuèrent à maintenir en effervescence les colonies juives les plus guerrières et les plus remuantes de la Diaspora[2].

1. Cf. Josèphe, *Guerres Juives*, VI, 24; Graetz, *Geschichte der Juden.*, III, p. 455.

2. Sur les zélateurs et réfugiés de Jérusalem, v. Graetz, t. III, p. 455. Cf. un passage du Martyrologe hiéronymique où, à côté de Simon le Cananéen, il est question de la naissance à Carthage de Juda le zélateur (Leclercq, *Afrique chrétienne*, I, p. 35).

Un de ces zélateurs, Jonathan, réfugié à Cyrène, réussit à susciter parmi les Juifs de cette ville une révolte contre la domination romaine. Localisé probablement dans la ville de Cyrène, ce mouvement ne réunit que 2.000 Juifs que Jonathan conduisit dans le désert libyen. Intéressé à discréditer cette tentative, Josèphe nous raconte que ce fut pour y faire des miracles devant eux. Il semble plus probable que Jonathan voulait grouper les tribus libo-puniques et préparer une insurrection contre la domination romaine. Josèphe qui nous a conservé les détails de cette révolution (*Guerres*, t. III, 11, et *Vita*, 76), avait tout intérêt à tourner en ridicule Jonathan et ses compagnons qui l'avaient dénoncé comme complice. Les zélateurs animés d'une foi profonde ne se sont jamais déclarés faiseurs de miracles et le chiffre de 2.000 combattants ne doit pas nous surprendre si nous prenons en égard le petit nombre de combattants dans les premières guerres des Machabées.

Les Juifs de Cyrène s'émurent cependant eux-mêmes des conséquences qu'aurait eues un soulèvement. Ils dénoncèrent Jonathan au préfet Catulle,

III

Pendant la dernière moitié du Ier siècle le peuple juif tout entier, ne voulant pas se résigner au fait accompli de la destruction du temple de Jérusalem, continua à nourrir une haine implacable contre la société gréco-romaine. Il conservait l'espoir d'arriver à la libération de la mère-patrie par une insurrection générale de la race juive, avec le concours de tous les éléments hostiles à la domination romaine.

La Palestine était le foyer de ce plan de révolte générale, sous l'impulsion active du grand docteur Rabbi Akiba. En Mésopotamie, dont la population juive conservait des relations constantes avec la Palestine, la propagande contre Rome aboutit vers 115 à l'alliance des Juifs avec les Parthes, dans leur guerre contre les Romains.

En Arabie, les survivants des zélateurs palestiniens pénétrèrent dans les tribus arabes en y répandant la notion de l'origine commune aux Israélites et aux descendants d'Ismaël, fils d'Abraham.

qui poursuivit la petite troupe, et réprima sans peine l'insurrection avant qu'elle eût pris quelqu'extension.

Jonathan lui-même fut arrêté, et pour se venger des habitants de Cyrène il accusa 3.000 notables juifs de la ville d'avoir été les véritables instigateurs du mouvement révolutionnaire. Cupide et avare au dire de Josèphe, Catulle en profita pour ordonner l'exécution de ces notables dont Alexandre et sa femme Bérénice étaient les plus considérés, en confisquant leurs biens au profit de l'empereur. Cf. Mommsen, *Hist. rom.*, XI, 246.

S'il faut en croire Josèphe, Jonathan et ses partisans envoyés à Rome par Catulle furent amenés par lui à dénoncer les Juifs influents et riches d'Alexandrie et de Rome, entre autres notre historien lui-même.

Le voyage de Rabbi Akiba devait donner un élan décisif au mouvement ainsi préparé[1]. La propagande se poursuivait en effet partout, jusqu'à l'Afrique lointaine où les Juifs formaient de grandes agglomérations et où les populations puniques et libo-berbères conservaient vaguement le souvenir de leur origine asiatique et même palestinienne, en tant que descendants des anciens colons phéniciens.

Cette communauté d'origine palestinienne des Juifs et des Libo-Puniques, l'analogie des idiomes, la pratique commune de la circoncision[2] et surtout la haine générale de l'envahisseur romain, durent servir aux propagateurs du mouvement insurrectionnel comme moyens de rapprochement entre ces populations.

Les origines asiatiques des Puniques et même des Libo-Berbères résultent en effet de données remontant à la plus haute antiquité. Les anciens textes égyptiens attestent que sous la XIXe dynastie, c'est-à-dire avant l'établissement des Israélites en Palestine, une partie des Hycsos vaincus par les Pharaons passa dans le Maghreb. Or ces Hycsos sont confondus par les Égyptiens avec les Libyens aux yeux bleus et aux cheveux blonds, de race blanche, par opposition aux Éthiopiens de race noire ou brune.

Salluste et Tacite parlent tous deux de l'origine asiatique des populations non noires de l'Afrique du Nord[3].

Nous avons vu comment Josèphe, d'accord ici avec le Talmud, confirme ce fait, en attribuant une origine libo-

1. Talmud de Babylone, *Rosch-Haschana*, 26 *a*.

2. Cf. Maspero, *Histoire de l'Orient*, II, 330.

3. Maspero, *ibidem* et Mercier, *Histoire de l'Afrique Sept.*, I, p. XXIII et plus haut. Cf. le Targoum araméen où les enfants de Cham sont appelés ערבאי די על תחומי אפריקי : les Africains sont des Arabes qui errent jusqu'aux limites africaines (Targoum, *Chroniques*, I).

égyptienne à toutes les tribus berbères et maures et jusqu'aux Gétules et Ndemos (Nedmora?) de l'Occident[1].

Une autre tradition fort ancienne, et dont Josèphe se fait l'écho, concerne les populations puniques proprement dites (כנענים). Elle confirme la fondation des colonies phéniciennes en Afrique en la représentant peuplée par les nations que les Hébreux chassèrent de la Palestine.

Cette tradition, dont les origines remontent au-delà de l'ère chrétienne, a dû sa naissance aux Juifs de la Cyrénaïque. La langue et les origines de leurs voisins puniques les frappèrent. Ils eurent recours au livre par excellence, à la Bible, pour en trouver l'explication. Ils y apprirent qu'une des sept peuplades cantonnées jadis en Palestine et exterminées ensuite par les troupes de Josué, la tribu des Gergeséens (גרגשי), avait disparu. Qu'était devenue cette peuplade puisqu'elle ne se trouvait plus en Palestine ?

La solution du problème se trouverait en Afrique :

Puisque les populations puniques de l'Afrique affirmaient elles-mêmes leur origine palestinienne et avaient été refoulées après la chute de Carthage, dans l'intérieur, jusqu'en Berbérie et au Djurdjura[2], ne descendaient-elles pas des Gergeséens de la Palestine ?

Un vieux texte talmudique, que la Tossephta du IIe siècle considère déjà comme ancien, nous fait en effet le récit suivant :

« Trois ordres Josué envoya en Palestine avant que les Israélites ne fussent entrés dans le pays.

« Ceux des Amorrhéens qui préfèrent s'en aller, qu'ils s'en aillent ; ceux d'entre eux qui préfèrent demander la

1. *Antiq. Jud.*, II, 1, 6.

2. Cf. גרגשי et le prétendu roi de ces derniers Djerdjis גרגש donné par Ibn Khaldoun ; d'ailleurs ce n'est qu'une simple comparaison. Nous reviendrons à cette importante question dans le chapitre VI, p. 2, 2. Talmud de Jérusalem *Schebuth*, 14 ; *Midrasch Rabba*, etc.

paix, qu'ils la demandent; ceux d'entre eux qui cherchent la guerre n'ont qu'à la déclarer.

« C'est alors que le peuple gergeséen se retira et s'en alla en Afrique[1] ».

A ce texte mentionné plusieurs fois il faut ajouter les traditions d'après lesquelles les trois autres tribus manquantes, celles des Keni, des Kenisi et des Kadmoni se seraient retirées à leur tour en Afrique, et Carthage aurait même été fondée par les Kenisi. Ces assertions peuvent avoir un fonds historique. Il n'est pas impossible que la poussée des tribus israélites qui s'emparèrent de la Palestine vers le xive siècle av. J.-C. ait été la cause de l'émigration en masse des Phéniciens en Afrique.

Quoi qu'il en soit, il est important de constater que, longtemps avant le commencement du christianisme, une tradition judéo-punique connue en Afrique rattachait la colonisation africaine par les Cananéens à l'invasion des Israélites et à la légende de Josué.

Une autre tradition, incontestablement fort ancienne et dans laquelle à côté d'Alexandre le Grand figure le nom d'un docteur ou d'un prêtre du Temple antérieur au iie siècle, raconte que les Cananéens de l'Afrique, se considérent probablement comme les héritiers directs des Cananéens d'Asie, auraient prétendu devant Alexandre, ou plutôt devant un des Ptolémées, à un droit sur la Palestine que les Juifs auraient enlevée à leurs ancêtres[2].

Ces renseignements de l'ancienne Haggada, qui trahissent certainement l'existence d'un courant de rivalité et même d'animosité entre Juifs et Phéniciens africains,

1. V. plus loin. Toutefois il faut supposer que sous ces trois noms se cachent des tribus berbères. Cf. Vivien de Saint-Martin, *p. cit.*

2. Talmud de Babylone, *Sanhedrin*, 91 *a*.

perdent leur caractère âpre et agressif après la destruction de Jérusalem et la ruine de la Palestine[1].

Il semble même que Juifs et Puniques, atteints dans leurs traditions nationales par la conquête romaine de la Palestine, cherchèrent à se réconcilier et à se concerter contre l'ennemi commun : l'empire romain.

En tout cas, les instigateurs du mouvement de révolte cherchèrent à profiter de cet état de choses, ainsi que de la diffusion du judaïsme en Afrique parmi les non-Juifs. La Tossephta rédigée vers la fin du IIe siècle, après avoir reproduit la tradition concernant l'origine palestinienne des Africains, en tire une conclusion tout à l'honneur de ces anciens ennemis.

Elle dit à ce propos :

« Il n'y a point de nation qui soit plus raisonnable (מתון, honnête) que les Amorrhéens; aussi avons-nous trouvé (dans un ancien passage) qu'ils ont eu pleine confiance en Dieu, et ils se retirèrent de bon gré en Afrique[2] ».

Les Cananéens africains, on le voit, figurent dans ce texte comme une population fort honnête, et même pieuse, puisqu'elle avait pleine confiance en Jéhovah. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce passage les indices d'un rapprochement politique et même religieux entre Juifs et Puniques, survenu surtout après la destruction de Jérusalem.

1. Certains savants ont mal compris la situation géographique de l'Afrique, אפריקי, dont l'identité avec l'Afrique romaine ressort des textes cités ainsi que de certains autres (Talmud de Babylone, *Menahoth*, 34 *b*, etc. Cf. Rappoport, ערך מלין; v. aussi les Septante (Isaïe, XIII), la glose qui concerne la fuite des Amorrhéens devant les Israélites. Ces Haggadoth furent connues de Procope (*De bello vandalico*, II, 10) qui reproduit une inscription qui aurait existé de ces jours à Tigidis et qui portait la légende suivante : Ἐσμὲν οἱ φηόνες ἀπό προσῶπον Ἰησὸν Ληστοον υἱὸν Ναυῆ.

2. *Sabbath*, XVIII, *Midrasch rabba*, איכה.

Du reste, les Cananéens n'y ont rien perdu, comme nous en avise un autre texte, puisque l'Afrique ne le cède en rien à la Palestine elle-même[1].

Dans ces conditions, le rapprochement entre Juifs et Libo-phéniciens, puissamment secondé par le prosélytisme juif et le penchant à la révolte des Juifs cyrénéens, se fit de plus en plus intime. Les anciens ennemis devinrent des alliés et des parents ; *Josué*, qui devait être le symbole de la haine, devint le héros épique des populations non gréco-romaines de l'Afrique du Nord. Comme nous le verrons, son culte et sa renommée ont survécu à ces populations et à la Cyrénaïque grecque elle-même[2].

Tout porte à croire que cette propagande juive parmi les populations puniques et même berbères n'est pas restée stérile, et que les tribus nomades les plus rapprochées de la Cyrénaïque, au moins, avaient profité de l'occasion qui se présenta à eux de secouer le joug romain.

La visite de Rabbi Akiba, dont la fougue patriotique n'égalait que l'autorité religieuse, eut un effet décisif sur l'éclosion de la révolte cyrénéenne qui s'étendit sur toute la Berbérie et jusqu'à la Mauritanie avec sa population punique prépondérante. Cette extension de la révolution de 115-118, ainsi que le nombre considérable des victimes de l'insurrection, 220.000 dans la Cyrénaïque, montrent son caractère acharné et sa durée prolongée[3].

Mais n'anticipons pas sur les événements. Constatons seulement que d'après les données talmudiques Rabbi Akiba visita ces contrées, qu'il en rapporta même des mots hébraïques oubliés en Palestine, mais conservés par

1. *Idem* ויקרא, 17.
2. Cf. l'important ouvrage de M. René Basset, *Nédromah et les Traras*, qui traite longuement du problème du culte de Josué en Afrique, dont il sera question plus tard.
3. Cf. Graetz, IV, 139.

les Phéniciens de l'Afrique. Enfin parmi les 12.000 élèves (et même 24.000) que le Talmud lui attribue et qui auraient tous péri pendant la révolte de Bar-Kokeba dont Akiba se fit l'écuyer, il y avait des Africains[1].

Le prélude du grand drame national juif, qui devait secouer les fondements de l'empire romain, se joua simultanément en Babylonie, où les insurgés juifs s'allièrent aux Parthes, et dans la Cyrénaïque. Dans ce dernier pays les Juifs, devenus très nombreux depuis la destruction du temple par Titus, fanatisés par leur malheur et irrités par les mauvais traitements des Romains et des Grecs, se révoltèrent de nouveau en 115. Le général Lupus marcha contre eux, fut vaincu et contraint à se jeter dans Alexandrie. Mais les Juifs égyptiens ne tardèrent pas à faire cause commune avec leurs frères de la Cyrénaïque. Probablement pour se venger sur les Juifs de leurs défaites dans ce dernier pays, les légions romaines firent subir aux Juifs d'Alexandrie d'horribles martyres et en massacrèrent un grand nombre. Exaspérés par ces représailles, les Juifs

1. Après une étude approfondie des textes nous considérons ces faits comme conclusion directe des passages talmudiques suivants :

I. — Talmud de Babylone, *Rosch-Hoschana*, 26 *a*, où Rabbi Akiba raconte son voyage en Afrique כשהלכתי לערביא... לאפריקי en même temps qu'en Arabie. Rapprochez le même Talmud, *Menaboth*, 34 *b*.

II. — Dans ce qui suit dans le même passage, Rabbi Akiba dit : En Afrique on appelle la pièce d'argent מעה du nom de קשיטה (ce qui est une ancienne monnaie palestinienne mentionnée dans la Bible); dans les villes maritimes éloignées on appelle מכירה (vente) כירה (égal. racine biblique), ce qui peut se rapporter uniquement aux villes phéniciennes.

III. — *Ibidem*, *Sota* : Il s'agit de Miniamin מנימין, l'élève de Rabbi Akiba, prosélyte masréen. Le nom est plutôt hébreu-phénicien ; quant au terme מצרי il s'applique plutôt à toutes les populations libyennes, les Grecs exceptés ; v. plus haut. Cf. aussi ce que nous avons dit de Simon le Cyrénéen.

cyrénéens, ayant mis à leur tête un certain Andréas ou Lucus[1], et secondés par leurs voisins et alliés du désert (ce qui explique le nombre considérable des victimes et le caractère féroce de la lutte), se ruèrent sur leurs voisins grecs et en massacrèrent 220.000, avec des cruautés inouïes[2].

Débarrassée ainsi de ses ennemis intérieurs, l'armée victorieuse des Juifs se jeta à son tour sur l'Égypte et tint en échec l'armée romaine pendant trois ans. Trajan était alors retenu par la guerre contre les Parthes et leurs alliés juifs de l'Asie. Il chargea Marcius Turbo, prince maure qui possédait probablement une connaissance parfaite du pays, de marcher contre les rebelles avec des forces imposantes, composées d'infanterie, de cavalerie et même d'une division navale, ce qui s'explique par l'intervention des Juifs de l'île de Chypre dans le mouvement insurrectionnel. Mais c'était une véritable guerre à entreprendre et il fallut toute l'habileté du général maure et sans doute aussi ses relations avec les indigènes pour triompher de la révolte, qui se prolongea jusqu'à l'avènement d'Hadrien, en 118, et s'étendit jusqu'à la Mauritanie et la Berbérie intérieure. La répression que les Juifs s'étaient ainsi attirée fut terrible. Les troupes romaines entourèrent les révoltés et les taillèrent en pièces; les femmes furent immolées et les rebelles massacrés sans quartier. Afin de couper la retraite aux vaincus et d'empêcher les fugitifs de

1. Les deux leçons, dont l'une est donnée par Dion Cassius, l'autre par Eusèbe, sont également inexactes et il ne s'agit probablement que des titres ou des surnoms (en grec) dont l'un se rattacherait à "ומאיר־אור Lumière, qui rappelle celui de Bar-Kokeba (fils de l'Étoile); il paraît d'après un passage talmudique que ce chef mystérieux fut appelé par les Juifs בר דרונגא (fils du Midi), et qu'il réussit après sa défaite à se jeter sur l'Égypte et à passer de là en Palestine, où il se maintint pendant un certain temps. C'est, en effet, la seule explication plausible du passage du Talmud de Babylone, *Gittin*, 57 *b*.

2. Cf. Spartien, Hadrien, c. 5.

revenir, le pays fut entièrement dévasté et transformé en désert par les Romains[1].

Après cette guerre meurtrière, la Cyrénaïque et toute la Libye orientale ruinées et dépeuplées disparaissent pour longtemps des annales de l'histoire juive. La province proconsulaire et la Mauritanie de l'Atlas, ainsi que la Berbérie intérieure, prennent sa place. C'est précisément en 118 que la Mauritanie apparaît dans un texte romain où il est question des Juifs.

Mais avant d'examiner les destinées ultérieures des survivants des massacres cyrénéens, nous devons parler des origines premières d'un autre courant d'émigration juive qui se portait depuis des temps inconnus vers l'Afrique centrale et occidentale.

1. Des détails très incomplets et contradictoires nous sont donnés par les auteurs suivants : Dion Cassius, I, II; Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, 2, Spartien, Hadrien 2, 5; Barhebræus, *Chronique*, 54.

Dans le Talmud, certains passages du Talmud de Jérusalem, *Souca*, V, 1, et du *Midrasch Threni*, font allusion à ces événements qui ont précédé l'insurrection de Bar-Kokeba en Palestine même.

Le passage du *Gittin*, 57 *b*, mentionne 1.200.000 Juifs massacrés par Adrien à Alexandrie, mais ce chiffre évidemment exagéré se rapporte à l'Égypte comme à la Cyrénaïque et à la grande plaine בקעת ידים dont le nom hébraïque nous rappelle plutôt la Libye punique. Pour les auteurs modernes cf. Graetz, t. IV, p. 307 et Mercier, *Hist. de l'Afrique Septent.*, I, p. 107.

Toutefois dans notre exposé nous avons pu ajouter certains détails et clartés qui ressortent de ce qui précède et de la situation faite aux Juifs de l'Afrique après cette guerre désastreuse.

Cf. Mommsen, *ouv. cité*, XI, 186.

Grâce aux recherches ingénieuses de Carette, sur lesquelles nous reviendrons, nous pourrons même préciser les noms des tribus qui avaient alors peuplé le désert de la Libye, notamment les Louaa ou Libyens, et les Aourira ou les Africains, ce qui est confirmé par le Talmud (Cf. Maspero, *ouv. cité*, II, 330).

IV

Les historiens de l'Afrique ancienne ont raison d'affirmer que depuis qu'il y a une histoire c'est autour de Carthage que se sont fixées les destinées du Nord-africain. Cette constatation s'applique à l'histoire des Juifs des premiers siècles de l'ère chrétienne, comme à l'histoire générale de l'Afrique septentrionale [1]. Nous ne possédons presque pas de données précises concernant les premiers établissements des Juifs à Carthage ou à Tharsis (dans l'ancien Testament) ainsi que sur tout le reste du littoral nord-africain, quoique tout porte à croire que les relations entre les deux populations juive et punique ont toujours existé. Un ancien texte talmudique semble même préciser le caractère cananéen de la population punique de Carthage [2].

Mais l'histoire connue des Juifs à Carthage, si nous ne voulons pas tenir compte des renseignements qui nous parlent de la naissance à Carthage de Simon le Cananéen et de Judas le Zélateur, ne commence que vers la fin du Ier siècle et après la destruction de Jérusalem.

Après la dévastation de la Cyrénaïque et la ruine de la communauté d'Alexandrie, dont il est question dans le chapitre précédent, le centre de l'activité religieuse et intellectuelle et sans doute aussi commerciale des Juifs se déplace vers cette ville.

A partir de cette époque la grande cité romaine-punique rayonne sur les colonies juives de l'Afrique Occidentale,

1. Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrétienne*, I, p. 11.
2. Talmud de Jérusalem, *Schabouoth*, 36 :
Les Kenisi sont les Carthaginois.

qui paraissaient s'être développées surtout après la défaite de Bar-Kokeba en Palestine. Le Talmud, les Pères de l'Église, et surtout les récentes découvertes archéologiques, confirment l'importance de la communauté de Carthage et l'action exercée par elle sur le judaïsme de la côte occidentale du Nord-africain.

Il ressort d'abord des données archéologiques que la commuauté juive de Carthage disposait de ressources considérables, puisqu'elle s'était assuré la possession d'une vaste nécropole au Nord de la ville, notamment à Gamart, en dehors des épitaphes juives que l'on relève sur d'autres points de Carthage[1].

Ce cimetière, qui appartient certainement aux premiers siècles de l'ère chrétienne, nous témoigne de l'importance de la communauté de Carthage et même de sa richesse. Mais une autre découverte faite antérieurement nous donne une idée nette de la vie religieuse des Juifs à cette époque; c'est celle de la synagogue dégagée des cendres près de Hammam Lif, au Nord du golfe de Tunis[2].

Ces ruines d'une vieille synagogue d'époque romaine restituent la vie religieuse des Juifs et nous ont conservé de beaux pavements en mosaïque et des inscriptions

1. « On a exploré, dit M. Monceaux (Les Colonies juives dans l'Afrique romaine, *Revue des ét. juives*, t. XLIV, p. 128; cf. Delattre, Gamart, etc)., ces dernières années, ce vieux cimetière israélite creusé dans les flancs du Djebel Khaou et on y visite aujourd'hui des centaines de caveaux taillés dans le calcaire, dont l'aspect rappelle celui des tombeaux de la Palestine. Ce sont des hypogées rectangulaires où l'on accède par des escaliers. Les parois en sont percées de niches, profondes comme des fossés, où l'on plaçait les corps. Les épitaphes sont peintes ou gravées, quelques-unes en hébreu, ou la plupart en latin avec des dessins symboliques : chandelier à sept branches, vignes et vendangeurs, cavaliers, génies ailés, même des bustes qui reproduisent le portrait du mort... La disposition des tombes est conforme aux prescriptions du Talmud ».

2. *Revue des études juives*, t. XIII.

latines dont l'une se rapporte au chef de la communauté, archo-synagogue.

Voici leur texte exact :

I. — *Sanctam synagogam Naronitanum pro salute sua ancilla tua Julia Naronitana de suo propio tesselavit.*

II. — *Arterius filius Rustici arcosinagogi margarita riddei partem portici tesselavit*

Cette synagogue représente le type de toutes les autres synagogues de l'Occident africain à l'époque romaine, puisque l'expression archo- ou pater-synagogue, ainsi que les noms romains (dans les inscriptions juives), se retrouvent jusqu'au Maroc.

Aux découvertes des synagogues il faut ajouter aussi le fait des découvertes fréquentes de chandeliers à sept branches.

Ces découvertes, comme toutes les autres faites de nos jours sur le reste du littoral occidental de l'Afrique du nord, sont pour notre étude d'un intérêt particulier : le caractère palestinien et romain des établissements juifs de l'Afrique romaine en ressort nettement, et il faut pousser jusqu'à l'extrême occident pour retrouver à Volubilis des traces, douteuses, des Juifs hellénistes qui prédominaient en Afrique avant la révolte de 115-118. C'est une preuve de plus que la persécution romaine a empêché les survivants de se réfugier dans les provinces africaines restées fidèles à l'Empire[1].

Quant à l'expansion des établissements juifs du côté de

1. Je n'insiste pas sur les renseignements peu explicites concernant l'établissement des Juifs en Afrique et jusqu'à la Mauritanie en 70 (cf. Cazès, *Essai sur l'hist. des Juifs de la Tunisie*, p. 29).

Pour ceux qui s'intéressent au développement des établissements juifs du côté oriental de Carthage, nous renvoyons à l'étude de M. Monceaux : *Les Colonies juives dans l'Afrique romaine*, qui résume tout ce que nous connaissons actuellement sur ce point (*Revue des études juives*, t. XLIV).

l'Occident, nous mentionnerons les relations suivantes[1] :

Dans une inscription trouvée à Utique figure un Archon, titre ordinaire du principal magistrat des communautés israélites[2]. Un sermon africain atteste la présence d'Israélites à Simittu (Chemtou), dans la Numidie. Non loin de cette localité il existe encore un endroit qui s'appelle Aïn el-Ioudi.

Une colonne de calcaire ornée de chandeliers à sept branches et portant ces mots : « Deus Abraham, Deus Isaac » a été trouvée à Hendir Fuara près de l'ancienne Tebessa. A Sétif, l'ancienne Sétifis, la première ville de la Mauritanie, une inscription nous signale l'existence d'une synagogue. Voici son contenu qui rappelle celui de la synagogue de Hammam Lif : « *Avilia Aster Judea, M. Avilius Januarius pater synanogue fil. dulcissime*[3] », ce qui implique naturellement l'existence d'une synagogue dans cette ville. Une autre inscription trouvée dans la même ville paraît se rapporter à un Juif converti[4]. De même, on a trouvé à Auzia l'épitaphe d'un Juif. Les conversions des anciens Juifs au christianisme nous sont expliquées par un autre fait, révélé à Tipasa, qui explique comment le judaïsme avait précédé le christianisme dans ce pays[5]. Il s'agit d'une synagogue construite par les Juifs de cette ville sur les ruines d'un temple païen et remplacée après l'affermissement de la nouvelle religion par une basilique chrétienne[6].

Plus loin, près des limites du Maroc actuel, à Caesarea (Cherchell), des inscriptions d'origine juive, d'accord avec les textes chrétiens, témoignent de l'existence d'une com-

1. Cf. Mommsen, *ouv. cité*, XI.
2. *Corp. Inscr. lat.*, VIII, 1205.
3. Cf. Monceaux, *étude citée*.
4. *Corp. inscr. latin.*, VIII, 640.
5. *Ibid.*, XX, 760.
6. *Passio sanctæ Salsæ*, 3.

munauté juive et même d'un archi-synagogue nommé Budarius[1].

Cela nous montre que pour la synagogue avant la deuxième moitié du IIe siècle, comme pour l'Église depuis le IIe siècle, le point de départ doit être cherché à Carthage, dont la communauté rayonna sur tout le littoral pour aboutir au Maroc même.

Pour ce dernier pays la Mauritanie tingitane des Anciens, l'archéologie n'a encore fait presque rien et cependant les recherches entreprises par M. La Martinière ont été couronnées d'un succès mérité : la découverte de l'inscription purement hébraïque trouvée à Volubilis, dont nous avons déjà parlé ailleurs[2], et qui porte le texte suivant :

מטרונא בת רבי יהודה נח
Matrona, fille de Rabbi Juda, repose.

Cette inscription précise l'existence dans cette ville d'une colonie judéo-romaine, puisque le nom Matrona est romain, ainsi que la présence d'un docteur palestinien ou du moins de sa fille, puisque le titre « rabbi » s'applique aux docteurs de la Palestine, et, ce qui est fort intéressant aussi, la présence d'un graveur qui maniait l'hébreu correctement. Je suis porté à considérer les deux autres inscriptions en langue grecque trouvée dans les mêmes fouilles commes étant, elles aussi, d'origine juive, mais avec provenance d'un milieu judéo-hellénique[3].

1. Cf. Monceaux, *ibidem*; *Acta Marcianae*, 4 : *Budarui archisynagogi domo quae in vicino fuerat ab ejus filia vel filius vel aliquantarum Judaearum vocibus gravissima exacerbabur*; cf. *ibidem*, 5-6, et *Corpus inscr. lat.*, VIII, *sup.* 21188.

2. *Arch. marocaines*, VI, *ét. citée*.

3. *Arch. maroc.*, III, p. 368, 369 où nous lisons :

3) ΑΥΡ ΙΑΝΟΥΑ
ΡΙS ΤΩΙΥ CΑΛΕ
ΜΟΥ ΤΩ ΠΑΤΡΩ
νι . . . ΘΕΑΩ

4) ΑΥΡ ΙΑΝΟΥΑ
ΡΙC ΤΩΙΝ CΑ
ΛΕΜΟΥ ΤΩ
Πατ ΡΩνι

Ainsi l'épigraphie nous confirme qu'avant l'affermissement du christianisme il y avait des Juifs et même des communautés, des synagogues et des docteurs palestiniens dans les villes romaines des provinces occidentales. Ces indications nous montrent que les colonies juives de la côte africaine avaient la même organisation que celles des autres pays de l'Occident romain, et qu'elles revêtirent toutes un caractère nettement talmudique : ce fait ressort de la description du cimetière de Carthage ainsi que du titre « rabbi » trouvé à Volubilis.

Les données des IV[e] et V[e] siècles que nous reproduirons plus loin nous permettront d'établir par quelle voie ces Juifs originaires des pays méditerranéens ou de la Palestine, comme de l'Italie et même de l'Espagne, sont venus s'établir sur la côte du Nord-africain. Quant à l'Afrique elle-même, il est établi que les Juifs de Carthage entretenaient des relations commerciales avec ceux de la Numidie[1]. Ces mêmes données et quelques autres montrent cette population juive comme faisant partie de la Diaspora romaine. A l'encontre des Juifs cyrénéens, qui eux étaient

Ce qui ferait : 'Αυρ(ή)λιως 'Ιανουάρι(ο)ς τῶν Σαλέ(μ)ου τῷ πάτρω(νι) θεαν...

J'y lis le mot *Salem* qui rappelle l'ancien nom de Jérusalem et le nom de Sallum que l'on rencontre sur les inscriptions puniques de Carthage. Cependant je crois que le mot *Salem* traduit simplement l'origine juive des inscriptions. Le nom Januarius se retrouve dans l'inscription juive où il est porté par un *pater synagogae*. Quant à l'expression τῶν Σαλέμου τῷ πάτρω... il s'agit peut-être d'un contre-sens de l'expression biblique répétée par de nombreux monuments funéraires בשלום אל אבותיו « Il a rejoint en paix ses parents. » Ce contre-sens ne doit pas nous étonner beaucoup dans un endroit aussi éloigné des centres hellénistes.

D'autre part, le mot שלם *salem* figure sur tous les tombeaux juifs, en hébreu ainsi qu'en grec et qu'en latin, jusqu'au VII[e] siècle. Cf. Chwolsohn, *Inschriften und Denkmaeler*, p. 148.

1. Mercier, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1861, p. 79.

des hellénistes et des guerriers, elle formait un élément paisible, adonné aux arts, aux métiers, au commerce, et même à la navigation, à l'instar de leurs coreligionnaires qui habitent ces pays de nos jours.

D'ailleurs le fait que les Juifs de la côte occidentale de l'Afrique septentrionale faisaient partie de la Diaspora ressort de ce qu'il continuaient à envoyer leurs oboles aux écoles et aux patriarches de Tibériade même après la destruction du temple[1]. De plus, ils participaient aux études rabbiniques et à la composition du Talmud. En effet Carthage est une ville très connue des docteurs talmudiques qui parlent d'elle comme de « l'une des quatre grandes cités » de l'empire romain[2].

L'importance de Carthage comme l'un des foyers du Judaïsme orthodoxe est attesté par le passage suivant dont l'intérêt n'échappera à personne. En commentant le verset d'Isaïe que nous avons reproduit plus haut concernant les Juifs de la Cyrène et le temple d'Onias à Héliopolis, le docteur Rab. Josèphe (IIIe siècle) traduit le passage cité plus haut : עיר ההרס en jouant sur le mot חרס « ville de soleil » (Héliopolis) destinée à devenir une הרס « ruine[3] ».

A ce propos un autre docteur, Rab. Houna, mentionne le verset du chapitre XLIII du même prophète où il est dit : « Amène mes fils de loin et mes filles des extrémités de la

1. Schürer, *ibidem*, III, 71 ; Eusèbe, Com. sur Isaïe, et le texte d'Ibn Daoud dont il sera question plus loin.

2. Sifri, Nombres, I, p. 47 *b*, éd. Friedmann. Carthage est appelé dans la plupart des textes talmudiques קרטגינא *Carthagine*, ce qui avait fait penser certains savants à la ville espagnole Carthagène, quoique ce texte même et surtout celui qui suit précisent suffisamment la situation réelle de cette ville ; dans ce dernier texte, Carthage est comparée à l'autre grande cité phénicienne Tyr ou Sour. Il faut tenir aussi compte de ce fait que le Talmud de Jérusalem lit même קרחינא au lieu de קרטגינא, ce qui rappelle le grec Καρχεδών estropié par les copistes.

3. Talmud de Babylone, *Menahoth*, 110 *a*.

« terre. » « Mes fils » signifient la Diaspora des pays babyloniens qui sont fermes dans leurs opinions orthoxes comme le sont des fils; « mes filles » sont les fils de la Diaspora des autres pays qui sont instables, chancelants dans leurs croyances comme des jeunes filles ».

Cette constatation du caractère peu orthodoxe des colonies lointaines paraît avoir ému certains docteurs, et pour préciser l'expansion de la foi on invoque un texte qui remonte jusqu'à Rab, le docteur bien connu du commencement du IIIe siècle.

« Depuis Tyr et jusqu'à Carthage on connaît Israël et son Père qui est au ciel. A partir de Tyr et vers l'Occident, et de Carthagène vers l'Orient, on ne connaît ni Israël, ni son Père qui est au ciel[1] ».

Rapprochés l'un de l'autre, ces deux textes qui se suivent nous apprennent qu'il s'agit ici de la synagogue orthodoxe et rabbinique.

En effet, le point de départ pour Tyr est l'Occident européen, qui nous ramène aux colonies helléniques non ralliées à la synagogue et où les schismes n'ont jamais cessé, surtout dans l'empire byzantin et les régions de la mer Noire.

De même l'Orient africain avec les restes des hellénistes, et les tribus de l'intérieur, sont restés en dehors de l'influence rabbinique, tandis que tout l'Occident nord-africain et romain s'est soumis à la discipline de la synagogue, dont Carthage devint un foyer actif qui rayonnait sur toute la Mauritanie romaine.

Non seulement Carthage fut la cité orthodoxe par excellence, mais elle eut ses docteurs talmudiques, dont plusieurs noms sont conservés par le Talmud.

1. Cf. saint Jérôme qui affirme que les colonies juives formaient une chaîne ininterrompue depuis la Mauritanie à travers l'Afrique et l'Égypte jusqu'à l'Inde (*Epist.* 122, 4, *ad Dardanum*).

Cf. Schürer, *ouv. cité*, III, p. 19 et suiv.

Parmi ces docteurs carthaginois les deux talmuds connaissent les noms de Rabbi Isaac, de Rabbi Ḥanan ou Ḥana et Rabbi Aḥa ou Ada, qui traitent les questions religieuses devant les maîtres palestiniens du commencement du IIIe siècle et notamment devant Rabbi Josué ben Lévi et Rabbi Kahana[1].

Le caractère talmudique du judaïsme carthaginois, ainsi que son attachement à la Loi, est confirmé en outre par les sources chrétiennes les plus anciennes. Par les polémiques, Tertullien et certains autres écrivains chrétiens après lui, ainsi que les décisions des conciles, nous fournissent des renseignements précieux sur la manière de vivre et de croire des Juifs nord-africains.

En Afrique comme partout ailleurs les disciples des apôtres, arrivés de la Palestine parmi les docteurs juifs, avaient annoncé la bonne nouvelle dans les synagogues de Carthage et des autres villes maritimes. Cette propagande dans les synagogues n'a cessé qu'à la rupture complète entre Juifs et Chrétiens et même, pour les villes de l'intérieur au moins, s'est prolongée longtemps après.

Tout porte à croire qu'au début les deux religions n'en formaient qu'une seule. Les preuves de la tolérance réciproque professée par les Juifs et les Chrétiens se manifestent surtout par le fait qu'à Carthage on rencontre des tombes et des épitaphes de Chrétiens parmi les tombeaux du cimetière juif[2]. Ce fait caractéristique, ainsi que celui de la prédication du christianisme dans les synagogues, est décisif.

1. Nous ne mentionnons que les noms dont l'origine carthaginoise est certaine. Cf. Talmud de Babylone, *Jebamoth* 10 *a*; *Sanhedrin* 92, *a*; *Baba Kama*, 114 *b*.; *Ketouboth*, 27 *b*; *Beracoth*, 29 *a*; Talmud de Jérusalem, *Beça*, III; *Schabbat*, XVI; *Beracoth*, XIV, etc.

2. Cf. Monceaux, *Hist. lit. de l'Afr. chrét.*, I, 3-9 et autres.

V

Cependant vers le milieu du IIe siècle cet état de choses se modifie peu à peu. Les progrès du christianisme, qui finit par secouer définitivement le joug des restrictions religieuses du judaïsme, et l'adhésion de nombreux éléments réfractaires à l'esprit juif d'un côté, l'exclusivisme croissant des Juifs après la défaite de Bar-Kokeba et l'affermissement du rabbinisme orthodoxe de l'autre, accélérèrent la rupture complète entre le judaïsme et le christianisme[1]. En effet, dès le temps de Tertullien (vers la fin du IIe siècle) les Juifs et les Chrétiens se traitaient réciproquement en frères ennemis[2].

Dans sa propagande chrétienne et ses polémiques contre les Païens et les Juifs, Tertullien nous renseigne souvent sur l'état des Juifs africains à cette époque.

D'après cet auteur le judaïsme apparaît en Afrique vers 180-200 comme « une religion fameuse et autorisée dans l'État au point que l'on accusait les chrétiens d'avoir cherché à répandre des opinions nouvelles « à l'ombre du judaïsme[3]. »

Profitant de ces prérogatives, et probablement aussi pour dégager la responsabilité que le christianisme en tant que religion révolutionnaire attirait sur eux, les Juifs se mettent souvent du côté des adversaires de la nouvelle religion et, s'il faut en croire Tertullien et quelques autres

1. Cf. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, I, p. 124.
2. Tertullien, *De l'Idolâtrie*. 14.
3. Monceaux, I, 10, 39; Leclercq, *op. cit.*, I. p. 66.

écrivains chrétiens « la synagogue est la source de toutes les persécutions[1] ».

Il est vrai que les Chrétiens en furent souvent la cause parce qu'ils allaient jusqu'à profiter de l'abaissement politique et des malheurs des peuples juifs pour la propagande chrétienne[2].

L'acharnement avec lequel les Pères de l'Église africaine combattent le messianisme juif et l'espoir des Juifs de recouvrer la Judée terrestre nous montre combien les Juifs nord-africains tenaient à leur nationalité et à l'exclusivisme rabbinique[3].

D'autre part, les efforts continuels faits par les Pères de l'Église et par les conciles, avant et même après l'affermissement du christianisme, pour empêcher les relations entre Juifs et Chrétiens, nous renseignent sur les succès du judaïsme en Afrique ainsi que sur l'instabilité des grandes masses chrétiennes en matière de religion.

Il semble d'ailleurs que pendant tout le IIIe siècle la propagande juive n'avait cessé de faire des progrès parmi la population romaine et punique de l'Afrique; d'où la création de toute la littérature polémique, que Tertullien inaugura avec son traité *Contre les Juifs.* Ces progrès du judaïsme en Afrique nous sont en outre attestés par la découverte de nombreuses amulettes où le culte de Jéhovah joue un rôle considérable, ainsi que par l'existence

1. *Apologétique*, XXI.

2. Tertullien nous dit par exemple :

« Les Juifs qui étaient seuls agréables à Dieu sont à présent dispersés, vagabonds, bannis de leur patrie; ils errent partout sans avoir ni homme ni Dieu pour roi, sans qu'il leur soit permis de mettre le pied dans leur pays, même comme des étrangers. »

Cf. Tertullien, *Apologétique,* XVI, XVIII, où il est question d'un pauvre juif qui suscita à Carthage des émeutes contre les Chrétiens; v. le même auteur, *Aux Nations*, I, XIV, etc.; *Apol.*, XXI.

3. Les Juifs attendent encore aujourd'hui le Messie et c'est le grand sujet des contestations entre eux et nous.

de sectes judaïsantes dont la plus célèbre fut celle des Coelecolae[1].

Tertullien se plaint de ce que les Juifs ont la liberté de lire publiquement leur livre sacré, ce qui attire les Chrétiens à la synagogue le jour du samedi.

Le concile d'Elvire réuni en 313 et composé d'évêques des Églises d'Espagne et d'Afrique, et parmi ces derniers un certain nombre de la Mauritanie, défend de solliciter la bénédiction des rabbins pour appeler l'abondance des moissons, ce qui suppose l'existence dans ces provinces de rabbins estimés par les Chrétiens eux-mêmes.

Les conciles de Laodicée et de Carthage interdisaient de recevoir le moindre présent des Juifs et d'avoir avec eux les rapports les plus innocents, sans toutefois leur interdire l'accès des églises, en vue de propagande chrétienne[2].

Quant au caractère talmudique des populations juives de l'Afrique romaine, les auteurs chrétiens confirment en ce point les données juives. Tertullien nous parle des libations quotidiennes faites par les Juifs, l'une des pratiques talmudiques les plus rigoureuses, comme on le sait[3].

Par oppositions aux Saducéens, les Juifs africains croient à la résurrection de la chair[4]. Ils pratiquent de même les restrictions concernant les viandes et les repas. Même les jeûnes réservés aux pieux seulement, notamment ceux des jours de lundi et de jeudi sont pratiqués par les Juifs africains[5]. Ils croient que la terre sacrée n'est que

1. Cf. Monceaux, *R. d. ét. j.*, ét. citée.
2. Cf. Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septentrionale*, p. 18-19.
3. *Le Baptême*, XV.
4. *Traité de la Résurrection de la Chair*, I, XV; où il considère à tort cette croyance comme principal objet des Juifs.
5. *Des Jeûnes*, 14. Cf. Monceaux, *Hist. lit. de l'Afr. chrét.*, I, 73.

la Judée terrestre[1]. Les femmes poussent le sentiment de la pudeur jusqu'à ne pas sortir dans la rue non voilées[2].

Le livre apocryphe d'Hénoch est exclu du canon juif, comme le veut le Talmud, tandis que les Falaschas d'Abyssinie le considèrent encore aujourd'hui comme l'un des livres les plus sacrés.

Ce dernier fait n'exclut pas la collaboration des Juifs et des Chrétiens dans l'œuvre des traductions des livres sacrés, et M. Monceaux prouve avec compétence qu'il existait en Afrique des bibles latines traduites sur l'original hébreu. Si nous avons bien compris un passage de Tertullien, les Juifs africains ou au moins une partie d'entre eux continuaient à parler l'hébreu; ce qui ne doit pas nous surprendre, si nous prenons en considération la prédominance de la langue punique dans les provinces occidentales de l'Afrique romaine[3].

Voici tout ce que nous avons pu recueillir sur l'origine, la vie et le caractère des Juifs de l'Occident nord-africain à l'époque de l'affermissement du christianisme, c'est-à-dire avant le IVe siècle qui va modifier les conditions politiques et sociales du judaïsme dans l'empire romain.

Dans le courant du IIIe siècle, dit M. Monceaux, les auteurs chrétiens d'Afrique continuèrent leurs attaques contre les Juifs; Mincius Félix les attaque en passant; Cyprien, relativement doux à leur égard, les assimile aux hérétiques; mais, si nous jugeons d'après la vénération que les Juifs de Carthage professaient pour sa mémoire à l'époque où le christianisme n'était encore qu'une religion

1. *Sur la Résurrection de la Chair.*
2. *De l'Ornement des femmes.*
3. Monceaux, *ibidem*, II, p. 110. — *Apolog.*, XVIII : « Les Juifs sont originairement Hébreux et c'est pour cela qu'ils parlent l'hébreu. »

persécutée, un rapprochement se serait effectué vers cette époque entre Juifs et Chrétiens.

Seul Commodien se montra très dur et railleur à l'égard des Juifs, ce qui témoigne peut-être d'une rancune personnelle.

Cette bonne entente paraît cependant avoir été troublée au commencement du IVe siècle. Vers cette époque le judaïsme semble avoir été florissant dans la Mauritanie surtout, si nous en jugeons d'après les relations entre Juifs et Chrétiens à la veille du triomphe de ces derniers. Les *Acta Marciana* nous racontent par exemple les incidents suivants qui seraient survenus à Caesarea. La vierge Marciana, coupable d'avoir renversé une statue sur une place publique, avait été enfermée par ordre du juge dans une école de gladiateurs voisine de l'amphithéâtre. Tout près de là se trouvait la maison de Budarius l'*Archisynagogue*. Un jour Marciana fut injuriée par un groupe de Juifs qui l'avaient aperçue des fenêtres ou des terrasses de cette maison. Alors elle leur lança cette malédiction : « Que cette maison soit dévorée par le feu du ciel et que jamais elle ne puisse être rebâtie! »

Le jour du martyre à l'amphithéâtre, Budarius et les Juifs excitèrent encore les Païens contre Marciana ; mais ils furent cruellement punis car, au moment même où l'âme de la vierge sortit de son corps, la maison de Budarius fut dévorée par un feu divin avec tous ceux qui s'y trouvaient. Les tentatives des Juifs pour reconstruire cette maison échouèrent.

A Tipasa, selon l'auteur de la *Passion de la sainte Salsa*, une synagogue avait remplacé le sanctuaire du Dragon, puis avait été transformée en église.

De toutes ces données il ressort nettement que, jusqu'à la rupture complète entre Juifs et Chrétiens, les deux religions rivales suivaient le même chemin de développe-

ment vers l'Occident, et que Carthage était devenue à l'époque romaine le foyer du judaïsme, comme Alexandrie l'avait été à l'époque helléniste.

Le IIe siècle peut être considéré comme le point de départ de l'histoire juive en Mauritanie, comme le IIIe siècle le fut pour le christianisme.

Les Juifs du littoral de la Mauritanie étaient probablement tous d'origine palestinienne ou romaine, par opposition aux Juifs hellénistes de la côte orientale et de la Libye.

Ils jouirent de bonne heure de toutes les libertés civiles et religieuses, en tant que citoyens romains, et s'adonnaient à la navigation, au commerce, aux arts et aux métiers.

Ils maintiennent des relations constantes avec la Palestine et les écoles rabbiniques et, à partir du IIe siècle, connaissent déjà le Talmud ; ils collaborent même à sa rédaction.

Malgré l'exclusivisme dans lequel le rabbinisme tombe de plus en plus à partir du IIe siècle, le nombre des judaïsants est en progression constante en Afrique, au point qu'ils forment même des sectes distinctes.

A partir du IIIe siècle, la Mauritanie romaine, y compris la région occupée par le Maroc actuel, est parsemée de colonies juives qui finissent par l'emporter sur celles des autres provinces romaines de la côte nord-africaine.

Enfin, abstraction faite de la langue romaine qui prédominait dans ces colonies, les dernières présentent déjà à cette époque lointaine le même aspect religieux et social qui caractérise les Juifs des villes maritimes du Maghreb actuel.

VI

La lumière historique qui se fait à partir du IIe siècle sur l'état et les destinées des Juifs de la côte de Mauritanie dont le sort, la manière de vivre et de croire sont les mêmes que ceux de leurs compatriotes des autres pays méditerranéens, s'obscurcit au contraire pour leurs coreligionnaires survivants des massacres de 115-118 en Égypte et en Libye.

Le sort de ces derniers est, en effet, resté mystérieux jusqu'à ces derniers temps. Mais grâce aux efforts des savants, les anciens fugitifs hellénisés de l'Égypte ont été retrouvés en Abyssinie, dans la tribu restée fidèle au mosaïsme pur des Falachas, c'est-à-dire « les étrangers, exilés[1] ». Puis les recherches des savants français dans l'Aurès et au Maroc jusqu'au Rif, ont montré de ces côtés les traces d'une influence juive considérable, confirmée par les historiens arabes.

Nous avons vu qu'après la dévastation de la Cyrénaïque l'élément juif, très mélangé de Libo-Phéniciens, disparut pour longtemps de cette partie de l'Afrique. Tout ce qui n'avait pas été exterminé s'enfuit vers le Sud et l'Occident[2]. Ce dernier terme d'ailleurs n'est pas exact, parce que les fugitifs cyrénéens n'avaient en réalité devant eux qu'une seule voie, la Proconsulaire étant devenue une province complètement romanisée et fidèle à l'empire.

1. Cf. Les savantes études de M. Joseph Halévy sur la littérature et la religion de cette tribu.

2. Cf. Mommsen et Marquardt, *Ant. rom.*, IX, 423. Les communautés juives qui repassèrent plus tard sur la côte orientale du Nord-africain présentent déjà un caractère totalement romain. V. pour les détails l'ét. citée de M. Monceaux.

Les survivants de la Cyrénaïque et de la Libye furent donc obligés de prendre le chemin du Sud et de passer par la trouée qui existe entre le Djebel-Demmer en Tripolitaine et l'Aurès en Numidie. Ces deux massifs montagneux se trouvent aux portes du désert, et n'étaient pas encore conquis à cette époque par les Romains.

C'est d'ailleurs ce qu'avaient fait les refugiés d'Alexandrie dans les mêmes conditions ; ils s'étaient enfuis jusqu'aux montagnes de l'Éthiopie, où ils s'établirent à l'abri de la domination romaine, formant par la suite la tribu guerrière et longtemps indépendante des Falaschas, qui présente beaucoup d'analogie avec les tribus juives de la Berbérie que nous retrouvons dans l'Occident.

La dévastation complète de la Cyrénaïque par les Romains avait eu pour conséquence un puissant mouvement de migration des tribus berbères vers le Sud-Ouest, notamment de celle des Louaa ou Louata dans laquelle certains savants voient avec raison לוב ou les Libyens [1], ainsi que celle des Aourir'i que Carette considère comme les anciens aborigènes de l'Afrique dispersés par les Carthaginois et les Romains, et reconstitués dans le désert après leur émigration de la Libye orientale. Les réfugiés juifs de la Cyrénaïque se rallièrent aux Libyens, dont certaines fractions étaient déjà pénétrées d'une influence juive. Après s'être adaptés à la vie du désert, en s'assimilant les mœurs berbères, ils formèrent à leur tour deux grandes tribus qui devaient exister déjà au IVe siècle et dont le judaïsme ne fait pas de doute. C'étaient notamment les Djeraoua, dans lesquels il est difficile de ne pas voir le mot hébraïque

1. Pour la question des migrations des Berbères, j'ai suivi les données d'Ibn Khaldoun, I, 170 et suiv. ; Carette, *Exploration scientifique et migrations des tribus de l'Algérie* ; Mercier, *Hist. de l'Afrique sept.*, I, 181 et suiv., ainsi que certaines données de M. Lartigue dans sa monographie sur l'Aurès, cette dernière source ne présentant d'intérêt historique que pour les données ethnographiques.

גר « étranger » ou « prosélyte » avec le pluriel arabe [1]. Quant aux Aourir'i devenus plus tard Aouraba, ils se rallièrent aux Nefouça dont l'origine berbère et la position sont faciles à retrouver. Envisagés à ce point de vue, le problème des migrations successives qui précédèrent celles des tribus berbères appartenant aux Zenata vers l'Occident, et celui des origines non précisées des Djeraoua et des Nefouça, s'expliquent d'eux-mêmes. L'établissement des deux dernières tribus dans le Maghreb, avant les Zenata et à la suite des Louata et des Aourir'i, est confirmée par les rares données que nous possédons sur les mouvements des Berbères [2].

Dans ce mouvement vers le Sud-Ouest, les fractions avancées des Aourir'i et les Djeraoua s'établirent d'abord dans la Tripolitaine méridionale et s'y maintinrent jusqu'à 280-290, lorsque l'invasion des Zenata les repoussa jusqu'à l'Aurès [3].

1. Cf. le terme *Phalacha* ou *Falachas* qui veut dire « étranger, exilé ». Le mot hébraïque s'applique à tous les non-juifs qui embrassent le judaïsme et jusqu'à nos jours les sectes judaïsantes en Russie qui adhèrent au judaïsme officiel s'intitulent גר *guer* (*djer*, en prononciation arabe). Quant à l'Afrique, cf. le terme גר מיצרי dans le Talmud appliqué à l'élève de Rabbi Akiba dont il est question plus haut. Les Djeraoua, composés de fractions judaïsées et probablement mélangées de Juifs, se constituèrent ainsi en une tribu distincte des Louaa et des Aourir'i dans laquelle Carette voit avec raison l'ancien nom des Africains connu du Talmud et du Targoum, אפריקאי. En hébreu comme en arabe la racine פרק veut dire « séparation », ce qui équivaut, dit Carette, à la racine *rir'* en arabe, d'où les Aourir'i. Cette dernière tribu, après avoir été dispersée par les Romains, s'est reformée seulement après avoir quitté la Cyrénaïque.

2. En effet Ibn Khaldoun, qui connaît exactement l'origine des Néfouça apparentés aux Louata, est très vague quant aux Aourir'i et ne sait rien de l'origine berbère de la plupart des tribus juives, celle des Médiouna exceptée.

3. Je renvoie le lecteur à l'ouvrage mentionné de Carette, où l'origine cyrénéenne des Aouraba, tribu issue des Aourir'i et ayant accompagné les Djeraoua jusqu'à l'Aurès, est plus ou moins établie. Quant aux Néfouça,

Il semble même qu'une fraction très importante des Aourir'i se soit établie auparavant dans la région de Djurdjura[1] et de l'Aurès qui devient le centre de l'influence juive.

Les fractions d'avant-garde de ce mouvement allèrent échouer aux environs de Tlemcen et d'Agadir, dans la région de Nédromah et jusqu'aux confins de l'Atlas[2], où une partie d'entre elles a pu renouer les relations avec ses coreligionnaires de la côte après la conquête romaine.

En effet, au milieu du IIIe siècle, les Romains ne sont pas encore solidement établis dans ces provinces, ce qui explique la pénétration tardive du christianisme dans la Mauritanie intérieure et tingitane[3].

Plus tard, refoulées par le flot toujours montant des Zenata et des Louata qui s'emparent des oasis algériennes et marocaines entre 522 et 565, les tribus juives se dispersent, se fractionnent, et, profitant de l'anarchie qui règne dans le pays à partir du IVe siècle, elles se dégagent de la domination romaine. En tant qu'élément relativement civilisé, elles dominent alors la situation politique jusqu'à la conquête arabe. Mais en revanche, à l'instar des Falachas d'Éthiopie et des hellénisants de la Crimée, elles s'écartent définitivement du judaïsme traditionnel et

il reste acquis que ces derniers n'ont jamais franchi la frontière du Maghreb (cf. Ibn Khaldoun et Carette).

1. Pour ce dernier nom voir plus haut. Il ne faut pas oublier que ces régions n'étaient pas encore occupées par les Romains vers le milieu du IIIe siècle et que c'eût été le moment favorable à son invasion par les tribus de l'Orient. Je crois que c'est à cet envahissement qu'Ibn Khaldoun fait allusion dans le passage (p. 175) où il parle de Djerjis גרגש, le roi des Berbères venus de la Palestine.

Cette légende a été ainsi transportée sur le Djurdjura, dont le nom rappelle singulièrement celui de Djerdjis.

2. V. les sources citées.

3. G. Boissier, *L'Afrique romaine*, p. 124.

orthodoxe, en disparaissant pour longtemps des annales de l'histoire juive[1].

N'anticipons pas cependant sur les événements, d'autant plus que nous pouvons citer à l'appui de notre thèse des textes se rattachant directement aux événements de 115-118.

C'est en effet à l'occasion de cette révolte et de son expansion vers l'Occident que Marcus Turbo commença l'invasion de la Mauritanie et la conquête des Berbères, sans toutefois se hasarder à pénétrer jusqu'à l'intérieur du pays et à rejeter les révoltés jusqu'à l'Atlas[2].

Un passage du Midrasch, fort ancien, puisqu'il considère la Berbérie et la Mauritanie comme les extrémités du monde, nous parle de la pénétration des Juifs dans ces pays dans les termes suivants[3].

« Certains d'entre les Juifs sont exilés jusqu'à la Berbérie, certains autres jusqu'à la Mauritanie ».

Il paraît cependant que les premières impressions des fugitifs, dans la Berbérie, ne devaient pas être des plus favorables à ses habitants. Un texte talmudique du IIe siècle considère en effet les Berbères et les Maurita-

1. En effet, à défaut d'histoire, la légende juive et tout le moyen âge avaient conservé des notions vagues et fantastiques sur ces anciens coreligionnaires, et déjà au IVe siècle un docteur babylonien place en Afrique les dix tribus disparues du royaume du Nord (Talmud de Babylone *Sanhedrin*, 94 *a*).

2. Cf. le passage cité plus haut du même auteur, où il est dit qu'à côté des rebelles de la Palestine sous Trajan sont cités l'Égypte, les Berbis et la Libye.

Pausanias, VIII, 43, 13, nous parle de la lutte des Romains avec les populations maures qui furent rejetées jusque vers l'Atlas en 149.

3. Midrasch Rabba, *Cantique des Cantiques*, où il est dit à propos du verset קול דודי...

אחד מכם גולה לברבריה... לסמטריה

ce dernier nom signifie « Mauritanie » que les textes postérieurs transcrivent correctement.

niens comme les populations les plus barbares et il leur applique le terme peu flatteur גוי נבל « peuple immonde » auquel les Juifs furent livrés[1].

Ce texte témoigne des vexations endurées par les Juifs de la part des Berbères et des Maures; rapproché du passage latin cité qui fait probablement allusion à la poursuite de Marcus Turgo, « prince maure » et à ses auxiliaires africains, est confirmé par un autre passage du Midrasch, où on se plaint de l'inimitié des Berbères dans les termes suivants: « Les autres (par exemple les Romains) ont des griefs contre le peuple juif, mais quel tort avons-nous jamais fait aux Berbères et aux Scotts (?); pourquoi donc ces derniers persécuteraient-ils Israël[2]? ».

VII

Au bout d'un certain temps cependant les tribus juives du Nord-Est africain s'établirent solidement dans les régions de l'Atlas et de l'Aurès, où elles finirent par s'assimiler aux indigènes maures et berbères, en leur apportant les premières notions de la civilisation et les éléments de la religion juive.

Soustraits à la domination romaine et protégés par les montagnes et le désert, les descendants des anciens

1. Talmud de Babylone, *Jebamoth*, 63 *b*. Commentant le passage du Deutéronome ch. 32, 9 בגוי נבל, une ancienne Beraïta (rédigée vers la fin du II[e] siècle mais écrite antérieurement) dit : Ce sont les gens de la Berbérie et ceux de la Mauritanie qui sortent tout nus dans la rue. Voir ce même passage du Midrasch Rabba, *Deutér.*, 32, 9, et un autre texte du Midrasch (ילמדנו) où ces populations sont considérées comme les plus barbares.

2. *Midrasch Tehilim*, 109.

guerriers de la Cyrénaïque ont dû, plus d'une fois, participer aux invasions des territoires romains par les Berbères dont un passage du Midrasch fait mention, non sans une certaine satisfaction patriotique[1].

« ... Ce sont des fils de la Berbérie et de la Germanie qui craignent les Edomites » (les Romains dans le Talmud).

A mesure que la Berbérie était devenue accessible à la pénétration romaine et que la civilisation s'y développait, les Juifs et les Chrétiens qui se multiplièrent dans les provinces les plus rapprochées de la côte entraient en relations religieuses et commerciales avec les communautés du Nord[2].

Cependant les tribus établies dans l'Afrique intérieure et soustraites à la domination romaine ne devaient plus renouer de relations avec les Juifs de la Diaspora.

Et lorsque cinq siècles plus tard, après la conquête arabe, elles reprirent le contact du judaïsme rabbinique et orthodoxe, il arriva à ces populations à moitié nomades et primitives ce qui était arrivé aux descendants des hellénisants des côtes de la mer Noire, réfractaires à la discipline du Talmud. Elles n'attendirent que le schisme des Caraïtes, revenus au mosaïsme pur au VIIIe siècle, pour s'organiser en dehors du judaïsme talmudique, ou préférèrent se fondre parmi leurs voisins berbères devenus musulmans. C'est même la causeprincipale de la diffusion des prétendus Caraïtes au Maroc, diffusion dont les historiens juifs nous parlent amplement[3].

1. Midrasch rabba, *Genèse*, ch. 1.

2. V. plus haut. Cf. Monceaux, *ibidem*. Certains textes talmudiques connaissent des produits qui viennent de la Berbérie, ce qui prouverait l'existence des relations commerciales entre les Juifs de l'Asie et de l'Afrique (v. Midrasch Rabba, *Kohelet*, et plus haut).

3. Nous y reviendrons dans ce qui suit. On sait comment des faits analogues produisent des conséquences analogues; la conversion des Khazars, les guerriers juifs des côtes de la mer Noire rappellent singulièrement l'empire de la Kahina et les tribus berbères juives.

On ne voit pas d'autre solution logique du problème que nous présente le judaïsme des pays slaves et africains à l'époque des invasions musulmanes : dans les uns et dans les autres on se trouve en présence de sectes mosaïstes, c'est-à-dire soustraites à la discipline talmudique.

Dans le Maghreb et le Maroc proprement dit les « Magrabia » juifs, devenus en partie plus tard des Caraïtes, se sont perpétués jusqu'au XVIe siècle. Léon l'Africain rencontra des guerriers juifs appartenant à cette secte et qui descendaient certainement des anciennes tribus non converties au judaïsme rabbinique. Ce caractère non talmudique des tribus juives de l'intérieur de Maghreb, qui explique le silence des sources juives, uniquement talmudiques[1], silence rompu subitement par l'apparition d'une littérature caraïte, confirme tout ce que nous apprennent les historiens arabes sur la manière de vivre et les mœurs des tribus, sur le titre de Kahina, ainsi que sur certains autres usages mentionnés par les historiens et contraire au judaïsme talmudique[2].

Sans insister ici-même sur ce point, disons seulement que le judaïsme affaibli sur la côte par les succès du christianisme gagnait en revanche du terrain parmi les Berbères, un vague panthéisme rapprochait ceux-ci du monothéisme vague professé par leurs voisins[3]. Les effets de la propagande juive furent d'autant plus efficaces que les doctrines du judaïsme professé par les Djeraoua étaient de plus élémentaires.

Quant aux tribus libo-phéniciennes qui habitaient le nord de l'Atlas jusqu'à Tlemcen, au milieu d'une population punique très nombreuse dont la langue avait sur-

1. Cf. Fürst, *Geschichte des Karaerthums* et les *Chroniques juives*.

2. Dans les textes hébraïques du moyen âge, nous relevons des légendes et des traditions mal comprises qui se rapportent à ces tribus.

3. Cf. Monceaux, *Hist. lit.*, etc., I, 3-4.

vécu à la domination romaine et chrétienne[1], nul doute qu'elles parlaient la langue hébréo-phénicienne jusqu'à l'invasion arabe, tandis que les Juifs du littoral parlaient plutôt le latin.

Les populations puniques, refoulées vers l'intérieur et qui disparaissent encore avant l'invasion musulmane, après avoir renoncé au paganisme, durent se fondre dans les tribus juives et chrétiennes.

La localisation, dans la région de Nédromah, des traditions juives que M. Basset considère avec raison comme antérieures à l'Islam et qui ne sont que la répétition des légendes juives et libo-phéniciennes du Ier siècle, nous renseigne sur le chemin suivi par la tradition des origines palestiniennes au Maghreb, et sur son rôle dans le peuplement africain par l'arrivée des fugitifs de la Libye cyrénaïque.

Les données talmudiques citées plus haut permettent de faire remonter l'origine des légendes étudiées par M. Basset jusqu'à une époque antérieure à l'établissement des tribus judéo-libyennes au Maghreb, et à préciser ainsi la date et l'endroit de cet établissement, ainsi que ses origines.

Dans sa savante étude[2], M. Basset tout en laissant de côté la tribu Oulad Haroun, cite celle des Oulad Ichou',

1. Cf. Mommsen et Marquardt, *Ant. rom.*, IX. Pour les Néfouça, cf. Ibn Khaldoun sur l'influence des mots hébréo-phéniciens, sur les dialectes arabes de l'Afrique. Cf. entre autres la savante étude de M. Clermont-Ganneau (*Recueil d'archéologie orientale*, III, 93). A tout cela il faut ajouter ce qui va suivre sur Ichou' ainsi que la forme Mazir ou Mazer fournie par les Néfouça, tribu d'origine juive au lieu de Amazigh (cf. plus haut) et le nom d'Abraham que les Zenata prononçaient, d'après Ibn Khaldoun, Berham et non pas Ibrahim.

2. Cf. Basset, *Nédromah et les Traras*, dans l'introduction et à partir de la p. 209.

forme hébraïque ou punique du nom ישוע, 'Isa en arabe; ce qui écarte l'hypothèse d'une invention d'époque arabe.

Une autre preuve de l'ancienneté de ce récit est fournie par l'existence de Sidi Oucha ou Youcha fils de Noun, sur le territoire des Benî Ménir, dont la qoubba est vénérée par les Juifs et les Musulmans.

Or, comme M. Basset le démontre suffisamment, la vénération du tombeau d'un prophète commun aux trois religions monothéistes a d'abord été le fait des Juifs, puis des Chrétiens (sans toutefois que le second degré soit nécessaire), puis des Musulmans. Elle a passé des premiers aux Musulmans, soit directement, soit par l'intermédiaire des seconds.

Par la fixation des Juifs ou des tribus judaïsantes dans la région de Nédromah, le héros épique des Juifs et de leurs voisins libo-phéniciens se fixe lui-même aussi, en ce pays, d'où son culte se propage jusqu'à la côte. La région de Nédromah devient ainsi le centre des établissements juifs de la Berbérie. Les Juifs cyrénéens imposent Josué aux Punico-Berbères, comme leurs coreligionnaires de l'Arabie imposent à leur tour Ismaël aux Arabes du Yémen [1].

Quant aux légendes sur les guerres que Josué aurait faites en Afrique, elles ont survécu aux tribus juives elles-mêmes. Ce qu'avaient raconté les nomades de Nédromah à l'époque antique, ce que les voyageurs juifs du moyen âge entendirent de la bouche des Juifs de la ville d'Agadir, nous le voyons répéter de nos jours avec quelques variantes par les Juifs de Tlemcen [2]. L'avenir éclaircira peut-être les origines de la qoubba de Josué, qui pourrait être le tombeau d'un chef juif ou le sanctuaire du dieu Iouch.

Une autre légende de même origine, se rattachant au

1. Cf. le cap de Noun près de Ceuta et les légendes qui s'y rattachent (citées par M. Basset).

2. Cf. Basset, *ouv. cité* et les relations de Benjamin II, *le voyageur juif du* XIXe *siècle*.

personnage de Josué, et qui est souvent associée à celle de Moïse, figure déjà dans le Coran et est également localisée dans la région de Tlemcen[1]. Dans les différentes variantes en circulation à Tlemcen et même à Ceuta, elle se rapporte à un poisson miraculeux, mangé par Moïse et Josué avant leur arrivée à Gibraltar et qui, ressuscité, donna naissance à une espèce de poisson que les Juifs marocains appellent « le poisson de Moïse[2] ».

En traitant longuement le cycle légendaire qui se rattache au poisson, M. Basset indique que la source de cette légende lui échappe. Elle doit probablement son origine à la valeur étymologique du mot נון qui signifie en hébréo-phénicien comme en assyrien « poisson » ; c'est même le nom de la lettre נ *noun* qui signifie « poisson. »

Le nom patronymique de Josué avait fait travailler l'imagination des Orientaux et donné ainsi naissance aux légendes sur Josué et le poisson, qui prouvent une fois de plus l'ancienneté de ce culte au Maroc.

De ce qui précède il résulte que, déjà à l'époque de l'établissement du christianisme dans le centre africain, l'intérieur du Maghreb et plus particulièrement l'Aurès, le Djurdjura et l'Atlas, jusqu'au Rif, aurait été peuplé par une population à moitié nomade, mélangée d'éléments puniques et berbères de religion juive.

Les premiers cadres de ces populations étaient venus de l'Orient de la Libye et de la Cyrénaïque à la suite des Loua ou Louata, en précédant l'invasion des Zenata.

Ces populations juives guerrières et imbues des idées hellénistes se détachent de plus en plus du judaïsme tra-

1. Cf. Basset, *ibidem*.

2. Cf. Koran, XXI, 87. نون est un mot d'origine non arabe. Nous nous occuperons de cette légende, ainsi que de certaines autres se rattachant aux personnes bibliques, dans une étude spéciale.

ditionnel et professent un mosaïsme plus ou moins altéré qui gravite autour du culte de Josué, devenu depuis le héros épique et le patron religieux du Maghreb, et fixé définitivement dans la région de Nédromah.

Seule, l'existence de nombreuses populations juives assimilées aux Berbères de l'intérieur permet d'expliquer le caractère guerrier et spécial que les Juifs du Maghreb révèlent au début de l'Islam, en opposition avec tout ce que nous savons des communautés rabbiniques du littoral, ainsi que l'extension particulière des schismes au Maroc.

Ce fait acquis de la présence parallèle de deux fractions distinctes du judaïsme en Afrique nous guidera dans nos recherches consécutives sur les Juifs marocains depuis l'affermissement du christianisme et jusqu'après la conquête arabe.

VIII

Au moment même où le judaïsme s'affaiblissait par la recrudescence du christianisme et par sa prédominance dans l'Afrique romaine, il s'affermissait dans le Maghreb extrême et dans les massifs montagneux de la Mauritanie. C'est en effet à partir de cette époque que le judaïsme marocain, dans le sens large du terme géographique, tend à devenir prépondérant dans le Nord-africain et qu'il revêt déjà le caractère ethnique et social qui va distinguer les Juifs marocains de tous leurs coreligionnaires.

D'un côté, c'étaient les Juifs palestino-romains, légèrement mélangés d'éléments hellénistes, qui résidaient dans les cités romaines et les villes maritimes. Ils continuaient à

entretenir des relations commerciales et religieuses avec leurs frères de l'Europe et surtout avec ceux de l'Espagne, dont le sort paraît avoir été lié intimement par la suite avec celui de leurs coreligionnaires de la côte marocaine.

D'autre part, c'étaient les Djeraoua, ou la tribu libo-phénicienne des גרים « prosélytes » ou « étrangers », qui occupaient avec l'aide de leurs anciens voisins de la Cyrénaïque, descendants des Aourir'i, la région peu accessible de l'Aurès. Ils dominaient ainsi dans le Maghreb méridional, tandis qu'une autre tribu profondément empreinte d'influence juive, celle des Néfouça, dont l'origine berbère est incontestable, se détache de ses anciens coreligionnaires et reste dans l'Ifrikiah sans franchir la frontière de la Mauritanie. Cette arrivée dans le Maghreb d'un nouvel élément, relativement civilisé et bien organisé nationalement comme religieusement, explique seule la guerre déclarée aux Romains par les tribus de l'Aurès en 258-259 : c'était la première guerre des Berbères organisée et ne présentant plus le caractère antérieur des razzias [1].

Protégés par la montagne, les Djeraoua ou les étrangers dont le nom, par sa signification et la situation, nous rappelle singulièrement les Chaouïa de nos jours [2], formaient un élément dominant qui profitait de chaque occasion pour infliger des échecs aux Romains et propager le judaïsme.

Toutefois, les Médiouna de la région de Nédromah semblent rester, jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane, comme l'avant-garde des populations juives qui, dans le courant du IVe siècle, poussèrent vers l'Occident.

Cette région ne fut en effet occupée par les Romains que

1. Cf. sur le caractère de cette guerre M. Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*, p. 53 et 58.

2. Cf. notre II, p. 353.

plus tard et demeura accessible jusqu'au IVe siècle à l'établissement des Juifs. La fixation du culte de Josué dans ce pays précisément, où sont localisées également sa qoubba et les traditions apportées par les anciens Cyrénéens de l'Orient, indique d'ailleurs un point de départ dans l'expansion du judaïsme du côté de l'Occident.

Les deux régions de l'Aurès et de Tlemcen, avec les Djeraoua et les Mediouna, deviennent des foyers d'insurrection et d'effervescence contre les Romains d'abord, les Grecs et les Vandales ensuite.

D'autre part la région de Tlemcen et plus particulièrement le pays actuel des Beni Ménir, plus accessible aux relations avec l'extérieur, sert de base à l'expansion des Juifs eux-mêmes et à la propagation du culte qui se rattache à Josué et aux guerres juives. Ce culte se propage jusqu'à l'Océan, et même jusqu'à l'Espagne, où nous allons plus tard retrouver ses traces : les migrations des tribus juives sont ainsi personnifiées dans l'histoire de la conquête du pays par les Israélites de Josué, dont le culte progressait toujours vers l'Occident, à mesure que les tribus juives s'avançaient elles-mêmes.

Quant aux Juifs de l'Espagne, leurs relations commerciales et religieuses avec le Maroc peuvent être constatées à partir du IVe siècle. Une loi édictée par les rois des Wisigoths d'Espagne favorable aux Juifs confirme leurs droits à la navigation entre les ports espagnols et ceux de l'Afrique. Rappelons encore les décisions des conciles d'Elvire de 313 et de 320, dans lesquelles, les évêques réunis de l'Espagne et de l'Afrique prennent des mesures contre l'influence du judaïsme et contre sa propagande dans ces pays.

Certains documents nous font connaître les professions exercées par les Juifs de cette époque. Ils s'adonnaient à

la viticulture, aux plantations, à l'industrie, au trafic d'esclaves, à la navigation et au commerce en général[1].

Cet état de choses ne dut pas se modifier beaucoup après l'établissement officiel du christianisme en Afrique.

On peut supposer toutefois que le christianisme, en triomphant dans les villes romaines de la Mauritanie, rendit, comme partout ailleurs, la situation des Juifs assez précaire. Un document qui date de la fin du IVe siècle mentionne, dans la première moitié de ce siècle, une synagogue bâtie sur les ruines d'un temple païen à Tipasa et transformée en église, et ce fait ne doit sans doute pas être considéré comme exceptionnel[2].

Tout porte à croire cependant que dans la Mauritanie tingitane elle-même les progrès plus lents du christianisme furent moins nuisibles aux Juifs. Avec sa population punique restée païenne, avec ses massifs montagneux et les oasis du désert où ne pouvait atteindre la domination gréco-romaine, cette province offrait un terrain favorable à la concentration des éléments juifs et judaïsants.

Nous n'avons pas à insister ici sur la législation d'exclusion inaugurée à l'égard des Juifs dès l'affermissement du christianisme dans les province de l'empire.

Constantin se montra d'ailleurs assez tolérant envers eux au début de sa conversion : il ne leur enleva pas les droits civils et religieux, et défendit même de les citer en justice les jours de fête et le samedi. Soumis comme les autres citoyens aux charges de curie, ils ne devaient être ni troublés ni inquiétés dans l'exercice de leur culte, et pouvaient même posséder des esclaves. Mais déjà vers la fin de son règne, la situation civile des Juifs empire et le fanatisme du clergé a raison de la tolérance politique.

1. Graetz, p. 60-70 qui cite la *Lex Wisigothorum*, l. XII, t. III, § 6.
2. Cf. Monceaux, *ibidem*; Leclercq, *L'Afr. chrét.*, II, 94.

Les synagogues de Carthage et beaucoup d'autres sont livrées au fanatisme des foules chrétiennes, qui les saccagent et les transforment en églises[1]. Des restrictions réitérées nous montrent la jalousie des prêtres exaspérés par la vitalité du judaïsme. En 336, deux affiches furent collées sur les places publiques de Carthage et probablement aussi sur celles des autres villes africaines. L'une avait pour objet la protection des Juifs convertis au christianisme contre les mauvais traitements de leurs anciens coreligionnaires. L'autre défendait aux Juifs de circoncire leurs esclaves même non chrétiens. Constance défendit ensuite les mariages entre Chrétiens et Juifs et interdit aux Juifs d'avoir des esclaves chrétiens. Les Chrétiens qui vont prier dans les synagogues sont punis de la confiscation de leurs biens.

Ces mesures et le fanatisme croissant des croyants et du clergé durent affaiblir sensiblement le judaïsme.

On sait que déjà vers la fin du IVe siècle les Juifs évitent toute occasion de disputer avec les Chrétiens et même à donner leur avis sur les questions bibliques, au point que les auteurs chrétiens absorbés par les querelles intestines entre Catholiques et Donaticiens mentionnent rarement les Juifs dans leurs écrits[2].

Néanmoins Carthage demeura pour le reste des Juifs de la Diaspora une cité très connue si nous en jugeons d'après les Targoum[3] et les mentions fréquentes qu'en font les textes juifs de l'époque.

Il semble même qu'une communauté juive florissait alors près de Hammam Lif dans la ville phénicienne de

1. Cf. pour la Mauritanie plus haut, ch. IX. Pour les détails : Graetz, IV, Cahen, *ouv. cité*, 19-20 ; Monceaux, *R. d. ét. j*, ét. citée.

2. Leclercq, *ibidem*, II, 97.

3. Targoum, version araméenne de la Bible, qui traduit le nom de תרשיש « Carthage », קרתגי et plus rarement קרטגינא.

Tunis, où certains textes placent un docteur talmudique du IVe siècle, Rabbi Macharchia[1].

Le Maroc lui-même aurait conservé le souvenir de docteurs et d'hommes pieux de cette époque, mais l'identification en nécessiterait une étude spéciale.

L'influence palestinienne disparaît néanmoins à partir de cette époque par suite de l'abolition des privilèges des patriarches de Tibériade et de la décadence des écoles talmudiques de Galilée, auxquelles les rigueurs de la domination chrétienne avaient porté un coup décisif. Ce seront désormais les écoles de Soura et de Poumpadouta qui centraliseront l'activité religieuse[2].

IX

La situation économique et matérielle des Juifs sous la domination chrétienne paraît n'avoir pas changé beaucoup en Afrique. Il semble même que les Juifs, très réduits

1. Talmud de Babylone, *Jebamoth* 21 *b*, où il est question de Rabbi משרשיא qui envoya un message au docteur babylonien Rabbi Papa. L'origine de ce savant est donnée dans la ville inconnue הומניא, cependant le Youhassin de Zacouto (éd. Philippovsky, p. 29), lit תונסיא « Tunisie ». Or, l'existence d'une colonie phénicienne de ce nom est confirmée par Mercier (*ouv. cit.*, Ip.) et par un texte du Sifri (13 st.) dont la rédaction remonte aux premiers siècles, où il est question des choses provenant de la Berbérie, de la Tunisie et de la Mauritanie; toutefois certains auteurs, entre autres Lévy dans son dictionnaire, croient qu'il s'agirait d'une interpolation.

2. Le Youhassin de Zacouto cite un ancien auteur qui mentionne le Maghreb parmi les pays qui envoyaient le tribut annuel aux écoles babyloniennes.

commé nombre dans les petits centres, se groupèrent surtout dans les villes maritimes et les grands centres commerciaux, où ils pouvaient exercer leur activité commerciale avec plus de sécurité. Les renseignements précis concernant le commerce et l'industrie des Juifs deviennent de plus en plus abondants à partir de la fin du IVe siècle. Le rôle joué par ceux de l'Afrique dans les relations commerciales avec l'Europe et même avec l'Asie prend même une importance telle qu'il est difficile de ne pas voir en eux les successeurs sinon souvent les descendants des Phéniciens.

Nous ne savons rien de particulier sur l'activité commerciale des Juifs de Lixus. En revanche les auteurs juifs du moyen âge ont toujours considéré la ville de Ceuta, ou Septa-Sabta, comme l'une des villes les plus anciennes du monde sémitique et nous y connaissons les vestiges d'une influence juive fort reculée. D'autre part les traces du trafic d'esclaves, pratiqué par les Juifs en Europe, se retrouvent dans la plupart des législations de l'Europe ancienne, tandis que les textes talmudiques désignent en Asie des marchandises provenant de la Berbérie et de la Libye[1].

Cette activité commerciale des Juifs nous ramène aux centres puniques de la Mauritanie dont les communautés, réfractaires au christianisme et liées intimement avec les Juifs par des liens de langue et de condition sociale, finirent par se fondre en partie avec ces derniers. La fin du IVe siècle, à l'époque où saint Augustin attaque avec acharnement la secte des Caelicolae judaïsants qui cherchèrent à établir une synthèse entre le monothéisme juif et la déesse Céleste des Phéniciens, marque l'étape de transition pour cette transformation religieuse et sociale. Si la constitu-

1. Cf. Talmud, *Bekoroth,* pour les ânes qui proviennent de la Libye; dans le *Sifri* et le *Midrasch* il est question des oiseaux et des pois de provenance berbère.

tion de 423 dit qu'il n'y a plus de païens en Afrique, c'est probablement parce que les nombreuses sectes à moitié païennes préférèrent se rattacher au judaïsme.

Les Manichéens eux-mêmes, pour échapper aux persécutions du catholicisme préférèrent se confondre avec les païens et les Juifs[1].

Ces succès religieux et aussi matériels des Juifs africains dominant la navigation et le commerce semblent avoir ému saint Augustin, comme il ressort du passage suivant empruntés à ses *Altercations*.

« Je ne suis, dit la synagogue, ni esclave ni servante des Chrétiens, puisque mes fils ne sont pas faits prisonniers, puisqu'au lieu de leur faire porter les fers et les autres marques de servitude, on leur laisse la liberté de naviguer et d'exercer leur commerce. »

Le pieux évêque d'Hippone se console d'ailleurs en songeant à l'abaissement politique des Juifs[2].

« Tu es obligée, répond l'Église, de payer le tribut aux Chrétiens ; un Juif ne peut prétendre à l'empire ni devenir comte ou gouverneur de province ; il ne peut entrer dans le Sénat ni faire partie de la milice. On ne les reçoit pas même aux bonnes tables ; et s'il conserve le moyen de gagner sa vie, c'est uniquement pour l'empêcher de mourir de faim. »

Saint Augustin devait cependant être lui-même le témoin oculaire de la conquête de l'Afrique par les Vandales et de l'essor pris par le judaïsme en Afrique, grâce à la tolérance des conquérants « qui n'en voulaient qu'aux Catholiques et voyaient dans les Juifs leurs alliés naturels. »

En Espagne comme en Afrique les rois vandales protégèrent le libre exercice du culte juif et abolirent les res-

1. Cf. Leferre, *Hist. du Christ. en Afrique*, etc., p. 110 et 294.

2. Cf. Cahen, *ibidem*, p. 20.

trictions qui pesaient sur ses fidèles[1]. Sous le régime tolérant des Vandales, l'expansion du judaïsme en Afrique recommença au point que saint Augustin, inquiet de ses progrès et jugeant le catholicisme menacé, publie un traité *Contre les Juifs*[2].

Cet état de choses paraît s'être perpétué pendant toute la durée de la domination des Vandales, si nous en jugeons d'après les autres écrits de polémique dirigés contre les Juifs et les judaïsants. Conçus en termes généraux, ils contiennent d'ailleurs peu de renseignements historiques, comme le traité *Contre les Juifs* de Veicanius, évêque de Castellum en Mauritanie et l'opuscule intitulé *Ad Vigelium episcopum de judaica incredulitate* et dédié à Vigilus, évêque de Thapus, par un certain Celsius, à la fin du v[e] siècle[3].

Ces polémiques et les mesures prises par l'Église africo-espagnole contre le judaïsme nous montrent l'activité qu'avait alors la propagande juive, en Mauritanie surtout.

Aussi n'est-il pas étonnant de voir le judaïsme s'affermir dans l'intérieur parmi les tribus à moitié nomades et

1. Cf. Graetz, V, p. 72.

2. L'évêque d'Hippone, qui cite fréquemment les communautés juives de l'Afrique, entre autres celles de Simitu (Chemtou) dans la Numidie et qui voit avec émotion leurs succès nous confie ses doléances dans les termes suivants :

« Les Chrétiens ne craignent pas de se donner le nom d'Israélites. Ils considèrent comme leurs ancêtres ces prophètes et ces patriarches qu'on proposa avec d'autant plus d'insistance à leur admiration qu'ils étaient plus attaqués par les Manichéens. Ils se trouvent en honorable compagnie avec Abraham, Isaac et Jacob, David et Salomon, etc. Aussi les judaïsants n'étaient pas rares, même parmi les Chrétiens d'Afrique. Ils continuèrent comme les Juifs à croire à la vertu de la loi et aux forces de la nature, capable par elle-même de l'accomplissement. »

Cf. Leferre, *ibidem*.

3. Monceaux, *étude citée*, p. 26.

déborder même jusqu'à la côte. En effet, les tribus du désert, qui voyaient d'abord de bon œil la domination vandale et son alliance, profitèrent de son affaiblissement pour se détacher complètement de l'empire du Nord.

En 483, l'Aurès se déclare indépendant.

Un peu plus tard, sous la poussée des migrations des Zenata, certaines fractions des tribus juives et chrétiennes dissidentes unies aux Aourir'i se répandent jusqu'au Tell et à l'Atlas. Cependant la Cyrénaïque, dévastée au début de l'ère chrétienne, profite de cet état de choses pour se couvrir d'importantes colonies juives et même samaritaines plus ou moins indépendantes, telle la ville de Borion citée par Procope.

La région des Médiouna, tribu juive fixée aux environs de Tlemcen, s'étend jusqu'à la côte, et un indice précis nous fixe sur l'expansion des autres tribus juives vers le Maghreb el-Aqça et jusqu'à l'Océan[1]. Dans la première moitié du ve siècle saint Augustin (mort en 431) a été plusieurs fois dans la ville de Tigidis dont plusieurs évêques comptent parmi ses amis : or, il ne mentionne dans aucun de ses écrits un monument se rattachant à la tradition des Cananéens et des guerres de Josué, tradition que l'évêque d'Hippone connaît cependant fort bien et qu'il cite dans ses travaux d'exégèse biblique.

D'autre part, à l'époque de la conquête de l'Afrique par les Byzantins, c'est-à-dire vers 535, cette tradition était déjà connue sur la côte et particulièrement à Tigidis. Procope nous raconte en effet que les Phéniciens qui bâtirent un fort à l'endroit où s'était élevée la ville de Tigidis, sans doute pour se défendre contre les Berbères, et qui parlaient encore le phénicien, avaient érigé près d'une fontaine deux colonnes de pierres blanches avec cette

1. Cf. plus loin, t. II, ch. III.

inscription en langue phénicienne : « Nous sommes ceux qui ont été chassés de leur pays par Josué le voleur fils de Noun[1] ».

Cette inscription, dont l'existence est confirmée par une autre source, presque de la même époque[2], doit se rattacher à l'invasion successive de la côte par les tribus judéo-berbères de l'intérieur, considérées par les citoyens puniques des villes maritimes comme de simples brigands dont Josué devint l'incarnation persistante[3]. Pour notre étude l'inscription de Tigidis présente un intérêt capital : sa première apparition coïncide avec l'époque de l'expansion des Berbères de l'Aurès jusqu'à la côte, qu'elle permet de fixer entre 483 et 533. Cette dernière limite étant naturellement trop reculée, l'établissement définitif des tribus juives dans le Maghreb el-Aqça et jusqu'à l'Océan et de la dynastie de Djera, l'ancêtre de la Cahéna remonterait ainsi à l'époque la plus favorable pour l'expansion d'un élément à moitié berbère, c'est-à-dire à celle de la domination des Vandales.

Avec la pénétration des tribus du midi, le culte de Josué, et probablement aussi les histoires du poisson miraculeux, se fixent à Ceuta et dans les environs[4]. Le punique domi-

1. Procope, *De bello vandal.*, II, 13, 17; cf. Marcus, *Hist. des Vandales*, p. 236; voir la légende de cette inscription plus haut, ch. III,

2. Cf. Graetz, v. I, p. 10 (éd. hébr. de Sokolof).

3. Cf. Basset, *op. cit.* Malgré les critiques émises par certains historiens, le fait de l'existence de cette inscription ne peut pas être mis en doute. Si d'ailleurs on envisage, suivant notre manière de voir, les migrations du judaïsme en Afrique, cette légende paraît la conséquence logique de l'évolution du culte de Josué à travers les siècles antérieurs de l'Islam.

4. Ceuta ou סבתא « ville de Sabbat » est considérée par les chroniqueurs juifs du moyen âge comme étant construite par Sem, fils de Noé, au même titre que Jaffa et que certaines anciennes cités phéniciennes antérieures au moyen âge chrétien et musulman. Quant au fleuve sabbatique סמבטיון dont nous parle M. Basset, nous aurons l'occasion d'y revenir.

nait encore dans cette province maritime et la valeur étymologique du mot *noun* ou poisson n'a pas manqué de frapper l'imagination populaire. Ce qui est plus caractéristique encore, une autre légende fort ancienne, qui se rattache au cycle légendaire des dix tribus dispersées ou du fleuve sabbatique séparant ces tribus de tout le reste du judaïsme, a été l'objet depuis d'une identification avec le Ouâdi Sebt du Maghreb. Or la légende qui place en Afrique et finalement dans le Maghreb et les oasis du Sahara, les survivants des dix anciennes tribus du royaume du Nord-palestinien remonte au IVe siècle, époque où elle est formulée par un docteur dans le Talmud[1]. Elle finit par aboutir aux aventures curieuses du fameux voyageur du Xe siècle Eldad le Danite et à toute une littérature midrashique et rabbinique qui considère généralement, disons-le en passant, les tribus légendaires comme non orthodoxes. Comme nous le verrons dans la deuxième partie de cette étude, certaines parties de cette littérature se rattachent aux tribus indépendantes et guerrières du désert, surgies tout d'un coup sur le littoral du Maghreb et si différentes par leurs mœurs et leurs croyances des Juifs paisibles et orthodoxes qui peuplaient les villes de la côte[2].

Il semble même que l'une des raisons de l'enthousiasme professé par les Juifs de la Diaspora au sujet de l'apparition de ces frères inconnus et lointains fut l'acharnement de ces tribus contre l'ennemi séculaire du judaïsme : la domination d'Edom ou gréco-romaine. Les tribus juives du désert avaient témoigné à maintes reprises leur hostilité contre elle et, en dernier lieu, en combattant Bélisaire, avec les Vandales (534)[3].

1. Cf. plus haut, ch. V.
2. Cf. Basset, *ouv. cité*, XII-XV et *Kitab el-Adouani*, trad. Feraud, p. 163.
3. Cf. Cazès, *Essai sur l'hist. des Israélites en Tunisie*, p. 39.

X

En 535 les Grecs se rendent maîtres de l'Afrique et leur premier soin fut d'inaugurer une ère de persécution religieuse contre les Juifs et les sectes de tout genre devenues très nombreuses. Les édits de Justinien de 535 assimilent les Juifs aux Ariens, aux Donatistes et aux Païens. Ils sont exclus de toutes les charges publiques et ne peuvent plus avoir d'esclaves chrétiens ; leurs synagogues sont transformées en églises ; leur culte est proscrit et les réunions religieuses leur sont interdites[1]. Sur l'ordre de l'empereur on convertit de force les Samaritains et les Juifs de la ville indépendante de Borion sur la frontière de la Cyrénaïque, bien qu'ils prétendissent s'être fixés dès les temps du roi Salomon.

Un peu plus tard Ferrandus, diacre de l'église de Carthage, citait dans son recueil des règlements ecclésiastiques plusieurs canons de conciles, relatifs aux Juifs et aux judaïsants. Ces rigueurs, puis la dévastation par la guerre, et l'Afrique si ravagée qu'on était surpris, dit Procope, de rencontrer un seul homme sur un long trajet, provoquèrent la fuite de nombreux refugiés juifs chez les Berbères des massifs montagneux et de l'Océan[2]. S'il en résulta peut-être la formation de nouvelles tribus juives parmi les Berbères, il ne faut cependant pas croire, comme le prétendent certains auteurs, que le judaïsme disparut presque de la côte nord-africaine[3]. La résistance de l'élé-

1. Monceaux, *op. cit.*, II.
2. Cf. Monceaux, *R. d. ét. j.*, ét. citée.
3. Cf. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, II, 228.

ment juif était telle que les Byzantins eux-mêmes finalement se relâchèrent peu à peu de leurs rigueurs à son égard. Vers la fin du VIe siècle, l'empereur Maurice interdit de convertir les Juifs de force et leur fit rendre leurs synagogues, leur défendant seulement d'en construire de nouvelles.

Le pape Grégoire le Grand donna lui-même l'exemple d'une large tolérance en faveur des différentes communautés juives et, comme le croit M. Monceaux, il en fut probablement de même en Afrique [1].

Quant à la Mauritanie tingitane, où le judaïsme paraît s'être concentré particulièrement sous la domination vandale et où, même à l'époque de Justinien, il n'y avait que fort peu de Chrétiens, le Ve et VIe siècles semblent avoir singulièrement favorisé le développement du judaïsme dans ce pays.

Même dans les régions occupées par les Grecs, les persécutions n'avaient jamais troublé, semble-t-il, ce dernier asile des cultes non catholiques. Tout au contraire, la région occupée par le Maroc actuel offrait sous la domination byzantine un refuge assuré aux Juifs expulsés de l'Espagne par le fanatisme des Wisigoths. S'il faut en croire certains auteurs [2], une partie des Juifs africains aurait suivi les Vandales expulsés jusqu'en Espagne [3]. Sous le règne de Theudis, les Juifs de l'Espagne et des provinces de la cité africaine annexées à ce dernier pays jouissent d'un régime de pleine tolérance [4].

Cependant en 589 le Maroc reçoit un grand nombre de réfugiés juifs persécutés par le roi des Wisigoths.

1. Monceaux, *idem.*
2. Cazès, *idem.*
3. Leclercq, *ouv. cité*, 247.
4. Graetz, V, p. 72.

En 612-613, sous le règne de Sisébot, les Juifs espagnols, mis en demeure de se convertir ou de quitter le pays, passent en partie le détroit et s'établissent en masse au Maroc.

Sous le règne de Swintla (621-631) cette loi fut cependant abolie et un grand nombre de réfugiés retournèrent en Espagne, mais ce fut pour y subir une nouvelle persécution en 638-642, lorsque le roi Chintila renouvela les édits de Sisébot[1].

Cette dernière période coïncide avec l'époque de l'invasion du Maghreb par les Zenata, qui ébranlèrent le Maroc, affaiblirent la domination byzantine dans le pays, surtout depuis 619, et le mirent en état d'anarchie[2].

Profitant de ces événements et forcées sous la poussée des Zenata de s'avancer vers l'Occident, certaines fractions des Djeraoua et des Médiouna, grossies de réfugiés de l'Espagne et probablement aussi des fuyards des autres provinces byzantines de l'Afrique, se fixèrent définitivement dans la Mauritanie tingitane. Ces Juifs devinrent assez nombreux et puissants vers la fin du VIIe siècle pour ourdir en 693 une insurrection contre les Wisigoths de l'Espagne[3].

La mention d'une insurrection des Juifs d'Espagne avec l'aide des Juifs et des Maures de l'Afrique, qui clôt l'histoire des Juifs sous la domination chrétienne, nous ramène à la question des tribus juives du Maghreb à l'époque de l'invasion musulmane.

Le christianisme avait continué à faire des progrès considérables jusqu'à l'Aurès, où les tribus des Zenata établies sous Dioclétien paraissent avoir professé la religion chré-

1. *Ibidem.*

2. Sur les guerres soutenues par les fractions des Zenata arrivées de l'Orient sous Dioclétien, cf. Cagnat, *ouv. cité.*

3. Cf. Basset, *ouv. cité* dans l'Introduction.

tienne, tandis que la conversion de la confédération des Aouraba eut lieu sous le règne de Dioclétien. Vers 619 le christianisme gagne du terrain dans le sud de Tlemcen, bien qu'à l'exception de la zone côtière les influences chrétiennes n'aient jamais été sensibles vers l'Occident[1].

Beaucoup de traditions et d'indices historiques, ainsi que de nombreux monuments funéraires dissiminés dans tout le Maghreb et qui ne demandent qu'à être identifiés, montrent l'importance du judaïsme à une époque antérieure à l'Islam dans l'intérieur du Maroc, depuis la région de Fès et l'Océan jusqu'aux Ksours du désert[2]. L'archéologie n'a pas encore beaucoup donné. Nous possédons du moins quelques indications précises quant à la localisation des anciennes traditions juives et à l'importance prise par le Judaïsme marocain vers le milieu du VII[e] siècle, lorsque ses adeptes osèrent songer à la conquête de l'Espagne contre les Goths pour venger les persécutions endurées par leurs coreligionniaires de la péninsule[3].

La ville de Ceuta nous semble avoir été le principal centre des relations entre les Juifs espagnols et palestino-romains et les tribus à moitié berbères de l'intérieur. Le nom de Noun devenu plus tard Noé demeure appliqué à un cap près de cette ville, où l'on montre même une qoubba consacré à Noun le père de Josué. De Ceuta, ces traditions finirent par passer le détroit avec les Berbères pour prendre pied dans certaines villes de l'Espagne même.

1. Cf. Ibn Khaldoun, *ibidem*, I, 212. Leclercq, *ouv. cité*, II, 296.

2. Cf. Basset, *op. cit.*, VIII et 194, qui cite le tombeau de Sidi Ya'koub d'Askrou près de Fès ; voir Léon l'Africain, II, 139, qui cite la contrée de Noun située près de l'Océan ; enfin des traditions hébraïques et judéo-arabes du moyen âge.

3. Basset, *ibidem*, d'après les historiens espagnols qu'il cite. Cf. notre ét., § II, p. 353.

Grâce aux données d'Ibn Khaldoun, nous pouvons préciser plus ou moins la répartition des Juifs en Afrique vers la seconde moitié du VIIe siècle. L'auteur arabe cite en effet comme professant le judaïsme avant l'invasion musulmane, plusieurs tribus africaines. Telles étaient les Néfouça, tribu dont la généalogie berbère ne fait pas de doute. Ils appartenaient à la branche aînée des Loua ou Louata, qui n'a jamais quitté l'Ifrikiah.

Une autre tribu juive dont l'origine berbère n'est pas discutée est celle des Médiouna. Fortement pénétrée par le christianisme, elle occupait la région de Tlemcen et dominait grâce à sa situation géographique entre le Maroc et le Maghreb oriental. C'est sans doute à ce dernier fait, comme aux relations avec la côte et à la présence possible des Juifs dans la ville berbère d'Agadir et même à Tlemcen, qu'il faut attribuer la localisation du culte de Josué dans cette région, à une époque fort ancienne.

Quant à la grande tribu d'origine libo-phénicienne des Djeraoua, fortement mélangée du sang juif cyrénéen, elle continua à prédominer dans la région de l'Aurès jusqu'à la conquête arabe.

Cependant la plupart des tribus de religion juive habitaient depuis longtemps, ou tout au moins depuis la domination des Vandales, le Maghreb el-Aqça, notamment celle des Behloula, les Riata, les Fazaz et les Fendeloua. Le fait que les généalogistes berbères se taisent sur leur origine nous montre que toutes ces tribus, à l'instar des Djeraoua, étaient des réfugiés juifs qui finirent par se former en tribus et se rapprocher des Berbères, sans toutefois s'écarter complètement du judaïsme traditionnel. Ces tribus, comme l'indiquent la localisation des légendes juives et les renseignements des historiens arabes, étaient répandues dans les plaines du Tell et jusqu'au Rif, tandis que les Zenata et les Bergouata occupaient les plateaux du Maroc actuel.

Pour l'histoire des Juifs marocains il importe d'étudier les destinées ultérieures de toutes ces tribus, même de celle de l'Aurès, puisque ses restes devaient en être rejetés plus tard vers l'Atlas, après l'invasion musulmane[1].

Ainsi les Djeraoua firent souche au Maroc et même en Espagne, tandis que les débris des Médiouna de la région de Tlemcen réapparurent quelques siècles plus tard entre Fès et Sefrou[2].

Cependant les plus intéressantes pour nous sont les tribus juives du Maroc même qui, comme tout porte à le croire, et surtout le fait de l'insurrection méditée contre l'Espagne, avaient renoué des relations avec les Juifs de la côte et avec les expulsés de la Péninsule avant l'invasion musulmane et ne s'étaient jamais écartées beaucoup du reste du judaïsme.

Dans la révolte soutenue par les Juifs contre Idris nous retrouverons les traces des Fazaz et de certaines autres tribus du Maroc.

Quoi qu'il en soit, il reste certain qu'à la veille de l'invasion musulmane, l'influence juive gagna du terrain dans les régions de l'Aurès et de l'Atlas d'une manière très sensible. L'affaiblissement de l'autorité byzantine et la disparition définitive du paganisme semblent avoir tous les deux particulièrement favorisé la prédominance du judaïsme. Il n'attendait qu'un organisateur ou un chef capable, comme l'était devenue la Kahina, pour organiser un empire judéo-berbère sur des débris de l'ancien empire gréco-romain. Toute l'Afrique occidentale, profondément pénétrée d'une influence juive, stimulée par l'épée des anciens guerriers de la Cyrénaïque et les luttes soute-

1. 400 ans plus tard on trouve une ville du nom de Djeraoua près de Fès.

2. Cf. Ibn. Khaldoun, *Hist. des Berbères,* I, 250.

nues contre les Romains, groupés autour du culte de Josué qui se substitua aux anciens cultes païens était animée d'une haine acharnée contre les maîtres byzantins, dans laquelle se trouvait uni tout le monde à l'exception des orthodoxes chrétiens, juifs civilisés et nomades, Berbères du Tell et du désert, les restes des populations puniques et jusqu'aux sectes dissidentes chrétiennes.

Déjà, enhardies par le succès croissant du judaïsme et par la haine du catholicisme, froissées des persécutions endurées par leurs frères de l'Espagne, les tribus juives du Maghreb el-Aqça répandues dans les plaines du Tell et de la côte, et devenues particulièrement nombreuses, grâce à l'établissement des réfugiés espagnols dans les villes chrétiennes de la côte, méditaient de porter un grand coup au christianisme catholique et d'entreprendre la conquête de la grande péninsule. Une invasion fatale, plus terrible que celle des nomades eux-mêmes, plus cruelle que tout ce qui l'avait précédée en Afrique, plus durable que la domination punique et gréco-romaine, vint porter un coup de grâce à toutes les rivalités entre Juifs et Chrétiens, Berbères et Gréco-Romains, et finit par effacer les derniers vestiges du christianisme en imprimant une nouvelle direction aux destinées du judaïsme en Afrique...

(*A suivre.*) Nahum SLOUSCHZ.

ARCHIVES



MAROCAINES

PUBLICATION

DE LA

MISSION SCIENTIFIQUE DU MAROC

VOLUME VI

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

1906

TABLE DU VOLUME VI

MÉMOIRES.

NOTES ET RENSEIGNEMENTS.

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE

DES JUIFS AU MAROC

DEUXIÈME PARTIE

LES JUIFS MAROCAINS DE L'INVASION ARABE A LA PERSÉCUTION DES ALMOHADES (1146).

I

Nous avons vu comment la population juive de la Mauritanie s'était considérablement accrue et comment elle avait trouvé les moyens de se développer depuis la domination des Vandales. En dépit de l'affirmation de quelques auteurs qu'un certain nombre de Juifs auraient suivi les Vandales dans leur exil vers l'Espagne, et que tous ceux qui étaient demeurés dans le pays auraient eu beaucoup à souffrir de l'intolérance des Byzantins, tout porte à croire que les deux éléments de la population juive de la Mauritanie Tingitane furent peu éprouvés par les persécutions.

Si dans les provinces orientales du Nord-africain des villes entières de la côte se trouvaient entre les mains des juifs, telle la ville de Borion du temps de Procope et la forteresse de Bizerte qui aurait été commandée par un juif lors de l'invasion arabe [1], leur influence devait s'exercer

1. El-Kaïrouani, p. 42. Cet auteur affirme avoir entendu dire qu'un juif avait jadis commandé à Ben-Zert. Après la conquête de la ville les habitants des environs, pour punir les citadins juifs de l'in-

plus librement encore dans les régions du Maroc actuel, généralement soustraites à la domination grecque.

Les persécutions religieuses reprises par les Byzantins, loin d'atteindre les tribus de l'intérieur eurent pour effet d'exaspérer les païens et les Juifs, ainsi que les sectaires chrétiens, et finirent par saper la domination byzantine dans la plupart des régions africaines.

Ibn Khaldoun[1] atteste que la « grande nation de religion juive », dont nous avons étudié l'origine dans la première partie de notre travail, notamment les Djeraoua, composée de nombreuses tribus, continuait à habiter l' « Ifrikia et le Maghreb dans une indépendance presque absolue ».

Affermis dans l'Aurès où ils s'organisèrent solidement et nommèrent un roi à une date qui correspond à peu près à l'époque de la domination vandale, puisque le même auteur compte huit générations depuis Guera ou le Djeraou, l'ancêtre de la Kahena qui florissait au VIIIe siècle, les Djeraoua débordaient jusqu'à la côte et l'extrême Occident.

« Longtemps avant la première apparition de l'Islam en Afrique, les Djeraoua se distinguèrent par leur puissance et le nombre de leurs guerriers. Ils montrèrent aux Francs établis dans les villes une soumission apparente, et pour rester en possession du pays ouvert, ils prêtèrent à ceux-ci l'appui de leurs armes à chaque réquisition. »

Dans ces conditions, il est tout naturel que les Byzantins n'aient pas osé porter la persécution religieuse jusqu'au sein de ces précieux alliés et qu'ils aient dû sinon reconnaître, du moins tolérer l'occupation successive du pays ouvert par ces infidèles : ce dernier fait nous explique l'influence du judaïsme continuant sa marche consécutivement à celle des Djeraoua du côté du littoral.

solence que leur ville avait montrée au temps de sa prospérité, choisirent le samedi comme jour du marché.

1. *Hist. des Berbères*, t. III, p. 192.

D'ailleurs les historiens nous racontent que vers 574, Gasmoul, roi de l'Aurès, s'empara d'une grande partie du Maghreb et, profitant de la faiblesse de l'empire, désigna des séjours fixes aux tribus berbères nomades du Maghreb[1].

Or, à cette époque les Zenata n'avaient pas encore quitté leurs campements dans l'Ifrikya pour pénétrer dans le Maghreb ; les tribus que nous allons trouver comme fixées dans les provinces marocaines à l'époque de l'invasion arabe y séjournaient donc au moins depuis 574.

Les Médiouna, par exemple, continuèrent pendant longtemps encore à occuper le Nord-Est de Tlemcen à côté des Beni-Ifren, les fondateurs de cette dernière ville ; tandis que les tribus marocaines des Fazaz, des Behloula, des Fendeloua et des Riata, formées avant cette date, s'établirent définitivement dans les régions qui portèrent leurs noms depuis lors, noms conservés parfois longtemps après la disparition de ces populations elles-mêmes.

Faut-il voir dans ces peuplades des fractions des Djeraoua assimilées aux Juifs de la côte, ayant échappé aux persécutions fréquentes et aux dévastations du littoral par les multiples guerres qui ravagèrent l'Afrique[2]?

Toujours est-il qu'en dehors des Médiouna, donnés comme les descendants de la famille de Beni-Fatan, l'origine berbère de la plupart de ces tribus n'est même pas connue d'Ibn Khaldoun ; d'autre part, nous trouvons dans les régions occupées par lesdites tribus un certain nombre de villes et châteaux qui indiquent leur caractère sédentaire ; enfin nous allons signaler la présence des derniers païens et chrétiens à côté de ces Juifs, dans ces mêmes régions.

1. Mercier, I, p. 176, d'après Marcelli et les Travaux de l'Académie des Inscriptions. Cf. Leclercq, *L'Afrique chrétienne,* II, p. 277. La terrible révolte de Gasmul ou de Gasmoul, le grand chef des Berbères, est mentionnée par plusieurs auteurs byzantins.

2. Pour ce qui concerne les Fazaz, nous constatons qu'Ibn Khaldoun emploie le terme « peuplades » au lieu de « tribus ».

Certaines tribus, telles que les Fendeloua et les Riata, refoulées par les Berghouata qui dominaient le pays ouvert à l'époque byzantine et qui eux aussi trahissaient une influence juive, se retranchèrent dans les montagnes.

D'autre part, les relations commerciales du Maroc avec l'Espagne à cette époque, ainsi que les données archéologiques et historiques précitées, témoignent de la présence des Juifs de la Diaspora non seulement dans les villes de la côte, mais aussi jusqu'à Oualili ou Volubilis et la région de Fès actuel, dans le voisinage même des Fazaz, des Behloula et des Fendelaoua, avec lesquels ils pouvaient entrer en relations et qui ne devaient pas rester trop à l'écart du judaïsme traditionnel.

Le nombre de ces Juifs d'origine européenne s'accrut singulièrement depuis 612-613 [1], date à laquelle l'ère des persécutions religieuses fut inaugurée en Espagne [2].

Il n'est pas sans intérêt de rappeler en quelques mots le caractère de ces persécutions.

Sous le règne du roi visigoth Sisibuth, le clergé espagnol, effrayé des progrès de la propagande religieuse des Juifs dans la Péninsule, décida de se débarrasser pour toujours de ces rivaux gênants : il leur accorda une année seulement pour renoncer à leur religion et se convertir au christianisme ; ce temps expiré, si les Juifs persévéraient dans leurs croyances, ils seraient exilés après avoir reçu cent coups de fouet et verraient leurs biens confisqués. Quatre-vingt-dix mille Juifs auraient ainsi reçu le baptême, la plupart pour la forme ; seulement il ressort en effet des décisions des conciles que les Juifs convertis continuaient à pratiquer secrètement la religion juive [3].

1. Graetz donne la date de 612-613, tandis que M. Mouliéras dans le *Maroc inconnu* (II, p. 675) a 616.

2. La persécution de 589 ne semble pas avoir eu de suites durables.

3. Dozy, *Histoire des Musulmans de l'Espagne*, t. II, p. 26.

Dans ces conditions, un grand nombre de Juifs préférèrent s'expatrier, les uns au delà des Pyrénées, les autres de l'autre côté du détroit, dans le Maghreb el-Akça, à côté de leurs nombreux coreligionnaires qui habitaient ce pays.

A partir de cette époque nous voyons les Juifs espagnols passer le détroit à plusieurs reprises pour chercher un refuge dans la Mauritanie. Protégée par la noblesse, une partie d'entre eux persévérait cependant à rester en Espagne en tant que néo-chrétiens; en 642, ils furent même autorisés à revenir au judaïsme. Mais dix ans plus tard ils furent de nouveau persécutés et expulsés, et durent quitter la Péninsule en 652, pour y revenir en 672.

En 681 eut lieu la dernière grande persécution suscitée par le progrès du judaïsme en Espagne, si nous en jugeons d'après les polémiques ardentes de l'évêque Julien de Séville dirigées contre la religion juive. Cette tenacité religieuse dont les nouveaux venus avaient fait preuve pendant les multiples persécutions des Visigoths contraste singulièrement avec l'attitude de la plupart des tribus berbères judaïsantes qui ne résistaient pas toujours au choc de l'islamisme et nous montre combien ces réfugiés espagnols étaient attachés au judaïsme ; la persécution n'avait fait que stimuler leur zèle. Grâce à eux, le judaïsme marocain s'est vu régénéré et fanatisé[1]. Le nombre de ses adeptes s'est accru considérablement aussi, puisque le nombre de 90 000 conversions, pour la seule année 612, ne représente que la minorité qui accepta de rester en Espagne et de se plier aux exigences des chrétiens.

Quelles étaient donc la manière de vivre et les conditions sociales et économiques de ces anciens cultivateurs, artisans et marchands échoués dans un pays aussi sauvage que l'était demeurée la Mauritanie occidentale et continuel-

1. Pour les détails cf. Graetz, t. V, p. 67-70 et Mouliéras, *passage cité*.

lement harcelés et menacés par des luttes intestines et des attaques incessantes de la part des nomades ? Il faut supposer que les réfugiés espagnols apportèrent avec eux la civilisation et la culture, sinon la langue, du monde latin et qu'après la disparition de l'élément judaïque ce furent eux qui monopolisèrent l'industrie et le commerce du pays. Établis parmi les Berbères et les Juifs demi-nomades, ils représentèrent à l'instar de leurs descendants expulsés de l'Espagne mille ans plus tard la classe moyenne naissante. S'adaptant aux conditions de la vie sociale primitive du pays, ils devaient s'organiser à leur tour en tribus, ou plutôt se mêler aux tribus environnantes sans cesser pour cela de rester un élément sédentaire et organisé en communauté religieuse et nationale.

Toutefois, ces réfugiés d'un pays civilisé ne paraissent pas avoir été enchantés de la vie rude et aventureuse qu'ils avaient à mener, ils aspiraient constamment à retourner vers leur ancien séjour, et ne visaient rien moins qu'à briser la puissance de l'Espagne chrétienne.

A ce point de vue leur audacieux projet de s'emparer avec l'aide de leurs voisins judéo-maures d'un pays aussi bien organisé politiquement et aussi vaste que l'était l'Espagne est très significatif.

Une indication d'Ibn Khaldoun nous permet d'entrevoir, bien qu'assez vaguement, la situation de ces Juifs réfugiés auprès de leurs voisins berbères dans l'intérieur du Maroc[1]. Cet auteur raconte qu'en 807 le sol sur lequel Idris II fonda la ville de Fès appartenait aux Beni Borghos et aux Beni Khiar. Parmi les Beni Borghos se trouvaient des mages, des Juifs et des chrétiens... Les deux tribus entretenaient entre elles des guerres incessantes. Ce renseignement est propre à nous faire comprendre le rôle des Juifs dans les tribus parce qu'il les montre comme faisant

1. *Op. cit.*, t. III, p. 540,

partie d'une tribu berbère et non pas comme formant une tribu distincte ou une communauté civilisée et urbaine. Comme les Juifs du Rif intérieur et de l'extrême Sud-marocain de nos jours, ils devaient s'adonner déjà à l'industrie, à l'agriculture et au commerce parmi leurs voisins. Quant au nom des Borghos ou Bourghos, il porte trop l'empreinte espagnole pour qu'on ne soit pas tenté d'y voir des anciens habitants de la Péninsule, Juifs, païens ou chrétiens sectaires expulsés par le fanatisme des Visigoths.

Juifs berbères et Juifs palestino-espagnols finirent donc par se rencontrer et par se concerter au Maroc pour s'emparer de la riche presqu'île.

Mais s'il faut en croire certaines traditions arabes, à ces deux éléments hétérogènes d'origine juive vinrent se joindre, encore avant l'invasion de l'Islam, quelques fractions des tribus juives du Yémen qui précédaient ainsi l'apparition des Arabes musulmans.

Le Kitâb el-Adouani[1] se fait l'écho des traditions qui ont trait à une émigration des Juifs arabes avant la conquête de l'Afrique par les Musulmans.

En 628, Mouhammad s'empara du territoire des juifs de Khaïbar, dans le Yémen, et somma ses habitants de quitter l'Arabie ; une partie de ces anciens compatriotes du prophète s'en alla en Syrie et dans l'Irak, les autres traversèrent la mer Rouge d'où, refoulés par le flot toujours croissant des Touaregs et des Lemtouna, ils passèrent vers les oasis du Sahara, où ils laissèrent des traces profondes avant d'échouer définitivement dans le Sud du Maghreb el-Akça[2].

Ibn Khaldoun, de son côté, atteste que les Sanhadja, les Lemtouna et les Touaregs étaient tous venus de l'Éthiopie,

1. A. Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique sept.*, p. 24-25.
2. *Idem.*, p. 24-26.

sinon de l'Arabie[1]. Or, la chronique citée nous dit précisément que les gens du Sahara attribuaient leurs origines à Adjadj ben Tiklan, chef des Juifs qui habitaient le Khaïbar. Il semble même que ce fut aussi l'origine des Juifs Beni-abd-en-Dar des Ksours du Sahara occidental, dont la puissance consistait dans les chevaux amenés de l'Arabie. M. Le Chatelier arrive aux mêmes conclusions lorsqu'après avoir constaté la présence d'une influence juive dans l'Afrique occidentale, il attribue sa provenance aux tribus juives et himyarites arrivées de l'Arabie à une époque reculée jusqu'au Niger et au littoral de l'Océan[2]. El-Kaïrouani dit que le premier roi qui régna dans le pays des Touaregs dans le désert fut le fils de Tiklan Beouloutan[3].

Ces renseignements concernant la première organisation du Sahara par les Juifs sont confirmés par plusieurs autres passages d'El-Kaïrouani et du Kartas[4].

Nous y reviendrons.

L'introduction de la langue et des mœurs arabes parmi les Juifs du Maroc commença ainsi un certain temps avant la conquête du pays par les musulmans et l'arrivée des Juifs asiatiques à leur suite ; ces réfugiés de l'Arabie fuyant l'épée du prophète durent apporter avec eux l'esprit d'indépendance en matière politique et religieuse, l'individualisme outré ainsi que la haine de l'Islam.

Il en fut de même des notions que les Juifs arabes

1. *Ibidem*, II, p. 64. Le fait ne doit pas nous étonner outre mesure si nous tenons compte des migrations incessantes des tribus de l'Arabie et de l'Abyssinie vers l'Occident jusqu'au Maroc et au Soudan. Cf. Carette, p. 231, et les données des voyageurs sur les Touaregs et les Peuhl.

2. Le Chatelier, *L'Islam dans l'Afrique occidentale*, p. 124.

3. P. 174.

4. P. 164. Il s'agit précisément des Arabes de religion juive qui habitaient les environs de Tecklessin encore au XIe siècle. Cf. Le Chatelier, *loc. cit.*

avaient conservées sur leur descendance authentique ou prétendue, attribuant l'origine première des Juifs arabes demi-nomades aux douze tribus d'Israël ; nous allons voir en effet cette croyance s'accréditer parmi les tribus marocaines.

II

Les luttes entre Arabes et Berbères pour la suprématie dans l'Afrique du Nord occupèrent toute la seconde moitié du VII[e] siècle ; elles causèrent la ruine presque totale de la côte barbaresque depuis la Tripolitaine jusqu'à Tanger.

Les Juifs qui avaient survécu aux massacres de l'élément urbain se voyaient dans la nécessité de quitter l'Afrique pour chercher un refuge ailleurs. En revanche, un grand nombre de Juifs d'origine égyptienne et asiatique avaient suivi les armées des conquérants arabes et occupaient successivement les villes désertées par leurs habitants grecs et romains[1].

La plupart de ces nouveaux venus en Afrique étaient déjà fortement arabisés et subissaient à la fois l'influence de la culture arabe et de la discipline de la synagogue babylonienne. C'étaient eux qui avaient généralement servi de trait d'union entre les Juifs indigènes et tout le reste de la Diaspora juive, et qui constituaient en même temps des intermédiaires entre les populations de l'Afrique et les conquérants arabes. Ainsi, dès les débuts de l'apparition de l'Islam en Afrique, le judaïsme local s'enrichit d'un double courant d'immigration juive : Juifs d'origine yéménite et Juifs citadins d'Asie, également familiers avec la langue et les mœurs arabes.

1. Cf. Graetz, V, ainsi que la préface de la *Rissalah* d'Ibn Koreich, éd. par Bargès et Goldberg à Paris.

Pour mieux faire ressortir l'importance de ce fait, il suffit de préciser les dates qui caractérisent la conquête successive de l'Afrique par les Arabes [1]. En 668, Okba ben Nâfe envahit la Tripolitaine. En 669, il s'empare de l'Ifrikia où, après la défaite des Grecs, les Juifs de la forteresse de Benzert — la Bizerte actuelle — lui opposent une résistance d'ailleurs inutile [2]. Dans cette même année Okba bâtit la ville de Cairouan destinée à supplanter la Carthage des chrétiens, et il y fait venir mille familles coptes et juives de l'Égypte : deux éléments considérés par le vainqueur comme de précieux facteurs de la pénétration arabe. En effet, Cairouan devient peu de temps après la capitale du judaïsme et de l'orthodoxie juive en Afrique, comme Carthage l'avait été autrefois.

Cependant les tribus guerrières de l'Aurès, fidèles à leurs engagements avec les Grecs ou plutôt soucieuses de leur indépendance, s'insurgent et s'emparent, grâce à des victoires retentissantes, de toute l'Ifrikia et même de la nouvelle capitale, Cairouan.

En 681, Okba entreprend une nouvelle campagne contre l'Aurès et inflige à Koceïla, roi des populations berbères réunies, une défaite capitale ; il passe la montagne aurisienne pour pénétrer dans le Maghreb el-Akça [3].

Après avoir pris les villes fortes de Tahert, de Tlemcen et de Ceuta, il obtient la soumission du comte Julien, le gouverneur byzantin de Tanger. Il pénètre dans le cœur de l'Atlas en passant par Oualili, où il défait les tribus berbères, emmène un grand nombre de leurs femmes réputées pour leur beauté et fait des conversions en masse parmi les Berbères de toutes religions. L'Islam devient un nouvel élément de discorde entre les Berbères enclins aux luttes et

1. Mercier, *ibidem*, p. 205-206.
2. El-Kaïrouani, p. 41.
3. Mercier, *ibidem*, p. 384.

aux rivalités intestines. Parmi ces convertis il faut croire qu'il y avait une fraction des Médiouna et une autre des Riata, puisque nous trouvons ces derniers parmi les Berbères qui avaient ensuite reconnu l'autorité d'Idris Ier[1].

Toutefois il ne paraît pas que les tribus juives du Maroc aient été sensiblement éprouvées par ce premier choc de l'Islam qui s'abattit sur le Maroc tel un ouragan qui disparaît en laissant de lugubres traces de désolation.

Cependant Okba apprend la révolte de l'Aurès et l'organisation militaire de ses populations réunies sous la conduite de Koceïla qui a abjuré sa nouvelle religion. Il marche contre l'armée berbère, subit une défaite décisive dans la ville de Tahouda, où le conquérant de l'Afrique succombe lui-même (683).

La conséquence de cette victoire est la deuxième occupation de l'Ifrikia par Koceïla, roi du premier empire berbère, qui fait de Cairouan sa capitale et règne sur les Berbères et sur les Grecs, comme l'atteste en Nowaïri[2] « avec équité et justice » jusqu'en 688, ce qui fait croire que les Juifs de la côte n'ont pas eu à se plaindre de son attitude envers eux.

En 688, le Khalife envoie son général Zohcir contre les Berbères auxquels il inflige une sanglante défaite. Cairouan est reprise par les Arabes et Koceïla lui-même périt sur le champ de bataille, tandis que sa tribu, les Aureba, est presque détruite, ses débris ayant cherché un refuge dans le Maghreb el-Akça, sous la poussée des Zenata qui envahissaient l'Aurès.

Toutefois les Djeraoua paraissent avoir peu souffert des conséquences de cette défaite, puisque les événements survenus après les mettent au premier plan. Profitant de l'affaiblissement intérieur de l'autorité du Khalifat, les

1. V. plus loin, ch. IV.
2. De Slane dans l'appendice au 1er volume d'Ibn Khaldoun.

Berbères se reforment et nomment comme reine une femme, la célèbre Diha, Dina ou Damia, la reine des Djeraoua dite la Kahena. Cette dernière appartient à l'une des familles les plus nobles de l'Aurès et Ibn Khaldoun connaît sa généalogie qu'il fait remonter jusqu'à l'époque de la domination vandale : Diha fille de Tabeta, fils de Nicin, fils de Baoura, fils de Mes-Keri, fils d'Afred, fils d'Ousila, fils de Guera [1].

Le cadre de notre étude, réservée spécialement à l'histoire des Juifs du Maroc, ne nous permet pas de nous éten-

1. Ces noms présentent plus d'une conjecture au point de vue de l'étymologie hébraïque, n'étant pas berbérisant nous n'osons pas les émettre.

Ce qui est cependant certain, c'est que le nom de l'ancêtre de la famille qui devait fleurir au milieu du ve siècle, celui de גר ou גרא (*Guera*) n'est autre que le nom de Djeraou lui-même, selon la prononciation hébréo-phénicienne. L'adoucissement de la lettre ג n'est en effet que le résultat de l'influence arabe, et c'est une preuve de plus à l'appui de l'indication d'Ibn Khaldoun.

Quant à l'étymologie du mot *Kahena* כהנה elle est trop certaine pour que l'on puisse émettre des doutes à son sujet. Le mot est certainement hébréo-phénicien et les inscriptions puniques où il figure en tant que désignant une « prêtresse » sont nombreuses. Il est vrai que la religion orthodoxe juive ne connaît pas de prêtresses, mais il n'en était pas de même dans l'antiquité biblique ; l'exemple de Debora et de la prophétesse Houlda la Nébi est assez significatif.

Or, l'état social et religieux des tribus primitives ayant certainement subi l'influence punique, comme nous l'avons suffisamment démontré, correspond à l'époque primitive de l'histoire juive.

Bref, le terme *Kahena* seul, — terme au sujet duquel les historiens arabes et la tradition locale sont tous d'accord, — suffirait à démontrer l'existence d'une influence juive et punique chez les Djeraoua.

Faut-il en conclure qu'ils continuaient à parler un dialecte hébreu ?

Certaines indications nous permettent de constater l'influence de cette langue en Afrique au moins jusqu'à son absorption par la langue sœur, — l'arabe.

dre amplement sur les dramatiques épisodes qui caractérisent la lutte dirigée par cette femme étonnante contre les envahisseurs asiatiques, lutte héroïque que les savants français ont su mettre en lumière et apprécier à sa juste valeur.

Disons seulement que pour les Juifs orthodoxes ou même civilisés du littoral, l'apparition de ces barbares, en tant qu'alliés de leurs ennemis séculaires les Byzantins, et au surplus apportant avec eux la ruine du pays, ne pouvait être considérée que comme une catastrophe.

Chose curieuse, ceux mêmes qui n'avaient pas cessé d'espérer en la découverte des dix tribus qui apparaîtraient dans un moment critique pour délivrer Israël et dont la présence avait été vaguement désignée en Afrique, se refusaient, dès la première apparition réelle de ces tribus guerrières et primitives, à reconnaître des frères lointains dans ces barbares surgis du désert.

Tout en eux : le caractère guerrier, la domination d'une prêtresse, la cruauté des mœurs, la haine des Arabes, leurs libérateurs à eux, Juifs civilisés, jusqu'au culte de Josué, qui leur rappelait une autre race ennemie, celle des Samaritains qui, eux aussi, méconnaissaient les traditions postérieures à Moïse et à Josué, mais des Samaritains autrement dangereux, apportant avec eux la guerre, la mort et la ruine après la pacification du pays accomplie tout récemment par les Arabes, tout en un mot devait choquer ces citadins paisibles adonnés aux pratiques minutieuses du Talmud des villes arabes[1].

Les Djeraoua étaient pour les Juifs imbus du Talmud du

1. Encore au XIe siècle l'apparition d'une femme caraïte célèbre, d'origine marocaine, la *al-maa 'lima* indigne profondément les écrivains rabbiniques. Ibn Daoud (Sefer Hakabala) n'hésite pas à l'appeler la « Maudite ». Cf. plus loin, III, VIII.

VII[e] siècle ce qu'étaient pour les rabbins égyptiens du XVI[e] siècle les premiers Falaschas de l'Abyssinie venus en Égypte ; ils voyaient en eux plus que des sectaires : des demi-païens.

L'héroïque reine, la Kahena, alliée aux « Philistins », les Berbères, et à « Edom » — la Rome byzantine, avec son esprit guerrier farouche qui n'hésitait pas à dévaster tout un monde pour une raison suprême d'état ; « prêtresse » et reine à la fois, réfractaire aux notions de la pudeur féminine professée par le Talmud, comme l'attestent les historiens arabes, devait être considérée par les Juifs de la côte, cruellement éprouvés par ces guerres funestes, comme un tyran, comme un être impie. Et c'est là une des ironies les plus cruelles de l'histoire juive.

Une poésie populaire en judéo-arabe recueillie par M. Cazès traite effectivement cette héroïne berbère comme l'un des plus cruels tyrans que le judaïsme ait jamais connus : elle la compare aux destructeurs de la Judée, aux Chaldéens et à Adrien [1].

1. *Ouvr. cité*, p. 45-46. Citons d'après cet auteur quelques vers de cette élégie :

« O fils de Yeschouroun
N'oubliez pas nos persécuteurs ;
Les Chaldéens, César, et Adrien et Kahiya
(Kahina)
Cette maudite femme, plus cruelle
Que toutes les autres réunies... »

Il ressort de cette poésie que la Kahena aurait emmené en captivité un grand nombre de juifs citadins puisqu'elle ajoute :

« Rends-moi mes enfants
« Pour qu'ils me pleurent (à ma mort)
« Je les ai laissés
« Entre les mains de Kahiya. »

M. Cazès voit dans cette tradition une raison, insuffisante d'ailleurs en présence de témoignages aussi catégoriques, de mettre en doute la profession par la Kahena de la religion juive ; nous considé-

D'ailleurs nous allons retrouver cet antagonisme entre Juifs berbères et Juifs asiatiques, résultat du choc de deux civilisations professant les mêmes croyances fondamentales mais diamétralement opposées l'une à l'autre dans leurs applications et dans leurs conceptions sociales, prendre corps à partir du IXe siècle. A une époque où la vie religieuse aura succédé à la vie politique, il se manifestera sous forme de schismes religieux et de réactions contre le Talmud.

Cet antagonisme est peut-être une des raisons pour lesquelles nous ne rencontrons aucune trace de participation des tribus juives du Maroc aux guerres de la Kahena, ces dernières ayant subi l'influence des Juifs civilisés de l'Espagne : tout au contraire isolés et libres, profitant sans doute de la domination de l'Afrique par une coreligionnaire bien que lointaine, ils méditent la conquête de la Péninsule.

C'est en effet avec l'aide de leurs coreligionnaires berbères et non pas des musulmans, comme le croient certains auteurs, que les Juifs de l'Espagne, poussés à bout, projettent vers 694 un soulèvement général des Juifs du pays, pour le livrer à l'invasion projetée de leurs frères de la Mauritanie Tingitane, « où plusieurs tribus professaient le judaïsme et où les Juifs exilés de l'Espagne avaient trouvé un refuge[1] ».

La révolte devait éclater publiquement sur plusieurs points à la fois, *au moment où les Juifs de l'Afrique seraient*

rons au contraire l'attitude des Juifs orthodoxes comme très naturelle, comme nous trouvons que la reine berbère « versa le sang des fils juifs » les auxiliaires des Arabes ; qu'elle livra les jeunes filles juives aux guerriers « Djeraoua » : cette dernière mesure ayant pu avoir plutôt un caractère politique.

1. Dozy. *Hist. des Musulmans d'Espagne*, t. II, p. 27-28. — Graetz. V, 60-70. — Mouliéras, II, 675. — Muller, *Der Islam im Morgenlande und Abendlande*, I, p. 424.

débarqués sur les côtes de l'Espagne. Mais avant le moment fixé pour l'exécution de ce projet le gouvernement fut averti du complot.

Le roi Egica prit aussitôt les mesures commandées par la nécessité ; ayant convoqué un concile à Tolède, il dénonça au clergé, qui avait la haute main sur la vie politique, les coupables d'entre les Juifs et l'invita à punir sévèrement cette race maudite. Après avoir entendu les dépositions de quelques Juifs, d'où il résultait que le complot ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Espagne un état juif, les évêques réunis au 17[e] concile de Tolède condamnèrent tous les Juifs à perdre leurs biens et à être distribués comme esclaves aux habitants chrétiens[1].

Les conséquences de ces représailles ne se firent pas attendre : afin d'échapper à l'esclavage ceux des Juifs espagnols qui en avaient les moyens prirent la fuite en Afrique où ils attendirent le jour de la revanche.

Cependant, la Kahena régnait toujours sur l'empire africain. Menacée en 698 par l'arrivée d'une armée musulmane commandée par Hassan, elle se décida à une mesure terrible que seule la raison suprême d'état justifiait. Elle ordonna la dévastation complète de tout le Nord africain depuis la Tripolitaine jusqu'à Tanger. Pour mettre l'ennemi dans l'impossibilité de se procurer des vivres, les Berbères anéantirent tout, jusqu'aux arbres fruitiers, et laissèrent les villes ruinées[2].

Sur ces entrefaites, des luttes intestines affaiblirent les tribus guerrières ; la Kahena succomba dans une bataille en 703, laissant l'Afrique convertie en désert et exposée à l'anarchie au gré du vainqueur musulman.

La poussée des Zenata, mis en désarroi par la défaite

1. *Ibidem*.
2. Cf. Ibn Khaldoun, En-Nowaïri et Mercier, I.

de la Kahena, qui prirent la fuite et envahirent l'Aurès, avait porté à son comble l'état d'anarchie qui s'était emparé pour longtemps de tout le Maghreb [1].

El-Kaïrouani, d'accord avec Ibn Khaldoun, raconte que les armées de Mouça, général du Khalife, ayant pénétré dans l'Aurès, y massacrèrent cent mille habitants ; qu'en outre les deux fils de la Kahena, après leur conversion à l'Islam, accompagnaient les Arabes avec 12.000 guerriers Djeraoua chacun dans leurs campagnes [2] au Maroc et en Espagne. Plus tard la domination des Djeraoua fut complètement anéantie dans l'Aurès ; les restes de ce peuple s'incorporèrent dans les autres tribus berbères, et ce n'est qu'au Maroc que nous allons retrouver leurs traces multiples, en tant que fractions distinctes ou en tant qu'assimilés à la population urbaine des villes du Maghreb el-Akça.

Toutefois la conversion à l'islamisme des chefs et des familles nobles des Djeraoua ne nécessita pas la conversion intégrale de cette dernière tribu.

Si les Djeraoua disparurent de l'Aurès, comme le dit Ibn Khaldoun, ce ne fut qu'en tant que nation distincte, mais certaines fractions purent se maintenir jusqu'aux époques modernes sans renoncer à la religion juive. Nous trouvons en effet dans la monographie sur l'Aurès du lieutenant-colonel de Lartigue les données suivantes concernant les guerriers juifs de l'Aurès : En 1637, les Oulad Sidi Yahia étaient encore tributaires des Juifs de Tilatan que l'auteur considère comme les descendants des Juifs de la Cyrénaïque. Ces Juifs guerriers furent cependant massacrés plus tard par la tribu des Oulad Fedhala [3]. Au XVIe siècle une

1. Carette (*ouvr. cité*, p. 153), constate que les migrations des Zenata ont commencé au Maroc seulement après la défaite de la Kahena.

2. Ibn Khaldoun, II, p. 192. — El-Kaïrouani, p. 555.

3. P. 315.

autre tribu juive connue sous le nom d'Oulad Aziz était puissante et dominait la vallée de l'Oued Abdi, en soutenant des guerres durables avec leurs voisins musulmans. Une fraction de cette tribu qui a conservé la notion de son origine a subsisté jusqu'à nos jours [1].

D'un autre côté nous verrions volontiers dans les Chaouïa, nom qui apparaît seulement après la disparition du nom des Djeraoua et qui signifie en berbère ce que signifie en hébreu Djeraou et Falascha en langue guez des descendants, mêlés aux Arabes, des Djeraoua ; c'est en effet dans leur langue que l'on trouve les plus profondes traces de l'hébréo-phénicien [2]. De tout ce qui précède il ressort que la conquête définitive de l'Afrique par les Arabes, loin d'affaiblir le judaïsme en Afrique, a plutôt contribué à attirer dans le pays des Juifs émigrés de l'empire musulman et à jeter des populations juives entières refoulées par les Zenata, sur les régions du Maghreb el-Akça.

Ce seront désormais ces derniers qui seront appelés pendant longtemps à jouer un rôle considérable dans l'histoire des luttes qui caractérisent l'occupation du Maroc et de l'Espagne par les Arabes.

III

Dix-sept années s'étaient à peine écoulées depuis l'avortement de leur tentative d'invasion de l'Espagne, que les

1. P. 328.
2. Nous nous basons sur l'opinion de Carette (p. 151) qui écarte la provenance du mot de *Chauvia* de l'Arabe et constate que ce mot veut dire en berbère : nomade, étranger. Les habitants de l'île de Djerba appellent les Arabes du nom de Chauvia.

Juifs eurent leur revanche dans la conquête de la Péninsule par les Musulmans.

Ces derniers, après avoir affermi leur domination dans le Maroc pacifié, eurent facilement compris quel appui les Juifs expulsés de l'Espagne, qui n'attendaient qu'une occasion de retourner dans leur patrie, pourraient prêter à une armée d'envahisseurs[1].

Le général Mouça organisa une armée composée d'Arabes et de Berbères musulmans et juifs et envoya à titre d'essai le chef berbère Tarik à la tête d'une troupe de 400 guerriers exécuter un premier raid qui fut couronné de succès à Algésiras. Ce dernier fait ne peut s'expliquer que par la présence de complices juifs dans cette ville[2]. Il est très intéressant de constater que Tarik se considérait lui-même comme d'origine juive et notamment comme descendant authentique de la tribu de Chimoun (Siméon, avec la let. *schin*) ben Jacob[3]. Cette indication donnée par El-Bekri est des plus précieuses pour notre étude[4]. Cette donnée confirme d'autre part ce que nous avons dit à propos de la croyance qui régnait chez les Juifs asiatiques concernant l'existence des dix tribus du Nord en Afrique. Inconnue peut-être aux tribus juives de la Berbérie avant la pénétration des Juifs de l'Arabie, cette notion n'a pas manqué de s'imposer aux tribus judéo-berbères elles-mêmes lors de l'arrivée des Juifs asiatiques. Elle peut être corroborée enfin avec ce que nous allons voir plus loin sur l'existence

1. Graetz, V, 38, cet auteur se fondant sur des sources espagnoles parle d'une « alliance conclue entre Tarik et les Juifs ».

2. Cf. Mercier, *ibidem*, p. 228.

3. El-Bekri, p. 301.

4. *Ibidem*, I, 107. A noter ce que dit M. Le Chatelier de la survivance de la prononciation hébraïque dans les noms patronymiques, chez les musulmans du désert (*idem.*, 123). Cf. aussi l'étude citée de M. Clermont-Ganneau.

présumée d'une autre tribu israélite dans les mêmes régions. la prétendue tribu de Dan.

En tout cas il reste établi que, pendant la conquête de l'Espagne par Tarik, de nombreux Juifs d'origine marocaine et espagnole participaient aux faits d'armes et passaient le détroit pour peupler les villes désertées par les chrétiens et souvent livrées par les rares coreligionnaires ayant survécu à la dernière persécution dirigée contre eux, la plus cruelle de toutes les autres. Au fur et à mesure que les Musulmans s'emparaient d'une ville espagnole ils confiaient sa garde à leurs alliés juifs qui s'y établissaient solidement. Ce fut le cas des capitales comme Cordoue, Tolède et Malaga et nombre d'autres [1]-[2].

A côté des survivants, peu nombreux d'ailleurs, de la dernière persécution d'Egica, vinrent s'établir les anciens réfugiés ayant résidé depuis longtemps au Maroc et, ce qui est plus important encore, de nombreux guerriers judéo-berbères qui se fixèrent dans la campagne espagnole et s'y adonnèrent à la culture rurale : aussi trouve-t-on, pendant tout le moyen âge, des agriculteurs et des planteurs juifs en Espagne.

Nous avons vu que 24.000 Djeraoua suivirent leurs chefs dans la conquête du Maroc et de l'Espagne, et que les Berghouata commandés par Tarik avaient subi une influence juive ; leurs voisins comme les peuplades du Fazaz et les Behloula durent les suivre dans la conquête de l'Espagne.

Or, dans ce dernier pays plus encore qu'au Maroc, les Juifs, ceux même d'entre eux qui avaient été forcés naguère d'embrasser l'islamisme n'avaient plus raison de se déclarer musulmans. Aussitôt fixés dans le pays, ils se fondirent dans le gros de la population juive de la grande

1. Muller, *ouvr. cité*, I, p. 424.
2. Cf. Graetz, V, p. 170.

presqu'île *où leur nombre s'accrut tout d'un coup d'une manière surprenante.*

M. Mouliéras dans son étude sur le « Maroc inconnu » allègue avec raison qu'après 694 il n'est presque pas resté de Juifs en Espagne et leur apparition en grand nombre depuis 711 ne peut s'expliquer que par l'affluence d'un grand nombre de Juifs marocains[1].

En effet, pour juger du nombre considérable des Juifs ayant passé le détroit pour s'établir en Espagne et de leur caractère berbère, il suffit de constater que sept années seulement après la conquête du pays, les Juifs osèrent vouloir conquérir à leur tour la Péninsule sur les musulmans.

Ce dernier fait mérite que nous nous y arrêtions[2].

L'Espagne conquise par l'Islam fut soumise au même régime fiscal que les autres provinces du Khalifat: les Juifs et les chrétiens eurent à payer l'impôt spécial, la Djezia, la capitation.

Cependant, à peine les Juifs furent-ils établis dans leur nouveau séjour que l'oppression commença pour ces anciens alliés de Mouça. Au lieu d'un seul impôt, les Juifs espagnols durent en payer quatre en dehors de la Djezia; ils eurent à payer une capitation à Abd al-Aziz, fils et successeur de Mouça; une autre au gouverneur général de l'Afrique auquel l'Espagne était soumise, en dehors d'un impôt spécial réservé à la caisse du khalife. Les gouverneurs locaux surtout, notamment Abd al-Aziz et son successeur Ajoub, les exploitaient terriblement. Exaspérés et pressurés, les Juifs espagnols, qui n'avaient pas encore oublié le précieux concours apporté par eux à leurs anciens alliés, devenus leurs maîtres, ni le rêve séculaire qu'ils

1. La persécution de 694 a été en effet funeste pour les Juifs de l'Espagne. Quant à l'arrivée en masse des Juifs de la Berbérie, nous aurons l'occasion de la constater plus d'une fois.

2. Cf. Graetz, VI, p. 185-6.

avaient caressé de conquérir la Péninsule à leur profit, se mirent en insurrection dès l'année 718[1].

En tête de ce mouvement nous trouvons *un chef berbère de religion juive*, le nommé Kaulan El-Yaoudi, qui rallia autour de lui un grand nombre de guerriers juifs et sut se maintenir pendant quelque temps dans les montagnes de la Castille et de l'Aragon. Finalement il fut battu par les troupes du Khalife et exécuté sur l'ordre du gouvernement tandis que ses partisans étaient dispersés.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les nouveaux arrivés ayant conservé des notions vagues sur le judaïsme et désespérant de se voir libérés par un fait d'armes se soient jetés en masse dans le mouvement d'hérésie anti-talmudique suscité en 721 par le faux messie Serenus de Syrie. Ce dernier, qui niait jusqu'aux fondements du judaïsme orthodoxe, avait en effet rallié autour de son hérésie de nombreux Juifs espagnols qui quittèrent leur pays pour aller suivre le faux prophète dans la Syrie lointaine[2].

L'Espagne devait pendant longtemps encore faire partie de l'empire du Khalifat et cette circonstance aida au rapprochement des Juifs de ce pays avec leur coreligionnaire de l'Orient et continua à soumettre les communautés de la Péninsule au régime du judaïsme orthodoxe dont elle devint bientôt l'un des foyers les plus ardents[3].

Par contre, le Maroc détaché de bonne heure de l'empire du Khalifat, ouvert à tous les schismes et à toutes les divisions intérieures, ayant reçu une colonie très peu nombreuse d'Arabes musulmans et de Juifs d'Orient, continuait

1. Pour confirmer ce fait, Graetz (V, 186) s'appuie sur les historiens suivants : Don Faustino Bourbon, *Cartas para illustrar la historia de España arábe* et Gayangos, *History of the mahometan empire in Spain*, t. II, p. 410, note 1.

2. Graetz, *ibid.* — *Ibidem.* note 14 d'après Conde, *Hist. de l'Espagne*, I, p. 79 et Isidor Pacensis, un auteur espagnol de 750.

3. Cf. Mercier, *idem.*, 238.

à rester livré à lui-même et à suivre ses destinées religieuses et politiques propres.

En 717 les chrétiens du Maghreb el-Akça furent persécutés par Khalid, le gouverneur du Khalife, événement qui à la même époque, si on le rapproche de ce que nous avons vu pour l'Espagne, suppose un fâcheux changement dans l'état des Juifs [1].

En 739, le Maghreb el-Akça recouvra son indépendance, bien que les gouverneurs du Maghreb continuassent à exercer une autorité nominale sur le pays ouvert. L'armée du Khalife, dirigée en 741 contre les Berbères rebelles, ne réussit qu'à ruiner les centres civilisés du pays agité et abandonné à ses destinées. Ces événements eurent pour conséquence l'abandon du Maroc par les nombreux représentants de la population juive et chrétienne civilisée : elle chercha un refuge dans l'Espagne pacifiée.

Cet état de choses avait duré jusqu'à 789 ; pendant ce temps la rivalité entre les tribus berbères elles-mêmes favorisait l'éclosion des schismes qui ne contribuaient généralement qu'à disperser les tribus. Toutefois il semble que dans le Rif et jusqu'à l'Océan les Berghouata ralliés autour de Salih ben Tarif, promoteur d'un schisme très hardi, aient eu plein succès et aient dominé la province de Témesna où nous allons trouver une population essentiellement juive [2].

Les Miknaça, schismatiques refoulés au Sud, fondèrent cependant sur la lisière du désert la ville et le royaume de Sidjilmâsa [3], où nous allons trouver deux des plus anciennes communautés juives du Maroc, celle de Sidjilmâsa et celle de Tafélat, dont les traditions remontent à une époque ancienne [4].

1. Mercier, *ibid.*
2. Cf. Ibn Khaldoun, *idem.*, II, p. 125.
3. Mercier, *ibid.*
4. Cf. plus loin.

En 761, la dynastie rostemide s'affermit à Téharet ou Tahort, autre ville qui avait une population juive fort ancienne[1].

En 771, nous trouvons une fraction des Médiouna, tribu qui paraît avoir peu résisté au choc de l'Islam, reculer jusqu'au désert et se concentrer dans le Zab, où un certain nombre de ses membres continue à professer le judaïsme comme il ressort des données postérieures. Une autre fraction paraît avoir continué à professer le judaïsme dans la ville de Médiouna, au Nord, conquise par Idris I[er]. Tous les autres débris de ces tribus paraissent avoir cependant embrassé l'islamisme.

A Tlemcen se fondent les Beni Ifren, refoulés à leur tour par les Maghraoua. Dans cette dernière ville, nous allons trouver une des communautés les plus florissantes du Maghreb ; dans ses environs est demeurée localisée la tradition de Josué sur laquelle une autre est venue se greffer, celle qui place à Tlemcen le fait d'armes de Joab, le général de David ; cette dernière tradition, que nous retrouvons à partir de l'invasion des Musulmans dans le Maroc ainsi qu'en Espagne, et qui a probablement trait aux luttes des tribus juives contre leurs voisins musulmans, s'était perpétuée depuis les derniers siècles de l'Hégire. Les Berbères deviennent des Philistins comme les Lybo-puniques étaient devenus des cananéens ; leur héros est גלית Djalut, plutôt גלות nom qui signifie simplement : exil, expulsion, tandis que le nom ethnique des Zenata Amazeg donne lieu à la formation du nom ethnique עמלק, Amalek, le prétendu ennemi séculaire d'Israël.

Comme nous n'avons trouvé aucune trace de ces traditions concernant les exploits de guerre des généraux de David dans les documents de l'époque antéislamique, comme

1. Cf. Mercier, *idem.*, I, p. 250. — Graetz, t. VI, p. 89.

d'autre part elles étaient déjà universellement répandues au XIe siècle [1], nous n'hésitons pas à attribuer l'origine de ce deuxième cycle de légendes héroïques des Juifs marocains localisés au Maroc et même en Espagne aux guerres soutenues par les Juifs marocains depuis la première invasion de l'Islam jusqu'à l'écrasement définitif de la force guerrière juive par Idris Ier.

En résumé le premier siècle de l'invasion arabe, sans amener de changements ethniques profonds dans le Maghreb el-Akça, eut cependant les conséquences suivantes pour l'histoire juive au Maroc : les tribus du Maghreb central furent presque anéanties ou déplacées, celles du Maghreb el-Akça, au contraire, restèrent presque intactes ; bien plus, leur population s'augmenta de nombreux réfugiés.

La conquête de l'Espagne fut cause d'une diminution de la population juive du Maroc, diminution qui eut une répercussion sensible sur la population urbaine.

L'entrée en scène d'un nouveau facteur de discorde entre les Berbères : le fanatisme religieux, inconnu jusqu'ici de ces populations primitives et peu enclines à la métaphysique, eut pour conséquence la nécessité pour les Juifs autant que pour les chrétiens et les derniers païens, de reculer vers le Sud, ou d'occuper les montagnes où nous les trouverons en effet, retranchés dans des forts et des châteaux ; ce fut là le cas des Riata du Behloula, des Fazaz et de quelques autres.

L'occupation du pays ouvert ne leur demeura possible, en effet, que dans les régions où l'élément non musulman formait la majorité de la population ; tel fut le cas de la

1. Cf. la Chronique citée d'Ibn Daoud. Dans la province de Fès (à Sagureah) on montrait une inscription hébraïque qui se rattacherait aux guerres soutenues par Joab contre les Philistins. Neubaeur, *Jewish Quarterly Review*, I, p. 23.

plaine de Tamesna et du littoral de l'Océan depuis Salé jusqu'à Azemmour et Asfi[1].

Plus loin vers le Sud, dans la région des Oulad en-Noun, dont une partie de la population est d'origine juive, la tradition de Josué paraît s'être conservée jusqu'à nos jours : ce sont les Beni Haïsa ; Léon l'Africain[2] y signala des villages entièrement peuplés par des Juifs ; la ville de Dra semble avoir dominé ces populations de la région de l'Océan. Or Dra est considéré comme l'un des foyers du schisme caraïte[3].

Si nous y ajoutons les populations juives et leurs alliés naturels, devenus cependant moins nombreux, les païens et les chrétiens résidant dans les villes maritimes, nous arrivons à nous faire un tableau approximatif de ce que présentait le judaïsme marocain à l'époque de l'apparition du premier organisateur de l'empire chérifien, l'Imam Idris Ier, c'est-à-dire vers la fin du VIIIe siècle.

IV

Jusqu'en l'an 788, date de l'arrivée au Maroc de l'Imam Idris Ier, les Juifs ne paraissent pas avoir été particulièrement molestés par leurs ennemis : le fait qu'ils avaient continué à occuper la plupart de leurs positions anciennes le confirme suffisamment. Quant à leur vie religieuse et intellectuelle, nous n'en savons presque rien ; ils comptaient parmi les heureux qui n'ont pas d'histoire. A une époque où le judaïsme asiatique commençait à se réveiller et où

1. Ibn Khaldoun, II, 125, où il s'agit, il est vrai, des Berghouata qui dominaient toutes ces régions.

2. Cf. notre étude, III, ch. VII ; Chénier, I, p. 148.

3. Certains passages de l'histoire du caraïsme de Fürst. Cf. plus loin, III, ch. VII-VIII.

les mouvements religieux éclataient de toutes parts, les Juifs marocains se tenaient à l'écart, absorbés par leurs intérêts politiques et leurs rivalités locales.

Cet état de choses commença à se modifier lors de l'apparition d'Idris en Mauritanie[1]. Ce dernier, en tant que descendant d'Ali, dans son ambition d'opposer un nouvel empire orthodoxe, un Khalifat indépendant et rival à la dynastie du Baghdad, dut apporter un changement radical dans la situation des Juifs.

Dès son arrivée dans la région de Volubilis l'ambitieux Imam se heurta à un obstacle infranchissable, dû à la prédominance des éléments non musulmans dans la Mauritanie Tangitane. Cependant, sur l'initiative de l'Emir des Aouréba, un certain nombre de tribus berbères réfractaires au Khalifat ou mécontentes de la situation prospère de leurs rivaux non-musulmans, se hâtèrent de reconnaître dans le descendant d'Ali, le seul souverain, l'Imam par excellence. Parmi ces tribus nous trouvons même une fraction des Riata, celle qui habitait la province de Volubilis et qui paraît avoir embrassé l'Islamisme à une époque antérieure. En revanche toutes les autres tribus juives et non musulmanes, en général, ne voulurent pas se soumettre de bon gré à la domination d'un maître qui mettait le fanatisme religieux au service de ses ambitions personnelles ; se sentant assez forts et assez nombreux dans le pays, ces éléments hostiles à l'Islam cherchèrent à entraver la réalisation des desseins du prince Alide.

Les récits très brefs et très sommaires que les auteurs musulmans, et en particulier le Raudh el-Kartas, Ibn Khaldoun et El-Bekri, nous donnent sur ces événements politiques, nous permettent d'accepter avec entière confiance l'exposé détaillé et dramatique des guerres survenues

1. V. pour les détails Ibn Khaldoun, II, p. 483 ; El-Bekri, p. 268 ; Mercier, I, p. 229 et suiv.

entre les Juifs et les troupes d'Idris, que nous trouvons dans le livre d'un auteur hébreu du commencement du XIXe siècle : Marcus Fischer, de Prague, qui avait consacré une partie de sa vie à la recherche des sources de l'histoire juive de la Berbérie dans les temps anciens[1].

Ces sources, l'auteur les indique une fois pour toutes, en ajoutant toutefois qu'il n'en donne pas la liste complète. Tout en formulant des réserves sur une partie de son œuvre, celle qui est consacrée aux mœurs et aux usages en honneur chez les Juifs de la Mauritanie antéislamique dont il nous semble difficile de vérifier l'exactitude, nous avons cru possible d'accepter[2], après l'avoir soumise à un examen critique minutieux, la partie la plus importante de cet ouvrage : le récit détaillé des événements politiques qui avaient marqué l'établissement de l'autorité d'Idris Ier dans la Mauritanie, récit que notre auteur se plaît à raconter amplement. Nous allons voir que ce récit correspond dans son ensemble à la situation politique et ethnique réelle du Maghreb ainsi qu'aux notions géographiques conservées par les historiens arabes.

Ajoutons seulement que notre source, à l'instar de la plupart des historiens arabes, semble avoir souvent appliqué le titre de Mahadi au gouverneur de Cairouan et à tous les Khalifes fatimides en général, de même qu'en certains endroits, il a dû confondre toute la dynastie des Idrisides avec Idris Ier lui-même[3].

1. Le livre paru en 1817 est intitulé : תולדות ישורון *(Hist. d'Israël dans la Mauritanie sous le règne de l'Imam Idris, etc.)*.

2. M. Cazès emprunte à notre auteur quelques passages, mais il a tort de placer les quelques noms géographiques qu'il cite dans le Maghreb oriental : Idris n'a en réalité jamais fait la guerre au delà de Tiharet. D'ailleurs cet auteur ainsi que les auteurs des articles « Fès » et Maroc dans la *Jewisch Encyclopedie* acceptent les données de Marcus Fischer avec pleine foi.

3. Mahadi a donné naissance à la famille des Aghlabites comme

Ces réserves une fois formulées, il ne nous reste plus qu'à aborder l'exposé détaillé des luttes pour la suprématie qui caractérisèrent la fondation du premier noyau de l'empire marocain.

Commençons par donner quelques détails rétrospectifs sur la situation politique du Maghreb el-Akça depuis la première conquête arabe[1].

En 701 Hassan ben Naaman, après avoir conquis le Maghreb, établit sur les non-musulmans un impôt général, appelé kharadj, impôt que les Juifs continuent à payer jusqu'à nos jours[2].

Par la suite le Khalife Haroûm ar-Rachid confia le gouvernement du Maghreb à Abou Djafar, descendant de la famille des Abbasides appelé par notre source le Mahadi. Les Juifs plus encore que les Berbères devenus musulmans, eurent à se plaindre des concussions de ce gouverneur despote et rapace.

Il est possible qu'ils eussent déjà pris part au complot ourdi par Mouhammad ben Abi Taleb contre le gouvernement du khalife, ce qui expliquerait les rigueurs exercées envers eux par Abou Djafar. Il est avéré d'autre part que les Juifs berbères du Maghreb el-Akça, profitant de l'anarchie qui régnait dans le pays, avaient pu depuis 739 cesser de payer le kharadj.

Malgré les hostilités prolongées entre Djafar et Mouhammad et entre les fils du premier Mahadi et le plus jeune frère du second Imam Idris, les Juifs restèrent fidèles au Khalife du Bagdad.

Idris à celle des Idrisides. D'ici l'habitude prise par les historiens arabes de donner l'un ou l'autre nom à tous les princes descendants de la famille respective. Notre auteur en usant du titre Mahadi commet donc un anachronisme.

1. Mercier, *ibidem*.
2. El-Kaïrouani, p. 43.

En 788 Idris arriva à Volubilis en compagnie de son affranchi Rechid : il fut reçu avec empressement par le gouverneur local Abd el-Medjid [1].

Pour commencer, Imam se mit sous la protection d'Ishâq ben Mouhammad ben Hameid, le grand émir de la tribu Aureba [2].

Peu de temps après, il annonça ouvertement ses prétentions au Khalifat et rallia à sa cause les Zenaga, les Louata, les Sidrata, les Nefza, les Mekneça, les Romera et les Riata [3]; tribus qui campaient dans les environs de Volubilis, et qui n'attendaient qu'une occasion pour se mettre en état de rébellion.

Devenu ainsi maître de la province de Volubilis, Idris chercha à élargir ses possessions et à soumettre à sa domination le Maghreb entier. Profitant de l'éparpillement des populations guerrières du pays, mais n'osant pas encore entreprendre sa conquête générale, Idris employa d'abord des moyens pacifiques et peu dangereux.

Il commença par envoyer des messages aux tribus établies dans la région du Fès actuel en les exhortant à se grouper autour de lui, de se convertir à l'Islam, en leur promettant d'inaugurer une ère de liberté et de prospérité pour ses alliés, jointe à la possibilité de faire des razzias chez les voisins rivaux et non soumis.

Cet appel aux instincts rebelles et aux razzias impunies ne manqua pas de produire son effet sur une partie de la population indigène. Les tribus païennes, heureuses de trouver une occasion de plus de se soulever ou tout simplement intimidées se laissèrent séduire ; elles finirent par

1. Nous n'avons pas trouvé la confirmation de ce nom dans les livres cités.

2. El-Bekri, p. 268. Ibn Khaldoun l'appelle aussi Abou Leila (*ibidem*).

3. Ibn Khaldoun, I, 209, 232, 290; II, 559. Raudh el-Kartas, 12-13.

embrasser l'islamisme et prêter leur appui à l'Imam. Les Juifs pourtant refusèrent leur adhésion à la cause de l'ambitieux prétendant. Évitant toutefois de l'irriter, ils lui répondirent avec une finesse toute orientale que, certes sa généreuse proposition les honorait et les flattait énormément, mais que leur sentiment d'équité et de justice les empêchaient de trahir le Khalife, dont ils n'avaient aucunement à se plaindre.

Idris ne souffla mot : il se croyait probablement trop faible encore pour châtier les insolents qui s'étaient ainsi opposés à ses desseins et préféra recourir à l'astuce. Le district de Zalegh était alors administré par un certain Aboû'l-Afya, gouverneur subalterne qui tyrannisait la province au nom du Khalife. Escomptant l'esprit concussionnaire du gouverneur, Idris soudoya trois Grecs résidant dans cette même province afin qu'ils dénonçassent les Juifs de Zalegh[1] au gouverneur de Cairouan comme ayant conspiré contre le gouvernement du Mahadi.

Les Grecs réussirent complètement dans leur mission : elle répondait aux désirs intimes du gouverneur avide, qui vit là une occasion de mettre à sac les biens des Juifs ; il accusa ces derniers d'avoir comploté contre le Khalifat et leur fit entrevoir de cruelles répresailles.

Les Juifs effrayés déléguèrent leurs notables auprès du Mahadi pour protester de leur fidélité au Khalife.

Les délégués ne réussirent pas à apaiser la colère du prince, prévenu par les insinuations de son gouverneur. Il ordonna à Aboû'l-Afya d'infliger un châtiment exemplaire aux Juifs du district de Zalegh.

Aboû'l-Afya ne se laissa pas longtemps attendre : il envahit à la tête de ses troupes le Nord de la plaine de Ta-

1. El-Bekri, p. 260, parle du château de Zalegh situé entre Fès et Ceuta.

mesna[1], il s'empara des villes de Chella, de Magueda, de Midjenou[2] et de leurs dépendances : il massacra les hommes, pilla leurs biens et distribua les terres, les femmes et les enfants aux tribus environnantes.

Si notre source est exacte, il faut supposer qu'à cette occasion les Juifs du Rif se révoltèrent, puisque nous trouvons plus loin parmi les villes ayant souffert de cette campagne, les noms suivants : la ville d'Agret, ou Agrath, antique cité punique[3], celles de Zeta, d'Aliguir, de Kardem, d'Akral et d'Alphelich[4] : toutes ces villes se trouvent dans les districts situés au Nord-Ouest de Fès.

Le malicieux auteur de ce désastre profita de la terreur qui régnait sur tous les Juifs du pays pour leur offrir son appui armé contre le Khalife.

Il s'empressa d'envoyer aux Juifs de Tadla, de Chaouya et de Fazaz[5] un message contenant d'amers reproches. Il leur rappela entre autres choses leur refus d'adhérer à sa cause deux ans auparavant et de lui prêter leur concours dans sa lutte contre l'ennemi commun qui était le Mahadi. Puis il leur peignit sous des couleurs sombres le sort qui les attendait au cas où ils s'obstineraient à rester fidèles au Khalifat.

Exaspérés et terrorisés par ces funestes prédictions, et surtout par les cruelles représailles exercées par un gou-

1. La province de Tamesna était située près du littoral de l'Océan, entre Salé et Azemmour. Le Raudh el-Kartas (p. 15-16) parle de la conquête de cette ville ainsi que de Chella par Idris.

2. Villes situées dans le même district, dont l'emplacement précis m'échappe. Magueda est d'ailleurs un nom très phénicien, comme la ville de מגדר en Palestine.

3. Cf. *Arch. Maroc,* III, p. 328.

4. Ces noms sont à identifier dans le Rif. D'ailleurs, comme Agrath ils portent le cachet d'une antiquité antéislamique.

5. Les peuplades du Fazaz occupaient la montagne de ce nom, dans le Sud de Fès (V. entre autres le Raudh el-Kartas, p. 54).

verneur inique à l'égard de leurs frères, les juifs des provinces environnantes se concertèrent et décidèrent enfin de se rallier à la cause de l'Imam dont la puissance augmentait de jours en jours.

Ils déléguèrent des messagers aux tribus juives du Mahgreb en les exhortant à réunir toutes leurs forces guerrières, à jour fixé, dans la ville de Ludalib (?). A la date convenue, les troupes réunies des Juifs du Maghreb s'organisèrent et nommèrent comme général Benjamin ben Josaphat ben Abieser, le chef de la communauté de Ludalib. Après quoi les Juifs se mirent en route pour se rallier aux troupes d'Idris dans la plaine de Tasut, située sur le chemin de Gilehi, la Bad el-Hadid des Arabes[1].

Les troupes réunies de l'Imam et des tribus juives se mirent donc en marche au-devant de l'ennemi commun et poussèrent jusqu'à la région d'Allun[2] (Aghloun). Elles coupèrent dans la vallée d'Echibala tandis que le Mahadi et son armée les attendaient dans la vallée d'Agmet située à gauche de Néfis[3].

Tous ces noms de lieux nous reportent vers l'Est de Volubilis dans la direction de Tlemcen et d'Oran, ce qui fait supposer qu'il s'agit de la campagne d'Idris contre les Beni Ifren racontée par les historiens arabes. Une guerre acharnée entre les troupes d'Idris et l'armée du Mahadi donna la victoire aux premiers ; à cette occasion, les Juifs, animés d'un désir ardent de venger leurs frères massacrés à Témesna, se distinguèrent particulièrement par leur bravoure. Dans l'impossibilité de réduire l'ennemi, le Mahadi se décida à employer

1. Bab el-Hadid se trouve en effet tout près de Fès vers le Sud-Est. Cette indication de l'ancien nom est très précieuse et montre que les autres noms datent d'une époque fort ancienne.

2. Raudh el-Kartas, p. 56.

3. Agmet ou Aghmout, ville fondée par les Aurika. Al-Bekri, p. 339.

une tactique qui avait souvent réussi aux généraux du Nord-africain ; il dévasta tout le pays environnant, ordonnant de boucher les sources et d'abattre les arbres fruitiers, afin de couper les vivres à ses adversaires et de les réduire par la famine et la soif. La dévastation accomplie, le Mahadi chargea deux espions de se rendre auprès de l'ennemi affamé et de le séduire par la promesse de l'amener vers une oasis abondante d'eau et de vivres. Les troupes exténuées se laissèrent conduire par les deux guides qui les amenèrent dans un véritable guet-apens. L'oasis promise n'était en effet qu'une impasse entourée de tous côtés de rochers impénétrables où le Mahadi devait les surprendre et leur couper la retraite. Heureusement, ce dernier n'eut pas le temps d'accomplir son dessein : avisés à temps, les Idrisides se hâtèrent de quitter l'impasse et de se lancer éperdument à la rencontre de l'ennemi, auquel ils réussirent à infliger une défaite écrasante.

Le Mahadi finit par reconnaître la faute commise par son gouverneur qui avait amené les Juifs à faire cause commune avec Idris. Afin de les détacher de ce dernier, le gouverneur de Cairouan fit annoncer aux Juifs marocains que dans le cas où ils continueraient à résister à ses armes, il exterminerait tous leurs coreligionnaires résidant dans sa province. Cette menace ne manqua pas de produire son effet.

Idris éprouva alors combien le sentiment de la solidarité religieuse ou nationale est souvent peu compatible avec la raison d'État et les nécessités politiques. Malgré ses exhortations les chefs des armées juives, pour éviter un massacre général de leurs coreligionnaires, décidèrent de surseoir aux opérations de guerre, mais non sans avoir fait rappeler au Mahadi que jusqu'au dernier moment ils demeureraient des sujets fidèles au Khalife ; qu'ils s'adonnaient paisiblement à l'agriculture, aux arts et métiers y compris l'art militaire, sans songer à participer à aucun soulèvement, que le massacre cruel et injuste de leurs frères de Témesna

les avait seul forcés de prendre les armes et de défendre leurs biens, leurs vies et celles de leurs femmes et enfants. Quant à la menace du Mahadi de massacrer leurs coreligionnaires, ils ajoutèrent qu'en ce cas ils en useraient de même à l'égard des musulmans établis dans les régions qu'ils occupaient.

Toutefois, les Juifs ou au moins une partie d'entre eux ne rompirent pas le pacte qui les liait avec Idris.

V

Cependant la guerre entre Idris et le Khalifat se poursuivait sans trêve. L'Imam continuait à avancer du côté de l'Est, s'emparant de tous les forts et les châteaux qu'il rencontrait sur son chemin. Il arriva enfin à Médiouna [1], ville du Nord, dont le nom indique qu'elle ne devait avoir une forte population de religion juive. Le Mahadi, impuissant à résister au choc de l'ennemi, ne voyait cependant de salut que dans la réduction de ses forces par la défection de ses alliés juifs. Une fois de plus il essaya d'escompter le sentiment de solidarité des Juifs entre eux et employa à cet effet la tactique suivante : Il ordonna de faire monter sur les murs de la ville assiégée les habitants juifs de Médiouna, convaincu que les guerriers juifs n'oseraient pas tirer sur leurs coreligionnaires et préfèreraient se tenir à l'écart. Cette fois encore ce calcul lui réussit.

Les Juifs refusèrent de participer aux opérations contre la ville assiégée ; ils entravèrent même les mouvements de

1. Il y avait plusieurs villes de ce nom, dont l'une entre la Moulonia et Tlemcen, et l'autre à l'Occident. Il s'agit ici de la première qui devait appartenir aux Rostémides. Nous sommes même tentés d'expliquer la dernière campagne d'Idris comme ayant été dirigée plutôt contre les Rostémides que contre le gouverneur de Cairouan.

leurs alliés musulmans afin de les empêcher de tirer sur leurs coreligionnaires.

Les exhortations d'Idris demeurèrent stériles ; les Juifs préférèrent lever le siège de Médiouna que d'exposer leurs frères à une mort certaine. La supercherie employée par Idris qui essaya de convaincre les guerriers israélites que les Juifs montés sur les murs n'étaient en réalité que des musulmans travestis en costumes juifs n'eut pas plus de succès. Voulant se débarrasser d'alliés par trop gênants et avoir les mains libres Idris dut employer le stratagème suivant : il se fit annoncer par ses espions l'apparition soudaine d'une armée de secours envoyée par le Khalife pour délivrer la ville et surprendre l'ennemi. Afin de prévenir l'adversaire avant qu'il n'eût opéré sa jonction avec les troupes assiégées dans la ville, Idris mit en route une partie de ses soldats avec l'armée des Juifs sous la conduite du général Nazr, l'un des aides de camp de l'Imam, à la recherche de l'ennemi annoncé par les espions.

Pendant deux jours la colonne erra dans les environs de Médiouna en quête de l'ennemi imaginaire sans le rencontrer; lorsqu'elle rentra au camp la prise de Médiouna était déjà un fait accompli : tous les Juifs qui étaient montés sur les murs périrent à cette occasion.

Les alliés d'Idris comprirent alors la supercherie de l'Imam, et la tension entre eux et lui s'aggrava encore. Un autre grief, d'ordre purement moral, vint s'ajouter à ces froissements d'ordre politique. Idris s'éprit de la belle Safya femme d'Obeidallah (ou Obadia) l'un de ses généraux juifs. Comme la jeune femme ne voulait pas accéder à son désir, il s'empara d'elle et la violenta.

Le mari indigné, ne voulant pas encourir le blâme de ses coreligionnaires, profita de la tension survenue entre Idris et ses alliés pour réunir les chefs des troupes israélites en conseil militaire. Obeidallah fit devant son auditoire l'exposé des méfaits de l'Imam, de son atti-

tude d'autrefois et révéla la ruse employée par Idris dans les débuts de sa carrière politique dans le dessein d'obtenir l'adhésion des troupes juives à la vindicte du Mahadi.

Les généraux juifs, après avoir délibéré longuement sur l'attitude à prendre, décidèrent de quitter l'armée d'Idris et de lui refuser désormais leur concours.

Il était trop tard. Idris lui-même était devenu assez puissant pour se passer d'alliés aussi scrupuleux et aussi exigeants, réfractaires à toute raison d'État, incompatible avec leur sentiment de solidarité nationale et de justice. Après avoir battu les troupes de son adversaire, il résolut d'attaquer les Juifs eux-mêmes dont l'importance dans le pays était un obstacle à son dessein de créer un fort empire musulman.

Il commença par chercher querelle à ses anciens alliés, les Juifs indépendants. Il prétexta que ces derniers l'avaient lâchement abandonné, alors qu'il était aux prises avec son ennemi, malgré le secours qu'il leur avait prêté, lors de la persécution dirigée contre eux par le Mahadi. Il leur déclara qu'ils méritaient la mort. Cependant, feignant d'être généreux, il leur promit à tous la vie sauve à la condition qu'ils embrasseraient l'islamisme.

Pour faire mieux ressortir la situation religieuse dans le Maghreb el-Akça et la nécessité politique qui commandait à Idris de se débarrasser des éléments non musulmans, prêts à chaque occasion à contrecarrer ses projets, il faut nous reporter aux témoignages du Raudh el-Kartas et d'Ibn Khaldoun qui exposent la répartition ethnique des provinces marocaines à cette époque dans les termes suivants :

« Quand Idris eut établi sa domination dans le Maghreb, il marcha contre les Berbères de ce pays qui professaient, soit le magisme, soit le judaïsme, soit la religion chrétienne. Telles étaient les tribus Fendelaoua de Behloula,

de Médiouna et les peuplades du territoire de Fazaz », qui étaient, comme nous l'avons vu, des Juifs[1].

La première campagne d'Idris contre les tribus berbères paraît avoir visé le territoire avoisinant Oualili, celui de Tadla. « Dans cet endroit-là, dit le Raudh el-Kartas, il n'y avait que quelques musulmans ; les chrétiens et les Juifs y étaient très nombreux. Idris, continue cet auteur, leur fit à tous embrasser l'islamisme[2]. »

Les historiens que nous venons de citer sont sobres de détails quant à cette dernière campagne ; cependant la conversion des païens ayant été plus facile à entreprendre que celle des Juifs, l'Imam n'osa s'attaquer aux Juifs qu'après avoir définitivement affermi son pouvoir ; ce ne fut en tout cas que dans la dernière année de son règne.

Ce dernier fait est conforme aux indications du Raudh el-Kartas, qui affirme qu'après avoir accompli ses premières campagnes, Idris retourna à Oualili pour entreprendre de nouvelles expéditions contre les Berbères. Quant à l'attitude qu'avaient prise les non-musulmans elle rappelle beaucoup celle des Juifs indépendants du Yémen contre Mouhammad.

« Ces populations non musulmanes, continue le Raudh el-Kartas, étaient retranchées et fortifiées sur les montagnes et dans les châteaux inaccessibles ; néanmoins l'Imam ne cessa de les attaquer et de les combattre que lorsqu'ils eurent tous de gré ou de force embrassé l'islamisme. Il s'empara de leurs terres et retranchements. Il fit périr la *plupart* de ceux qui ne voulurent pas se soumettre à l'Islam et dépouilla les autres de leur famille et de leur biens. Il ravagea le pays, détruisit les forteresses des Beni Louata, des Médiouna, des Behloula et les citadelles des Riata et de

1. Ibn Khaldoun, II, p. 483.
2. Raudh el-Kartas, p. 16.

Fès. Et il revint à Oualili dans cette même année, qui fut la dernière de sa vie. »

La brièveté des sources indiquées, loin de les exclure, confirme plutôt les données détaillées que nous reproduisons ici.

Ibn Khaldoun dit en outre[1] « qu'Idris, dans sa campagne contre les tribus non musulmanes, s'empara de Témesna, de la ville de Chella et obligea leurs habitants dont la majorité étaient des Juifs, des mages et des chrétiens, d'embrasser l'islamisme. Après avoir ruiné leurs places fortes, il marcha sur Tlemcen en 789[2]. »

Ces détails supposent une résistance de la part de ces populations non musulmanes. L'auteur de notre source sait en effet raconter les péripéties de cette lutte engagée entre les Juifs et l'Imam.

Ayant appris qu'Idris avait massacré leurs frères de la côte marocaine, notamment les Juifs des plaines maritimes de Chinar, de Redam et de Chendal[3] et qu'il dévastait leurs territoires, les Juifs de l'intérieur donnèrent le signal d'un soulèvement général des Juifs marocains. Ils se rassemblèrent dans la région du Fès actuel, afin de surprendre l'ennemi dans la cœur même de ses possessions.

Au cours de trois guerres successives, les Idrisites furent battus par les guerriers juifs avoir après laissé sur le champ de bataille huit mille cadavres.

Idris ne réussit à parer aux coups de l'ennemi qu'avec l'aide d'une troupe d'éléphants aguerris. L'apparition de ces terribles animaux jeta le désarroi dans le camp des Juifs,

1. *Ibidem.*
2. Graetz, VI, p. 8-9, parle de la légende des guerres de Djaluth à Temesna.
3. Probablement les Ouad R'dom et Chiyra près de Fès.

qui, effarés, fuirent le champ de bataille. Cette victoire livra aux mains d'Idris le bassin du fleuve de Saaler [1], il prit Elkadden (Sadden) et ses dépendances, ainsi que Tahir et ses dépendances, régions occupées alors par des Juifs.

Il est à remarquer que presque tous ces noms géographiques se retrouvent réellement dans les environs de Fès et qu'ils correspondent à certaines localités situées au pied des montagnes de Fazaz et de Behloula.

Effarés et découragés, les Juifs envoyèrent à Idris des messages pour lui demander l'aman, mais il leur fut donné le choix entre une conversion intégrale à l'islamisme ou une extermination totale. Ils préférèrent continuer la guerre. Afin de parer aux attaques des éléphants, les Israélites imaginèrent de leur opposer des taureaux chargés de planches couvertes de paille et de soufre.

A peine arrivés en présence de l'ennemi couvert par une troupe d'éléphants, les guerriers juifs mirent le feu à la paille : les taureaux affolés des douleurs cuisantes causées par les brûlures et poussés en avant par les guerriers, se lancèrent éperdument sur le camp de l'ennemi et refoulèrent les éléphants effrayés qui prirent la fuite et se tournèrent contre les soldats idrisides. Le succès de ce stratagème sauva les Juifs d'une extermination certaine. Idris leur accorda finalement l'aman, à la condition qu'ils se soumettraient à l'impôt du kharadj et en outre à un tribut annuel de vingt-quatre jeunes femmes destinées au harem du nouveau souverain.

VI

La soumission des Juifs affaiblis et réduits en nombre

1. V. plus haut, ch. VII, ce que dit Ibn Khaldoun concernant la présence des Juifs dans cet endroit avant la fondation de Fès.

du centre et du Nord du Maghreb fut ainsi définitive. Mais alors commencèrent pour ces derniers de cruelles vexations et les misères auxquelles est fatalement exposée une minorité naguère encore puissante et tout d'un coup réduite à un état de soumission politique et d'infériorité sociale [1].

En premier lieu, ce furent les Berbères avides établis à Salé qui profitèrent de l'impuissance à laquelle étaient réduits les Juifs de Chella et des environs, ceux même que nous avons vu faire campagne pendant trois ans contre le gouverneur du Khalife et encourir le ressentiment d'Idris.

Les Berbères avaient contracté l'habitude de descendre des hauteurs de la montagne et de s'emparer des Juifs pour les vendre comme esclaves ou plutôt pour exploiter le sentiment de solidarité qui ne permettait pas aux Juifs de laisser leurs frères en état d'esclavage. On trouve en effet dans un document de Kaïrouan [2] que toutes les grandes communautés de l'Afrique avaient des caisses spéciales destinées au rachat des Juifs capturés par les Berbères et menacés de l'esclavage.

Les razzias étant devenues de plus en plus nombreuses, les sommes destinées au rachat des captifs finirent par peser lourdement sur la caisse des Juifs de Chella, appauvris déjà par la guerre et par le fisc.

Afin de couper court aux exigences de plus en plus pressantes des Berbères, une assemblée de notables juifs de cet endroit avait d'abord voulu déclarer une fois pour toutes que la communauté ne continuerait plus à racheter les captifs. Toutefois, en présence des menaces formelles des Berbères de livrer les captifs non rachetés à une mort certaine, le sentiment de fraternité avait fini par l'emporter.

1. Les récits qui suivent peuvent bien se reporter à l'un des descendants d'Idris I; toutefois la ville de Chella a déjà existé de son temps.

2. V. Cazès, *ouvr. cité*, p. 57,

D'ailleurs, l'obligation de racheter les prisonniers avait provoqué l'organisation d'une véritable institution de bienfaisance, avec ses caisses distinctes et ses bureaux. Dans ces conditions, les rançons relativement considérables que les communautés avaient à payer pour délivrer les prisonniers excitèrent la convoitise non seulement des Berbères. mais de certains Juifs mêmes. Les premiers qui cherchèrent à exploiter la générosité de leurs coreligionnaires furent certains Juifs de la ville de Mella[1] qui entrèrent en relations avec les Berbères et se constituèrent prisonniers afin de toucher une part de la rançon que les communautés avaient payée pour leur délivrance. La fraude finit par être connue et les communautés averties usèrent à leur tour du procédé suivant : ils décidèrent que le rachat des prisonniers juifs n'aurait plus lieu, qu'à condition que les captifs rachetés accomplissent un service de trois ans comme esclaves des maîtres ou des sociétés qui paieraient le montant de leur rançon. Cette décision eut pour effet de réduire, dans une certaine mesure, le nombre des fraudeurs juifs. Toutefois, l'institution des caisses de rachat ne cessa pas de fonctionner dans le pays, et ce fut elle précisément qui fournit à Idris l'occasion d'user une fois de plus de cruelles représailles envers les Juifs. Voici ce que raconte notre auteur : « Dans la ville de Chefchaba[2] (située près de Marrakech) deux habitants juifs attirèrent sur eux la haine de tous leurs coreligionnaires en se rendant coupables de délation auprès du gouverneur local Djafar. Dans l'impossibilité de punir autrement les délateurs, les notables de la communauté voulurent les humilier en s'abstenant de

1. Melah ou Ouad-el-Melah se trouve en effet dans la même région que Chella. Cf. *Arch. Maroc.*, I, p. 339. Si les deux derniers épisodes datent d'une époque postérieure à Idris I, il s'agirait tout simplement du Mellah ou du quartier juif.

2. Probablement un autre anachronisme, à moins de supposer que le nom de Chefchaba ne soit la traduction d'un ancien nom.

s'adresser à leur libéralité pour la collecte des sommes destinées à la caisse du rachat des prisonniers.

« Se sentant froissés dans leur amour-propre, les deux délateurs se rendirent auprès du gouverneur et n'eurent pas de peine à le convaincre que les Juifs faisaient des collectes destinées à appeler les ennemis de l'Imam, auxquels ils avaient l'intention de livrer le pays. »

L'enquête instituée à cet effet par les autorités parut donner un air de vraisemblance à ces assertions et fournit à Idris le prétexte qu'il cherchait de sévir contre les Juifs. Ces derniers, avertis de bonne heure, prirent les armes et résistèrent avec succès aux troupes envoyées par l'Imam sous le commandement de son général Yahia. Idris en personne se mit alors en tête de l'armée, infligea une déroute terrible à ses ennemis et massacra avec une cruauté impitoyable tous les Juifs de la province de Saphian (Sefrou ?) [1].

Un fait consécutif à ces derniers événements est très intéressant à signaler parce qu'il nous montre, comme le dit M. Cazès [2], l'esprit de casuistique religieuse qui s'infiltra de bonne heure dans le judaïsme de Maghreb.

Nous avons vu que l'une des conditions stipulées par Idris dans son pacte avec les Juifs consistait dans le tribut annuel de vingt-quatre jeunes femmes que les Juifs devaient envoyer au harem du souverain.

Ayant appris que les femmes juives de la ville de Bedjaya [3] étaient réputées pour leur grande beauté, l'Imam exigea que la communauté lui envoyât dix des plus belles femmes. Dans l'impossibilité de résister à cet ordre, les Juifs, au lieu de livrer leurs coreligionnaires à leur gré, choisirent par la voie aveugle du sort dix jeunes femmes

1. Erreur évidente. Il s'agit probablement de Sofroïa ou Sefrou, toujours dans les environs de Fès.

2. *Ibidem.*

3. Probablement la ville de Badja.

parmi les plus belles de la ville. Après les avoir gardées quelque temps dans son harem, Idris les renvoya dans leurs familles, en prétextant qu'il attendait des jeunes filles et non pas des jeunes femmes : cette fois encore on accéda à son désir.

Il s'éleva alors au sujet des femmes renvoyées une discussion parmi les notables du lieu, les uns soutenant que ces femmes devaient être considérées comme violentées אנוסות et comme telles non interdites à leurs maris par la loi ; les autres prétendaient au contraire que le choix par le sort écartait toute idée de violence, puisque le tyran n'avait pas désigné ces femmes par leurs noms, condition indispensable pour leur permettre de bénéficier de la situation des violentées.

Tel était le rigorisme religieux à cette époque, que ce furent les derniers qui l'emportèrent et que le souci religieux prima celui de l'humanité.

Cette décision fut rapportée à Idris, probablement par l'un des nombreux renégats juifs qui l'entouraient et lui fournit un nouveau prétexte de sévir contre les Juifs. Il continua sans trêve sa politique d'extermination totale de l'élément juif dans la Mauritanie : un grand nombre d'Israélites embrassèrent la religion du prophète ; d'autres quittèrent le Maghreb pour aller en Ifrikia. Les Juifs de l'île de Djerba se disent même des descendants de ces réfugiés [1].

La fortune qui avait souri à l'Imam dans toutes ses campagnes contre les Juifs parut le trahir un moment, pendant le siège de la forteresse juive Elezdi [2]. La ville résista longtemps et, se voyant dans l'impossibilité de la réduire, Idris offrit l'aman à ses défenseurs sous prétexte qu'ils

1. Cette tradition est citée par M. Cazès, p. 52 ; cf. aussi le livre cité de M. A. Cahen.

2. El-Azda (?)

étaient des parents du prophète. Tous ces habitants eurent ainsi la vie et la religion sauves.

Sur ces entrefaites, l'Imam Idris fut empoisonné sur l'ordre du Khalife Haroun Ar-Rachid, dans sa résidence d'Oualili par le médecin juif Souleiman, après un règne de trois ans et demi ou de cinq ans, selon certains auteurs. Cela se passait en 793 (791).

La mort du premier Imam fut un soulagement pour les populations juives du Maroc : la plus grande partie d'entre elles fut cependant massacrée ou refoulée sur les confins de l'Afrique. La force séculaire des anciens guerriers de la Cyrénaïque fut ainsi anéantie pour toujours.

Après la mort d'Idris Ier, les tribus juives ou judaïsantes descendent de la scène politique du Maghreb el-Akça pour donner naissance à un judaïsme religieux et soumis au même sort que tout le reste des Juifs établis parmi les musulmans.

Affaiblis et décimés, les Juifs n'osèrent plus défendre ouvertement leur politique, ni propager le judaïsme parmi leurs voisins, tous convertis maintenant à l'Islam.

Quelques vestiges des descendants des anciens guerriers de la Cyrénaïque se maintinrent pendant tout le moyen âge comme serfs défendant la cause des propriétaires arabes ou berbères. Les autres, se voyant exposés à tous les périls, préférèrent se fixer dans les villes pour former au Maroc, comme partout ailleurs, la classe moyenne de la population : une situation économique et sociale égale finit par niveler toute distinction intérieure apparente entre Juifs palestino-romains et berbères.

D'autres, plus hardis et harcelés constamment par les musulmans, après s'être maintenus pendant un certain temps dans le Sud, dans les régions du Sous, de l'Ouad en-Noun[1] et des Ksours du Sahara, dans l'impossibilité de

1. Cf. Léon l'Africain, t. IV, p. 151 et 156.

pousser plus loin vers l'Occident, préférèrent prendre le chemin du désert où ils trouvèrent des coreligionnaires de langue arabe, aussi peu orthodoxes, aussi guerriers et réfractaires à l'Islam qu'ils l'étaient eux-mêmes [1].

Une fois de plus le judaïsme acculé dans le Nord africain proprement dit, chassé de la campagne du Tell et du Rif, après avoir pénétré dans le Dra' et le Sous, put avoir sa revanche dans les Ksours du Sahara et le Soudan où nous rencontrons pendant quelques siècles jusqu'à l'Adrar et encore des traces d'une influence juive considérable.

Presque toutes les villes et les oasis situées près de l'Océan et jusqu'à Tombouctou portent des vestiges de cette influence juive ; l'abondance des marabouts juifs et des traditions locales témoignant d'une prédominance juive dans le Sahara paraissant s'accentuer depuis l'invasion arabe pour atteindre son apogée, comme nous allons le démontrer plus loin, entre le IXe et le XIe siècle.

Juifs sédentaires ou Juifs berbères qui habitent ces régions éloignées sont d'accord pour affirmer que dans les temps anciens correspondant aux premiers siècles de l'Islam, ils sont venus du Nord-Ouest, refoulés par les musulmans triomphants.

Nous pouvons indiquer, d'autre part, les points de la frontière méridionale ralliée plus tard à l'empire des chérifs, où l'élément juif prédominait ou du moins exerçait une certaine influence pendant les premiers siècles de l'hégire :

La ville de Eitdenet [2], dont les habitants convertis plus tard à l'islamisme se considèrent encore aujourd'hui comme descendants de l'armée de David, ce qui veut dire qu'ils participèrent aux guerres contre les Philistins-Berbères ; la

1. Cf. ch. III et plus loin ch. IX.
2. Cf. Léon l'Africain, *ibidem*, p. 137.

ville de Demensera [1] qui conserve des traditions analogues : les villages qui l'entouraient étaient encore, au temps de Léon l'Africain, peuplés par des guerriers juifs du rite caraïte ; les villes de Sidjilmâssa, Tarudant, Tafilet, Damnat, Tebelbet et Tematit [2] ; où la préhistoire juive a précédé l'histoire musulmane.

Au désert enfin et jusqu'à la région du Draa', près de l'Océan, où les traces d'une vaste colonisation juive sont surtout nombreuses, Juifs et Chellas racontent qu'ils étaient venus ici du Nord de Salé et de Chella ; Juifs et musulmans parlent un dialecte qui porte plus que tous les autres l'empreinte du libo-phénicien [3]. Les uns et les autres savent raconter des exploits du Djalout, « l'expulsé » par excellence, battu par les Juifs de David.

La ville de Draa' elle-même fut un des centres du caraïsme. Or nous ne cessons de répéter, qu'avant la pénétration des mouvements religieux de l'Asie, le judaïsme marocain n'avait connu ni le rabbinisme, ni le caraïsme. Moïse Dra'i, le savant et poète caraïte du XIe ou du XIIe siècle, fait en effet remonter la liste de ses ancêtres jusqu'au VIIIe siècle, c'est-à-dire à une époque où le caraïsme n'avait pas pu pénétrer dans le pays [4].

Le cycle héroïque est définitivement clos pour les Juifs du Maroc : le culte de Josué, refoulé jusqu'au désert dont nous le verrons surgir tout d'un coup près d'un siècle plus tard, et devenu, pour les populations converties de l'Islam, une simple superstition se rattachant à un marabout, re-

1. *Idem*, p. 148. Pour toutes ces villes, v. *Seror*, trad. Loeb : *Les Daggatun*.

2. M. Doutté (*Bull. du Comité de l'Afrique*, 1902, *sup.* 8) constate pour cette ville la présence de marabouts, des légendes et de mœurs juives datant d'une époque antéislamique.

3. Cf. Chénier, I, p. 27.

4. Cf. ch. IX.

cule devant la marche triomphante du judaïsme orthodoxe [1].

(Le royaume de Fès organisé et pacifié commence à prendre rang au nombre des nations soumises à la civilisation arabe ; ses relations commerciales et intellectuelles avec le monde civilisé nécessitent la présence d'un élément sédentaire apte à s'intéresser aux problèmes sociaux et scientifiques.

Des villes se fondent l'une après l'autre et partout les guerriers juifs d'hier subissent, non sans essayer de réagir, l'influence de coreligionnaires accourus de toutes parts; ils se groupent pour former la classe moyenne de l'empire.

Cette fois encore l'Asie victorieuse et civilisée apporte la civilisation, l'organisation et la foi basée sur la discipline de la synagogue aux communautés du Maghreb septentrional qui perdent de la sorte leur simplicité primitive et leur personnalité distincte pour se mêler à la masse du judaïsme.

La fermentation religieuse et ethnique durera certainement pendant quelques générations encore : combien d'éléments faibles et hésitants se détacheront du tronc de la synagogue jusqu'au jour où la grande masse se sera appropriée la culture palestino-babylonienne, produit compliqué et tyrannique de longs siècles d'éducation et de discipline religieuse.

Dans la seconde moitié du IXe siècle, le judaïsme marocain forme déjà dans les villes arabes un organisme ethnique et religieux peu distinct des groupements juifs des autres pays musulmans. Juifs aborigènes et Juifs immigrés rivaliseront de zèle pour la foi et pour le commerce. Les uns et les autres apporteront leur part à la renaissance des lettres et des sciences au moyen âge.

1. Sur la tribu du Sud les Beni Haïssa ou les enfants de Josué, cf. Chénier, p. 148.

VII

Les deux siècles qui séparent la fondation du royaume de Fès par Idris Ier de l'établissement de l'empire marocain sous le règne des Almohades, peuvent être considérés comme une période de croissance et de développement définitif dans l'histoire de ce vaste pays.

Dans le peuplement des nouvelles villes, indices du passage d'un grand nombre de populations semi-rurales et nomades à un état sédentaire, les Juifs, comme nous allons le voir, ont joué un rôle considérable, sinon prépondérant.

Leur aptitude naturelle au commerce et aux arts, les relations qu'ils entretenaient de tout temps avec leurs coreligionnaires du dehors, leur esprit éveillé, ainsi que le nombre peu considérable des Arabes établis dans le pays lors de la conquête, les ont destinés, pour ainsi dire, à former la classe moyenne, intermédiaire, dans ces nouvelles régions gagnées à la civilisation musulmane.

Ici comme en Espagne, la métamorphose qui changea les nomades d'hier en citadins d'aujourd'hui, se fit rapide et décisive : l'esprit d'adaptation des Juifs berbères ou espagnols se manifesta partout. A peine une ville fut-elle fondée, un centre créé que des communautés juives s'y instituèrent.

Il est donc inutile de rechercher les dates de la première apparition des Juifs dans telle ou telle ville marocaine : ils en sont les aborigènes, ayant, dès les origines de la ville, rempli des fonctions sociales distinctes, et contribué à son développement.

L'exemple de Fès nous montre clairement quel rôle les Juifs avaient joué dans la fondation des cités de l'empire.

Idris II, après avoir achevé la conquête des tribus de

l'Atlas, décida d'édifier la ville de Fès sur un emplacement qui portait peut-être déjà ce nom et qui, dit Ibn Khaldoun, appartenait aux tribus des Beni Borghos et des Khiar[1]. Or, dans ces tribus, il y avait beaucoup de chrétiens et de Juifs, voire des mages, — des débris des populations libo-phéniciennes. Il ne faut pas négliger, en outre, le fait que, dans la banlieue même de la nouvelle cité, il y avait des Beni Behloul établis dans la montagne du Sud, des Fazaz et une fraction des Riata. Donc, dès ses origines, Fès dut englober de nombreux Juifs établis aux alentours, à ces derniers une fraction tout entière des Djeraoua vint s'ajouter et occupa un quartier à part qui depuis porta leur nom[2].

La tolérance religieuse d'Idris II n'empêcha certainement pas ces anciens Juifs de l'Aurès de se fondre peu à peu avec le gros de la population Juive. D'autres Juifs arrivaient aussi dans la capitale. Le Kartas[3] nous apprend qu'à la même époque une foule de Juifs se réfugièrent à Fès. Il leur fut permis de s'établir dans un quartier assez vaste qui s'élevait depuis Aghlen jusqu'au quartier de Hisn-Sadou ; ils purent s'y adonner librement à l'exercice de leur culte moyennant une redevance annuelle, la djezia, qu'Idris fixa à 30.000 dinars, chiffre respectable et qui prouve le grand nombre des contribuables astreints à le payer.

D'autre part, parmi les 8 000 immigrants de Cordoue qui furent logés dans la ville, il y avait de nombreux Juifs espagnols, comme il devait y en avoir également au nombre des 300 familles arabes[4] amenées de Cairouan par Idris.

Les premiers renseignements sur les détails de la frontière de Fès ont trait à un Juif : un historien nous raconte

1. Cf. plus haut, ch. VII.
2. Raudh el-Kartas, p. 56.
3. *Ibidem*, p. 55.
4. Muller, *ouvr. cité,* p. 550. Cet auteur place la fondation de Fès en 814.

en effet que, lors de la fondation de la capitale, un juif ayant construit une maison avait trouvé un trésor et des antiquités qui remontaient à mille années auparavant.

Il n'est donc pas étonnant de constater que, peu après, Fès était devenue la grande ville juive par excellence, qu'elle rivalisait avec Cairouan et qu'El-Bekri citait un auteur plus ancien qui considérait Fès comme une ville où les Juifs étaient plus nombreux que dans « toutes les autres villes » : au point qu'elle était devenue la « Bled bla nas », « la ville sans hommes »[1], les Juifs n'étaient probablement pas dignes d'être considérés comme des hommes.

« Fès, dit ce même auteur, est le centre d'activité commerciale des Juifs, et c'est de là qu'ils font des voyages dans toutes les contrées » ; or ces contrées s'étendaient depuis l'Italie et l'Orient jusqu'au Soudan et à l'Egypte.

Cette prospérité de la communauté de Fès et les relations qu'elle avait maintenues de bonne heure avec les Juifs de la Diaspora, en avaient fait, dès le premier siècle de son existence, un centre important d'activité religieuse et intellectuelle pour le judaïsme, activité qui mérite bien une étude à part[2].

Les mêmes conditions avaient probablement présidé au développement de l'élément juif dans les autres villes marocaines. Ceuta, Draa, Sidjilmâsa, Tlemcen, Tahort et plus tard Qal'at Beni Hammad, Marrakech et Méquinez avaient chacune ses savants et ses écoles scientifiques et religieuses dont l'étude occupe un chapitre des plus intéressants dans l'histoire religieuse et littéraire du peuple d'Israël[3].

En ce qui concerne la ville de Qal'at Beni Hammad, con-

1. Page 262.

2. La communauté de Fès est mentionnée dans un document juif pour la première fois par Ibn Koreïch, vers 880.

3. Cf. plus loin, III.

struite vers l'an 1007 et devenue un foyer de science talmudique, il n'est peut-être pas superflu de constater que tout comme à Fès, nous trouvons parmi les premiers habitants de cette ville une fraction des Djeraoua arrivés du Maghreb, probablement de l'Aurès[1].

Quoi qu'il en soit, l'époque de la domination idrisite paraît avoir été pour les Juifs une période de prospérité et rien ne montre qu'ils eussent à se plaindre de l'attitude des souverains ou des tribus pacifiées envers eux. Bien au contraire, les persécutions inaugurées par le khalife Moutawakkil contre les chrétiens et les Juifs n'eurent aucune répercussion fâcheuse sur le Maroc et durent contribuer à jeter dans ce pays un grand nombre des Juifs orthodoxes de l'Asie[2].

Une autre persécution provoquée par le khalife Hakem de la dynastie des Fatimides (1008-1020) et qui frappa les Juifs de l'Ifrikia, n'atteignit pas non plus ceux du Maroc. Ce khalife, se référant aux ordonnances d'Omar, voulut forcer tous les infidèles, chrétiens et juifs, à embrasser l'islamisme, mais se heurtant à une résistance acharnée de la part de ces derniers, il ordonna aux Juifs de porter des figurines de veau[2].

Par contre la conquête du Maghreb par les Omeïades d'Espagne semble avoir particulièrement favorisé le développement de la population juive. Sous le règne de Hachem et d'Almansoûr nous rencontrons de hauts fonctionnaires et des percepteurs juifs dans tout le Maroc et jusqu'à Sidjilmâssa[3].

Aucun changement notable ne paraît s'être produit dans la situation des Juifs sous le règne des Aghlabites et des

1. Ibn Khaldoun, II, 541.
2. A. Cahen, *ibidem*, p. 37-38.
3. Ibn Daoud, *Chronique*.

Zirides qui avaient succédé aux Idrisides dans certaines provinces, de sorte que le IXe, le Xe et même le XIe siècle peuvent être considérés comme l'âge d'or dans l'histoire des Juifs marocains.

On raconte que l'émir Yahia ben Yahia l'Idriside, prince de « mauvaises mœurs », viola dans le bain une jeune fille juive nommée Hanyna, la plus belle femme de l'époque, qui avait résisté à ses offres et à ses prières; cet acte fut jugé sévèrement par l'opinion de la capitale[1].

Le bien-être des Juifs commença cependant à décliner après la défaite de Hamama, le dernier des Idrisides (1032). Le sort des Juifs de Fès devint, à cette occasion, très précaire. Le Raudh el-Kartas raconte[2] qu'Abou 'l-Hamel Temim le Zénate, émir des Beni Ifren, après qu'il se fut emparé de la capitale, fit périr plus de 6.000 juifs et enleva aux autres leurs richesses et leurs femmes. Par suite de cette persécution, Fès perdit son importance en tant que centre talmudique et céda sa place à Qal'at Beni Hammad[3].

La dynastie des Almoravides paraît avoir apporté peu de changements radicaux dans la situation des Juifs. Le fanatisme outré des princes almoravides a poussé certains historiens juifs à émettre l'opinion que sous leur domination les Juifs étaient molestés et malheureux au Maroc.

Nous croyons cette affirmation sinon dénuée de fondement, du moins exagérée. Il est vrai que le premier émir almoravide, Yousouf ben Tachefin, animé d'un zèle que la victoire explique facilement, chercha d'abord à détourner les Juifs de leur foi. Il avait lu dans l'ouvrage d'un théologien musulman que Mahomet n'avait accordé aux Juifs la liberté d'exercer leur culte qu'à la condition que le Messie

1. Raudh el-Kartas, p. 103.
2. *Ibidem*, p. 150.
3. Youhassin, éd. Philipovsky, p. 212.

attendu par eux arrivât avant cinq siècles, délai annoncé par eux-mêmes, et que dans le cas où, passé cette époque, Dieu ne leur aurait pas envoyé le Messie qu'ils espéraient, ils seraient forcés d'accepter l'Islam et de reconnaître Mahomet comme le dernier prophète et l'envoyé de Dieu. Les Juifs, selon ce livre, avaient accepté cette condition, et les cinq années de l'hégire étaient sur le point d'expirer (le 2 septembre 1106), sans que le Messie fût arrivé, les Juifs des états musulmans devaient donc tenir la promesse faite par leurs ancêtres et se convertir à l'islamisme[1].

Les Juifs tombés dans cette angoisse terrible parvinrent cependant à conjurer cette persécution en versant entre les mains du vizir Abdallah ben Ali une très forte somme; mais ils continuèrent pendant un certain temps à être fréquemment tourmentés et pillés.

Il nous semble que ce fut le concours prêté à l'émir par les nombreux guerriers juifs dans la conquête de l'Espagne par Ibn Tachefin, plutôt que la somme considérable versée à son vizir, qui servit la cause des Juifs.

En effet, dans la guerre faite par Yousouf ben Tachfin contre Alfonso, roi de Séville, quarante mille guerriers juifs se trouvaient dans les camps des deux adversaires.

A cette occasion un grand nombre de Juifs marocains émigrèrent pour s'établir en Espagne, et c'est depuis cette époque que nous rencontrons dans la Péninsule des caraïtes occupant des forteresses, c'est-à-dire des guerriers juifs d'origine marocaine[2].

L'Andalousie était devenue, en effet, vers cette époque, l'Eldorado du judaïsme tout entier. Elle servait de refuge à tous les lettrés et savants depuis Bagdad jusqu'au Maroc.

1. A. Cahen, *ibidem*, p. 37-40; Graetz, *ibidem*, p. 76.
2. Cf. Graetz, t. VI. Ibn Daoud et Youhassin, p. 24. Ces caraïtes avaient à leur tête un chef nommé Al-Taras auquel succéda une femme surnommée Al-Maalima (la devineresse, la-savante).

En 1088, le rabbin Isaac Alfasi, l'une des sommités de la science tamuldique, persécuté dans sa ville natale, Qal'at Beni Hammad au Maroc, trouva un refuge certain en Espagne [1].

Au xe siècle encore nous voyons le vizir juif Hasdai ben Chaprout accorder sa protection aux savants de Fès et en premier lieu au grammairien Dounasch ben Librat. Plus tard, le célèbre vizir et poète juif Samuel ibn Nagrila de Cordoue rayonnait sur tout le Nord africain où il put rendre, grâce à son influence politique, d'énormes services aux communautés juives. Une chronique mentionne l'arrivée des savants de Fès auprès de ce fonctionnaire éclairé [2], probablement pour lui demander son appui matériel ou politique.

Plus brillante encore était devenue la situation des Juifs espagnols sous le règne du fils de Yousouf, l'émir Ali (1107-1144). A cette époque nous trouvons des médecins et des vizirs juifs dans presque toutes les cours des sultans et des émirs berbères d'Espagne soumis à l'autorité d'Ali. Ces hauts fonctionnaires, presque tous des écrivains et des savants eux-mêmes, investis de titres et d'honneurs officiels, jouissaient d'une influence énorme auprès des sultans, influence qu'ils mettaient volontiers au service de leurs coreligionnaires en Espagne comme dans le Maghreb. Ali ne fit pas d'exception à cette règle, et son médecin préféré fut Abou Ajoub Salomon ben Almuallah de Séville, qui fut un poète et un savant et qui porta le titre de prince et de vizir. Un autre médecin à la cour d'Ali, Hasan ben Kainoi de Saragosse, jouissait d'une estime considérable auprès du sultan [3].

1. Ibn Daoud.
2. Graetz et Ibn Daoud, *ibidem*.
3. Graetz, VI, p. 119-120.

Au Maroc même il y avait des Juifs percepteurs et investis d'autres charges publiques[1].

C'est sous le règne de ce prince que le célèbre cadi de Fès, Abou Abdallah Mohammed ben Daoud, voulut agrandir la mosquée de Karaouyîn. « Comme il existait sur l'emplacement choisi un grand nombre de maisons appartenant à des Juifs (que Dieu les maudisse!) qui refusaient de les vendre, on fit une juste estimation de ces propriétés, on leur en compta la valeur et on les en chassa, conformément à une loi établie par l'émir des musulmans Omar ben El-Khattab (que Dieu l'agrée!) qui s'était trouvé dans un cas sembable lorsqu'il voulut agrandir la mosquée sacrée de la Mecque[2]. »

On peut donc conclure que le règne d'Ali fut l'époque de floraison et de liberté pour les Juifs espagnols et marocains à la fois, qu'en dépit de l'influence politique exercée par le clergé fanatique, ils pouvaient se livrer au commerce et à la science en pleine sécurité. En effet un contemporain nous fait part dans les termes suivants de la diffusion de l'élément juif dans les villes marocaines : « A cette époque, il y avait des communautés juives (tant juives que caraïtes) dans toutes les villes de l'Afrique, depuis Salé, à l'extrême occident du Maghreb, jusqu'à Tahart à l'Orient de ce pays, ainsi que dans le haut de l'Ifrikia et jusqu'en Égypte et au grand désert[3]. »

L'extension prise par le judaïsme au Maroc nous est, en outre, affirmée par l'élégie écrite par Abraham ibn Ezra, dans laquelle le célèbre savant[4], à l'occasion de la grande persécution provoquée en 1146, mentionne la plupart des grandes communautés du Maroc comme des centres de

1. A. Cahen, *ouvr. cité,* p. 112, Ibn-Daoud.
2. Raudh el-Kartas, p. 75.
3. Ibn Daoud et Youhassin, p. 214.
4. Divan d'Ibn Era. Nous reproduirons cette élégie plus loin, III, ch. 1.

science et de foi ardente ; mais ce dernier épisode nous reporte au commencement d'une nouvelle période de l'histoire juive au Maroc.

Une catastrophe terrible, la victoire des Almohades, ce que les historiens hébreux appellent : « le glaive d'Ibn Toumart », n'épargna pas les Juifs de ce pays, qui disparurent pour longtemps de l'histoire officielle et politique du Maroc.

VIII

La sécurité relative dont les Juifs marocains jouissaient sous les Idrisites ainsi que l'apparition des Juifs orthodoxes d'origine asiatique et égyptienne, avaient fini par entraîner l'Afrique juive, à son tour, dans le courant de la renaissance religieuse et littéraire qui avait marqué le réveil du génie d'Israël en Orient. L'impulsion donnée par l'Islam avait amené le réveil des masses juives, et l'expansion de l'islamisme avait favorisé dans ces temps reculés l'extension de l'autorité talmudique et des institutions destinées à la sauvegarder : l'exilarchat et le gaonat de la Babylonie[1].

Chaque nouvelle province conquise par les Arabes était en même temps une conquête pour le judaïsme traditionnel qui reculait ainsi ses limites jusqu'aux pays les plus lointains.

« L'extension de l'Islam, dit l'historien juif Graetz[2], depuis les Indes jusqu'à l'Espagne, depuis le Caucase jusqu'à

1. L'exilarque de la Babylonie ou le Roche-Galuth (chef de la Diaspora) était considéré comme descendant de la famille royale de David, tandis que le Gaon ou la « Majesté » de la synagogue exerçait une autorité en tant que directeur de l'une des deux grandes écoles talmudiques de Soura et de Pampadouta.

2. Graetz, v. V, p. 153 et 183.

l'intérieur de l'Afrique, avait pour conséquence la diffusion du Talmud dans tous les pays tombés sous la domination arabe. Ce livre législatif, produit d'une longue évolution et du génie naturel des Juifs babyloniens, ne pouvait guère peser sur les habitants de l'Irak, dont il formait, pour ainsi dire, l'os de leur os ; tandis que les Juifs africains ou espagnols, ignorants pour la plupart, en matière religieuse, ne pouvaient se prononcer dans la circonstance ni porter leur jugement sur la foi orale. Tout autre était l'attitude des Juifs de Palestine et de Syrie, et surtout celle des Juifs libres et guerriers réfractaires à toute discipline du Yémen. » La tentative d'imposer le Talmud à ces populations ne manqua pas de donner naissance à tout un mouvement de réaction qui se manifesta d'abord dans des schismes et dans des hérésies nés un peu partout depuis le VIIe siècle.

Afin de parer au danger que présentaient ces hérésies pour l'unité religieuse, le gaonat investi par l'état musulman avait à sa disposition une arme efficace : l'excommunication. On excluait de la société et de la synagogue tout Juif qui ne se soumettait pas au joug du rabbinisme officiel, qui ne reconnaissait pas tous les nombreux préceptes et les prescriptions du Talmud.

Cette mesure rigoureuse avait fini par exaspérer les esprits réfractaires à la casuistique et aux minuties religieuses qui, profitant de l'adhésion à leur cause du candidat à l'exilarchat Anan, se groupèrent autour de ce dernier pour former une secte à part, devenue plus tard la secte des Caraïtes, c'est-à-dire de ceux qui s'en tiennent à la Bible seulement.

Cet événement eut lieu en 761. Cependant le nouveau mouvement qui avait groupé tous les éléments mécontents du judaïsme manqua longtemps encore d'unité et de méthode et laissa à ses adhérents pleine liberté d'action dans la façon de commenter la loi. Ce ne fut que plus tard

que le caraïsme devint une synagogue distincte, synagogue peut-être plus étroite et plus contraire à l'évolution normale de l'esprit religieux juif que le rabbinisme lui-même.

Or, le Talmud demanda beaucoup de temps pour s'imposer au Maroc ; pendant longtemps encore et grâce aux succès d'Idris Ier, le judaïsme marocain demeura soustrait à l'action directe et à l'autorité officielle des chefs de la synagogue babylonienne : jusqu'à une époque relativement avancée, le Maroc était resté presque en dehors des mouvements religieux qui avaient agité le reste du judaïsme. Trop peu soucieux des discussions casuistiques, les Juifs marocains n'avaient connu que très tard le rabbinisme intégral et n'avaient pas besoin, par conséquent, de connaître son adversaire, le caraïsme. La loi intégrale ne dominait pas encore la vie de l'israélite marocain.

Avant de poursuivre notre étude, nous devons nous arrêter un instant sur l'évolution religieuse des Juifs de Cairouan.

Dans les documents hébraïques, la capitale de l'Ifrikia nous apparaît dès ses débuts comme ayant toujours été en relations constantes avec les chefs de la synagogue de Babylonie.

Bien plus, Cairouan, où nous rencontrons un certain nombre de savants d'origine palestinienne et babylonienne, paraît avoir succédé à Carthage dans ses traditions rabbiniques ; elle avait ses écoles talmudiques, ses institutions religieuses et communales calquées sur celles des grandes villes de la Mésopotamie. Les schismes semblent avoir été inconnus dans ce centre rabbinique et c'est à peine si nous y trouvons des traces de caraïsme.

Par contre, Cairouan précède l'Espagne dans l'éclosion du mouvement scientifique et littéraire qui, à partir du IXe siècle, y comptait des représentants glorieux et influents.

Le premier de ces savants fut le médecin du sultan Ziadet

Allah, Isaac ben Salomon Israeli (845-940), originaire d'Égypte. Médecin et linguiste distingué, auteur de nombreux traités de médecine arabe, il jouissait d'une grande influence auprès de ce sultan, ainsi que de son successeur, Abdou-Allah, le fondateur de la dynastie des alemides.

Un élève d'Israeli, Dounasch Abou Sahal (mort en 960), savant non moins connu dans la médecine arabe que dans la linguistique hébraïque, lui succéda dans sa charge de médecin de la cour. Maître et disciple semblent avoir été tous deux en relations avec les savants de Fès et des autres villes marocaines [1].

En 919, l'apparition à Cairouan de l'exilarque Oukba [2], obligé de fuir Bagdad par suite d'une dénonciation au Khalife, donna un éclat nouveau à la communauté de cette ville. Le « prince de l'exil » fut reçu par Israeli et les notables avec les honneurs royaux. Le moment paraissait venu où l'Afrique du Nord supplanterait Babylone, pour devenir à son tour le centre de la Diaspora : cependant, il n'en fut rien.

Cette vaste terre africaine, qui avait balayé les Phéniciens et les Romains, les Grecs et les Vandales, ne fut pas non plus hospitalière pour la plus vivace des religions, la plus opiniâtre des croyances.

Un auteur juif [3], mentionnant l'arrivée de ce « prince » à Cairouan et la stérilité de son effort, s'exprime ainsi :

« La loi orale n'a généralement pas pu s'acclimater en Afrique. Les rabbins avaient beau établir des écoles rabbiniques et propager l'exercice des pratiques minutieuses du Talmud ; écoles et pratiques disparaissaient avec les fondateurs des écoles sans laisser de traces profondes. »

1. Graetz, V, p. 282 et p. 349-350. Cf. le *Rissalah* d'Ibn Koreïch, l'introduction de Goldberg.
2. Graetz, V, p. 298, Ibn Daoud.
3. Cazès, *ouvr. cité,* p. 67.

En effet, les grandes masses indigènes juives des villes africaines ne voulurent jamais se soumettre à l'autorité talmudique, quoique la ville de Cairouan, comme la ville de Fès d'ailleurs, ait toujours entretenu des relations fréquentes avec les écoles babyloniennes. Mais précisément, ces « responsa » envoyés par les rabbins de Cairouan aux Gaons de la Mésopotamie nous montrent combien les notions sur la loi orale et sur la tradition étaient demeurées peu connues dans ce pays. C'est à la requête du collège de cette ville que le Gaon Rabbi Cherira envoya sa célèbre missive où il exposait, une fois pour toutes, l'authenticité de la loi orale et son évolution historique.

Si nous nous arrêtons un peu longuement sur ce phénomène, c'est que, plus encore qu'en Ifrikia, il s'applique à la Berbérie intérieure et au Maroc, et que le problème de l'existence du caraïsme dans ce dernier pays à une époque antérieure au x[e] siècle se réduit simplement à l'existence dans ces pays de populations juives restées étrangères au Talmud.

En ce qui concerne les Juifs de la Berbérie intérieure, nous avons une indication très précieuse et d'autant plus intéressante qu'elle date d'une époque postérieure à la date de la floraison de la science talmudique en Afrique même, qui correspond au xi[e] siècle.

Dans le testament adressé à son fils, le célèbre Maimonide dit entre autres choses [1] :

« Garde-toi surtout de certaines gens qui habitent dans le Maghreb un pays appelé El-Djerba, et qui sont originaires de la Berbérie. Ces hommes ont beaucoup de sécheresse et de lourdeur de caractère. «

Il faut retenir ce que nous avons dit à propos des origines marocaines et berbères des habitants juifs de l'île de Djerba, qui n'étaient que des descendants des anciens guerriers juifs du Maroc.

1. אגרת הרמבם, éd. de Berlin, 1757.

Plus loin, dans cette même lettre, Maimonide continue :
« En général, garde-toi toujours bien des hommes qui demeurent en Afrique depuis Tunis jusqu'à Alexandrie, et de ceux qui habitent les montagnes de la Berbérie. Ils sont, selon moi, plus ignorants que le reste des hommes, bien qu'ils soient très attachés à la croyance de Dieu. Le ciel m'est témoin que je ne les compare pas aux Caraïtes qui, eux, nient la foi orale. Ils ne manifestent aucune clarté dans leurs études du Torah, de la Bible et du Talmud, bien qu'il y en ait quelques-uns d'entre eux qui soient rabbins-juges (Dayanim). Ils ont, relativement aux femmes impures, les mêmes croyances et les mêmes pratiques que les Beni Moos (Meos ?) qui sont un peuple musulman habitant ce même pays [1]. Ils ne regardent pas la femme impure et n'arrêtent leurs yeux ni sur sa taille ni sur ses habits ; ils ne lui adressent point la parole, et ils se font scrupule de fouler la terre que son pied a touché. De même, ils ne mangent pas le quartier de derrière des animaux abattus ; enfin, il y en a long à dire encore sur leurs usages et leurs différentes actions. »

Donc, ni caraïtes, ni rabbanites-orthodoxes, mais tout simplement des Juifs « maghrébins » ayant leurs croyances, leurs mœurs et leur personnalité distincte et propre à eux, et ceci après plusieurs siècles d'influence rabbinique et asiatique. A plus forte raison, ce particularisme des Juifs du Maghreb devait se manifester pendant les premiers siècles de la domination arabe et de l'organisation première des communautés juives.

La constatation qui ressort de tout ce que nous avons développé jusqu'ici, jointe à l'étude des mœurs et des usages particuliers conservés en partie par les Juifs marocains jusqu'à nos jours, aurait suffi à mettre fin à la fable

1. La dynastie des Beni Meos, réfugiée dans le Sud, dominait précisément le Mzab et les autres oasis du Maghreb.

acceptée de bonne foi par la plupart des historiens juifs qui attribuent à tous les savants juifs du Maroc antérieurs au xe siècle, une origine caraïte, si une indication très précise et irréfutable donnée par Makrizi n'était venue confirmer notre thèse d'une manière catégorique.

IX

Nous avons déjà constaté que le réveil de la littérature et de la pensée juives suscité par la pénétration de la civilisation arabe jusqu'aux pays les plus lointains avait donné naissance à toute une série de mouvements religieux juifs, et que les éléments restés jusqu'à l'invasion arabe en dehors de la discipline talmudique s'étaient montrés très réfractaires à l'expansion de l'orthodoxie babylonienne. Plus la population juive était primitive et autochtone, plus elle tenait à sa vie libre et à son indépendance, moins elle consentait à subir la tyrannie de la loi. C'est ainsi que nous voyons les juifs hispano-berbères adhérer avec empressement à l'hérésie de Sérénus en 720, comme nous allons voir leurs descendants embrasser avec ardeur tout mouvement faux-messianique.

Dans la première moitié du ixe siècle, Makrizi fait l'énumération des différentes sectes dissidentes juives. Il en connaît sept, toutes distinctes du caraïsme destiné plus tard à supplanter toutes les autres et à imposer une nouvelle synagogue aux éléments restés en dehors de la synagogue officielle.

Parmi ces sectes, il en compte une qui porte un caractère ethnique bien distinct, celle des « Maghrabiah »[1]. Les Juifs du Maghreb ou tout au moins le gros de la population juive autochtone, sont donc considérés par l'historien arabe

1. Furst, *Geschichte des Karäerthums*, p. 90.

comme une fraction distincte du peuple juif, ayant sa manière de croire et de pratiquer les préceptes et ayant elle-même conscience de cette distinction entre elle et les talmudistes.

Autre chose est de rechercher en quoi consistait précisément la divergence entre talmudistes et caraïtes et les « Maghrabiah », quelles étaient leurs croyances fondamentales à cette époque.

Le passage de Maimonide que nous avons cité plus haut, et qui date, il est vrai, d'une époque postérieure, confirme la pénétration de la loi orale jusqu'à l'intérieur, mais cette dernière y est considérée comme adaptée aux mœurs et aux conceptions des Juifs établis parmi les Berbères.

Il faut cependant présumer, et nous allons en avoir une preuve éclatante dans ce que nous racontera Eldad le Danite, que le culte de Josué continuait à exercer pendant longtemps encore une influence énorme sur les Juifs autochtones du Maghreb et qu'à côté de lui la vénération des marabouts, si réfractaires à l'esprit caraïte, était générale dans le pays. La preuve en est dans les nombreuses traditions, signalées par les auteurs médiévistes et modernes, se rattachant aux tombeaux des saints juifs antérieurs à l'Islam.

La désignation de Maghrabiah signifie donc plutôt une entité ethnique que religieuse, et on peut affirmer sans hésiter beaucoup que les premiers savants juifs du Maroc, apparus pendant la première moitié du IXe siècle, ont été des Maghrabiah. Tel fut le cas de Jehouda ben Koreich que Furst et Graetz n'hésitaient pas à considérer comme caraïte parce qu'il s'exprimait, chaque fois qu'il mentionnait le Talmud dans ses écrits, dans des termes qui font supposer qu'il n'en reconnaissait pas l'autorité. Or, les savants contemporains sont revenus sur cette opinion pour la simple raison que Jehouda ben Koreich et tous les autres savants marocains soupçonnés de caraïsme avaient connu et apprécié la tradition religieuse à leur manière seulement.

Cette erreur commise par les historiens cités s'applique bien plus encore à un autre savant juif du Maroc, Moïse Dara'i l'ancien. L'origine caraïte présumée de cet écrivain a été la cause que les dits historiens lui ont attribué les œuvres de son homonyme du XIe ou du XIIe siècle, Moïse Dra'i qui appartenait réellement au rite caraïte : de là à conclure que le caraïsme avait été florissant au Maroc au IXe siècle il n'y avait qu'un pas : Graetz et Furst l'ont franchi [1].

Un passage des controverses de Maimonide nous renseigne clairement sur le caractère religieux de Moïse Dra'i l'ancien : ce savant de Dra'i, étant venu vers la fin du IXe siècle en Égypte, apprit que les orthodoxes qui se rattachaient à l'école babylonienne avaient une autre manière de mettre les phylactères ou les signes sacrés mentionnés par la Bible que les Juifs de son pays natal, et il s'empressa, en vrai croyant de la loi traditionnelle qu'il était, d'adopter la mode babylonienne : ce qui nous montre que les Juifs du Maghreb, sans réfuter la tradition en bloc, avaient leurs traditions et leurs rites propres.

Nous ne voulons pas trop entrer dans les détails, mais il s'agit là d'un point capital dans l'histoire des Juifs marocains, point dont l'éclaircissement pourra mettre fin à une confusion établie par les historiens juifs, et permettre de préciser l'origine première des Juifs, de certains centres marocains, surtout de ceux qui parlent le chleuh et les autres dialectes berbères, parmi lesquels nous trouvons beaucoup de survivances des anciens rites et usages pratiqués par les Juifs autochtones du Maroc avant la grande persécution de 1146 : Ce dernier fait nous renseigne sur la descendance authentique de ces Juifs des anciens aborigènes du Maroc.

Nous croyons avoir ainsi établi que jusqu'à une époque relativement tardive les Juifs autochtones du Maroc avaient

1. *Controverses*, פאיהדור, n° 10.

formé un organisme ethnique et religieux distinct, lequel, soustrait à l'autorité du gaonat de Babylone, mais loin d'adhérer pour cela au schisme caraïte, formait cependant un groupement à part désigné à l'étranger sous le nom de « Maghrabiah ».

Dans ces conditions, il aurait été surprenant de ne pas voir surgir en plein IXe siècle, à une époque où la vie intellectuelle juive battait son plein et où les discussions entre rabbinistes et caraïtes commençaient à devenir très ardentes, forçant les Juifs de tous pays à se prononcer pour les uns ou pour les autres, une tentative de création d'un mouvement séparatiste au Maroc même, mouvement conforme aux tendances et aux traditions ainsi qu'au caractère propre des judéo-berbères de l'Afrique, ce pays des schismes par excellence.

Cette tentative eut lieu effectivement et une fois de plus les historiens juifs auxquels, il est vrai, toutes les découvertes faites par les explorateurs français des derniers temps sur le passé de l'Afrique étaient restées inconnues, méconnurent le véritable caractère d'un épisode des plus curieux et qui occupe un chapitre important dans les annales de l'histoire juive.

Nous voulons parler de l'apparition mystérieuse d'un Marco Polo juif, l'énigmatique aventurier Eldad le Danite. Ce personnage étonnant, apparu comme un météore dans les centres juifs du Maghreb, pendant la seconde moitié du IXe siècle et qui faillit être cause d'une révolution religieuse dirigée contre le judaïsme traditionnel au nom de Josué, fils de Navé, mérite de nous arrêter quelques instants dans notre étude, où le problème des origines premières du Maghreb occupe tant de place.

Le fameux Eldad de la tribu de Dan surgit entre 860 et 880 à Cairouan, à Fès et à Tahort : dans toutes ces villes il laissa des traces littéraires importantes.

Toutes les conjectures possibles avaient déjà été faites au

sujet de cet aventurier problématique dont le passage au Maghreb a eu un retentissement éclatant dans toute la Diaspora et dont les productions littéraires et même législatives avaient réagi sur le judaïsme pendant tout le moyen âge.

Grâce au travail publié par un savant hébreu, M. Epstein de Vienne[1], en un volume qui contient tous les documents qui se rattachent à ce personnage, ainsi qu'un examen critique des textes, nous sommes en état de préciser le caractère et les actes du fameux Eldad, ainsi que les événements et les détails qui s'y rattachent et qui concernent surtout l'histoire des juifs du Maroc.

Eldad le Danite apparut soudain dans les villes de la côte du Maghreb vers 860-880. Il était venu du désert, du Soudan ou de la Nigritie et il se disait appartenant à la tribu juive indépendante des Danites, l'une des dix tribus disparues d'Israël, émigrée selon lui de l'Éthiopie ou en Nigritie. Il ne parlait que l'hébreu, mais un hébreu spécial, un dialecte qui diffère de tout ce que nous connaissons de cette langue et qui se rattacherait peut-être à l'hébréo-phénicien.

En dehors des Danites, sa tribu propre, il y avait, dans la Nigritie [2], selon lui, trois autres tribus d'Israël jouissant toutes d'une prospérité politique et matérielle considérable et faisant la guerre aux royaumes nègres, situés dans le désert et séparés des Israélites par un fleuve sabbatique qui projetait, pendant la semaine, des flots de sable et de pierres [3].

1. Ab. Epstein, אלדד הדני, Vienne.

2. P. XXXIII : La tribu de Dan serait venue en Éthiopie de l'Égypte, tandis que les trois autres tribus juives de la Nigritie, celles de Naphtali, Gad et Assir, seraient venues de l'Arabie, ce qui confirme l'hypothèse émise par M. Le Chatelier sur l'origine des Juifs dans l'Afrique occidentale. Cf. *L'Islam dans l'Afrique occidentale.*

3. P. XXXVII : Il est difficile de ne pas voir dans cette indication un essai d'explication de la légende du fleuve sabbatique par les flots de sable du grand désert.

Il affirmait en outre que ces Israélites ne connaissaient pas l'arabe, qu'ils parlaient tous un hébreu particulier qui, comme M. Epstein l'a fort bien établi, porte des traces d'une langue parlée et non pas d'un idiome inventé. D'ailleurs le grammairien Ibn Koreich, qui rencontra Eldad vers 880, accepta toutes ces indications sans hésiter.

A côté de ces quatre tribus, il y en aurait eu une cinquième, celle des Ben Mousa ou Mosché, tous descendants de Moïse.

Dans ces mêmes pays, il y aurait eu aussi une population païenne qui, ainsi qu'il ressort d'une description détaillée faite par notre auteur, pratiquait le culte phénicien de Moloch-Melitta [1].

Il est difficile de ne pas voir dans tous ces renseignements qui relèvent de la réalité et de la légende à la fois, des données sur les migrations des tribus judaïsantes et lybo-puniques, refoulées par les musulmans jusqu'à l'Océan et de là jusqu'au Soudan [2]. En effet l'existence des Juifs indépendants dans le Sahara vers le IXe et le Xe siècle est confirmée par les traditions du Kitab el-Adouani que nous avons déjà mentionnées, ainsi que par certaines indications d'autres historiens arabes dont la plus importante est celle du Kartas [3].

1. P. 61. En effet, les détails donnés par Eldad sur ce culte nous paraissent du plus haut intérêt.

2. Eldad appelle la Nigritie du nom de Havila. Or, déjà Josèphe (*Ant. Jud.*, 46) donne ce nom au pays des Gétules. D'autre part, cf. la tradition conservée par les Chellas du Sud sur leur séjour primitif dans la région de Salé, ainsi que ce que dit Chénier (I, p. 27) sur les traces de la langue phénicienne dans le dialecte des Chellas et des Brebès (cf. Alexis de Vaulx, *La France et le Maroc*).

3. Cf. Cahen. Voici le texte du *Kitab el-Adouani :*

« Les gens du Sahara descendent des Adjoudj ben Tikran le Juif. Ils habitaient jadis Khaibar. C'est ce que m'a raconté Salem ben Adman. La force des Ksours du Sahara consistait dans les chevaux ; ils étaient Juifs des Beni Abd ed-Dar. »

Il faut tenir compte aussi des traditions ; celles des Touaregs et celles des Dagattoun qui toutes affirment que

El-Kaïrouani (p. 174) ajoute, d'autre part, que le premier qui régna dans le pays des Touaregs, dans le désert, fut Biouloutan (Tloutan) ben Tiklan, qui doit bien être le père de Adjoudj.

Le Raudh el-Kartas (p. 104-105) raconte jusqu'aux détails de cette fondation du premier empire saharien.

Le premier qui régna au Désert fut Tloutan (Bouloutan) ben Tiklan le Senhadja, le Lemtouna ; il gouvernait tout le Sahara, et était suzerain de plus de vingt rois du Soudan, qui lui payaient tous un tribut. Ses états s'étendaient sur un espace de trois mois de marche en long et en large ; et ils étaient peuplés partout. Il pouvait mettre sur pied cent mille cavaliers ; il vivait du temps de l'Imam Abd er-Rahman, souverain de l'Andalousie, et il mourut en 222 (836 J.-C.), âgé de quatre-vingts ans. Son neveu El-Athyr lui succéda... Son fils Temim gouverna jusqu'en 306 et fut renversé par les Cheikhs. Finalement ils reconnurent pour souverain un émir, Abou Mohammed ben Tyfat, connu sous le nom de Tarsyna el-Lemtouna... Il gouverna les Senhadja pendant trois ans et il fut tué dans une razzia sur les tribus du Soudan, à l'endroit nommé Bkâra. Ces tribus habitaient les environs de la ville de Teklessyn ; elles étaient arabes et pratiquaient la religion juive. Teklessyn est habitée par la tribu Senhadja les Beny Ouarith qui sont gens de bien et suivent la sounna... Ils font la guerre sainte aux habitants du Soudan qui ne professent pas l'Islam.

M. Le Chatelier, qui a étudié sur place la question des influences du judaïsme au Sénégal et au Soudan, dit à propos de ce dernier texte (*ouvr. cité*, p. 124):

« Ainsi au commencement du ve siècle de l'Hégire il existait encore sur les confins du Soudan un groupe de populations originaires d'Arabie et pratiquant la religion juive, assez nombreux pour tenir tête aux Lemtouna, alors ralliés sous un seul chef. La position de Teklessyn ne peut pas être identifiée d'une façon précise. Elle se trouvait en tous cas entre le Niger septentrional et le littoral atlantique, sur la lisière des pays nègres. »

M. Le Chatelier suppose que les tribus juives seraient venues de l'Arabie par l'Éthiopie et émet l'hypothèse d'une parenté avec les Falaschas.

Il dit ailleurs (p. 40) que les Sanhadja du Sud avaient embrassé l'Islam sous le commandement de leur chef Tloutan (Bouloutan) le Lemtouni, mort en 837.

ces peuplades étaient venues du Maroc dans la Nigritie entre le VIIe et le VIIIe siècle.

Comme nous l'avons vu, Tikran ou Tiklan fut d'origine juive. La conversion de son fils à l'islamisme dut entraîner des luttes intestines entre chacune des deux fractions des Zenata et des Zenhaga appartenant à l'une ou à l'autre religion. A ces renseignements il faut ajouter encore le texte cité plus haut d'Ibn Khaldoun qui affirme que les Touaregs, les Zenhaga et les Lemtouna étaient venus de l'Éthiopie.

Toutes ces indications, corroborées et confirmées d'une façon frappante par les données d'Eldad le Danite, nous amènent à formuler les conclusions suivantes :

Le judaïsme a toujours été très influent dans l'Afrique intérieure et ses origines dans ces pays remontent probablement à l'époque de la destruction de la Cyrénaïque : les persécutions religieuses des Byzantins n'ont fait qu'accentuer cette influence juive et libo-punique dans des régions soustraites à leur domination. Une migration des tribus juives venues de l'Arabie dans la première moitié du VIIe siècle et qui paraît avoir entraîné à sa suite des fractions des Falaschas a abouti à la formation des populations indépendantes juives jusqu'à la Nigritie.

L'invasion des Arabes au VIIe siècle a jeté dans l'Adrar et les Ksours du désert des tribus entières de religion juive, lesquelles, jointes aux tribus originaires de l'Arabie, ont réussi à fonder au commencement du IXe siècle le premier empire du Sahara et du Soudan, ce qui coïncide avec les données chronologiques des auteurs arabes cités.

Cependant, vers 837, Toulatan, le fils de Tikran et probablement le père du prince juif Adjoudj, se convertit à l'islamisme, ce qui inaugure une ère des guerres entre les Juifs et les musulmans dans l'Afrique occidentale.

Ces guerres, notre Danite sait les raconter et seule une étude faite sur place pourrait les élucider définitivement. Il ressort en tout cas de ce que nous avons réussi à dégager de ses propos, que les Juifs vers 850-860 tenaient encore fermement, qu'ils occupaient un territoire de 200 jours de marche, ce qui ne paraît pas excessif si nous songeons que ces tribus étaient des nomades et que leur influence s'exerçait depuis Koukia jusqu'à l'Océan.

Au Xe siècle l'indication fournie par le Raudh el-Kartas constate la présence des tribus juives arabes près de Teklessyn. Cette dernière ville ne serait-elle pas תיסקא ou תוסינא, nom certainement mutilé dans la liste d'Eldad ?

Les populations dont il s'agit seraient donc les derniers descendants des adorateurs du culte de Josué et des païens puniques qui surgissaient pour la dernière fois du désert.

En effet, si l'on dégage de leur élément fabuleux et utopique, tous les renseignements fournis par ce Marco Polo juif, on retrouve facilement le fond de vérité qu'ils cachent.

Eldad a certainement visité certaines tribus juives du Sahara ; il a ouï dire bien des choses de certaines autres ; il en connaît les usages et les croyances au point que M. Epstein est arrivé à les identifier avec celles des Falachas dont l'origine hellénique commune avec les anciens guerriers de la Cyrénaïque avait été supposée par nous. Il se peut aussi qu'il ait confondu les Beni Moussi avec la puissante tribu de Mossi, qu'il a pu ne pas visiter lui-même, puisque nous sommes arrivés à identifier la plupart des noms des royaumes nègres avec des noms géographiques de la région de l'Adrar, de la Mauritanie française et même du Soudan occidental[1].

L'influence juive s'est certainement perpétuée dans ces pays lointains : « On trouve, dit M. Le Chatelier (p. 314), dans le mahométisme soudanais, des traces nombreuses du judaïsme qui l'a probablement précédé dans ces contrées. Des rites juifs rien n'a subsisté (est-ce sûr ?). Mais toute l'histoire religieuse des Musulmans du Sénégal et du Niger s'appuie sur celle des Hébreux. Enfin, la conquête du Foutah par les Peulh (qui, disons-le en passant, attribuent leur origine au Maroc) a donné lieu à une autre légende fort compliquée dans laquelle figure Ali Bedra (le gendre du Prophète), comme époux de Miriem la vierge, et, lieutenant de Moïse, envoyé lui-même par Aïssa au nom du Prophète. » Ai-je besoin d'ajouter combien cette confusion entre Aïssa et Josué, le lieutenant de Moïse, rappelle la tradition judéo-libienne concernant les luttes entre Josué et les Cananéens ainsi que le culte de Josué que l'aventurier Danite cherche à restaurer.

1. Nous y consacrerons une étude à part ; parmi les noms géographiques donnés par Eldad et souvent mutilés par les copistes nous avons cru pouvoir en identifier un certain nombre dont voici quelques-uns : Adra (Adrar ?) Todema (ka). Cf. Le Chatelier, *ibidem*, p. 49 ;

Nous ne suivrons donc pas M. Epstein lorsqu'il refuse d'admettre que l'Afrique occidentale ait été le pays d'origine du Danite pour la seule raison « que dans cette dernière province, les Juifs adhéraient à la discipline du Talmud et des écoles rabbiniques ». Il y a là une erreur qui peut être juxtaposée à celle qui a été admise par tous les historiens juifs par rapport au Maghreb [1].

Koukia (*ibidem*, p. 80), Kountou ou Koumtou (*ibidem*, p. 46 à 50), Toreka (variante Tekrour ; *ibidem*, p. 50) ; Toukeler (*ibidem*, p. 109) ; Kuba ou Kechi (*ibidem*, p. 110) ; Karma (Kartas, p. 76) ; en outre signalons les noms de Hohom et Z'omerom que nous trouvons dans le Sud du Maroc.

1. *Ibidem*, p. xv.

De même la facon ingénieuse dont ce savant établit l'existence réelle d'un dialecte hébraïque qui diffère de tous les autres et qui exclut à la fois toute influence rabbinique et caraïte, nous ramène forcément au seul pays où la langue de la Bible, vivante encore dans l'une de ses filles les plus rapprochées, le phénicien africain, a pu trouver un dernier refuge, c'est-à-dire à l'extrême Sud-Ouest de l'Afrique où Judéo-Berbères et Libo-Phéniciens, refoulés par le conquérant arabe, s'étaient rencontrés pour la dernière fois. Ce dialecte, forcément altéré, explique la forme étrange de certains mots révélés par Eldad.

Que cette langue qui avait été parlée par la tribu de Dan ainsi que l'existence de la tribu elle-même n'ait pas été une chose inventée de toutes pièces, c'est ce que nous montrent deux témoignages du x[e] siècle, c'est-à-dire un siècle après l'apparition d'Eldad et dont l'un nous parle des Juifs Danites venus à Fès du désert, « *d'un pays juif*, » et qu'eux aussi parlaient un hébreu particulier.

Il faut ajouter à ces renseignements qu'Eldad le Danite avait été accompagné dans ses voyages par un autre Juif du désert qui faisait remonter son origine à la tribu d'Asser, fils de Jacob. Or, parmi les tribus Mandé ou Soni-nké dont certaines font remonter leurs origines aux chefs des tribus d'Israël, nous en trouvons une en effet du nom d'Azer (cf. Le Chatelier, p. 314 et 79).

Toutefois les Danites prédominent dans les traditions de l'Afrique du Nord, ce qui a fait dire à M. Neubauer : « Evidently the Danites are more frequently to be found than any of the other tribus » (*Jew. Quarterly Review*, t. I).

En effet, un siècle après la disparition d'Eldad (vers 950-960), deux

Eldad est le seul écrivain juif qui, dans tous les textes qu'il reproduit, mentionne Josué ben-Noun comme le seul législateur et la seule autorité religieuse reconnue par les tribus d'Israël, au point que son historien a pu reconnaître

savants « du royaume de Fès » viennent à Caïrouan et font devant le savant Abou Sahal Donnash (v. plus haut) des constatations philosophiques basées sur l'autorité des Beni Dani (בני הדני) qui viennent de temps en temps à Fès du « pays juif » (cf. Neubauer, *ibidem*, Graetz, V, p. 527, Epstein, *ibidem*, p. 68). Ces mêmes auteurs relèvent un autre texte où les Juifs du désert fils des Danites sont considérés comme autorités en matière de philologie hébraïque.

Jusqu'au XVIe siècle nous trouvons dans la littérature hébraïque rabbanite ou caraïte des traces de l'existence des Danites en Afrique. Toutes les sources sont d'accord pour les considérer comme appartenant à une secte distincte.

D'ailleurs, nous inclinons volontiers à admettre que certaines fractions des Zenata refoulées par les Arabes jusqu'au désert (populations que certains auteurs appelaient Zana) avaient donné naissance à l'origine de la tradition concernant la tribu Dan du désert, tradition qui s'était perpétuée en Afrique jusqu'au XVIe siècle (V. le colonel de Lartigue, *Monographie sur l'Aurès*, p. 333 : Djana peut être prononcé Zana...)

Eldad affirmait que la tribu de Dan, émigrée de la Palestine après la mort du roi Salomon, n'a par conséquent connu ni les prophètes, ni les docteurs du Talmud ; que, par contre, elle a un Talmud propre à elle, mais un Talmud où la loi orale avait été écrite par Josué ben Noun en personne : des fragments de ce Talmud écrits dans un hébreu très original et pur, mais présentant des particularités stylistiques et étymologiques énormes, trahissent une connaissance approfondie de l'hébreu.

Graetz a voulu voir dans la manière d'agir d'Eldad l'œuvre d'un missionnaire caraïte qui avait voulu discréditer le Talmud en lui opposant une autre loi écrite et méconnaissant les rabbins et le Talmud. C'est aussi l'opinion de M. Neubauer (*ibidem*, p. 109).

Cette thèse doit être écartée pour trois raisons : d'abord, les caraïtes, plus encore que les rabbins, tiennent à l'autorité des prophètes : ensuite le gaon babylonien Zemah (Graetz, 291), questionné à propos d'Eldad par la communauté de Cairouan, n'a pas voulu le considérer comme un hérétique, ce qui n'aurait certainement pas été le cas, s'il avait eu le moindre soupçon de l'adhésion du Danite au schisme

certains écrits anonymes conservés par la littérature juive comme émanant d'Eldad uniquement parce qu'ils sont attribués au conquérant de la Palestine [1].

Il faut donc voir dans l'entreprise d'Eldad un essai de réforme de la relation juive au Maghreb, de résistance à l'invasion du Talmud qui menaçait déjà à son époque le judaïsme marocain et de substitution à ce talmud d'un code religieux plus conforme aux usages et aux traditions naturelles des juifs africains [2]. En effet, notre voyageur n'a jamais exercé sa propagande en dehors de ce pays. Et quoi de plus naturel que de voir surgir tout à coup cette loi nouvelle, attendue peut-être avec impatience par les grandes masses juives réfractaires à la loi étrangère, au nom du héros africain par excellence, de celui qui avait été le génie épique et national de ces populations asservies par l'étranger, de voir substituer à une époque où la vie religieuse était devenue plus intense, à un Josué conquérant un Josué législateur ?

caraïte ; enfin Eldad ne nie pas la loi orale, mais il cherche à substituer à la loi talmudique une autre loi orale, basée sur les traditions propres à l'Afrique.

Plus plausible est l'opinion de M. Epstein qui démontre d'une manière irréfutable que les lois et les préceptes que nous trouvons dans le Talmud des Danites se *retrouvent presque tous dans la législation religieuse* des Falaschas, et probablement, ajoutons-nous, dans celle des Djeraoua et de tous les Juifs de l'intérieur africain.

L'identification faite par ce savant (cf. p. 12 et 91) est frappante : elle confirme l'existence d'une tradition religieuse antique commune à tous les juifs de l'Afrique intérieure.

1. Cf. p. 66 et s. Tous les textes législatifs et même hagadiques d'Eldad sont attribués à Josué ; voici le terme invariable d'une tradition religieuse antique, commune à tous les Juifs de l'Afrique intérieure : אמר רבנו יהושע מכי משה מפי הגבורה « Dit notre rabbi Josué de la bouche de la Divinité ».

2. Et de l'Espagne ; on verra des Juifs d'origine berbère établis en Espagne. Eldad envoya en effet un message dans ce pays (*idem*, p. 113).

Mais il était tard : une fois de plus l'Asie avait vaincu l'Afrique.

Là, dans les lointains oasis de la Mauritanie moderne se mourait lentement mais non sans grandeur le dernier écho d'un cycle légendaire millénaire dans lequel deux races sœurs et ennemies, ayant toutes deux la même origine et la même langue, avaient fini par se concerter, par se prêter une main défaillante avant de disparaître définitivement de l'histoire de l'humanité civilisée. Sur cette terre tropicale où la pensée languit et où l'élan se brise, juifs et puniques adorateurs de Moloch et de Melitta, dieux sanguinaires et guerriers de Jéhovah, le dieu des armées, se consumaient dans ce rêve délicieux qu'un penseur moderne considère comme la seule solution de la question du surcroît de la population[1] dans les pays tempérés.

L'Islam triomphant du Maghreb n'avait pas seulement brisé la dernière force armée d'Israël ; il lui avait enlevé aussi son âme propre, son indépendance morale.

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE

I

La fondation du royaume de Fès par les Idrisites et la pacification plus ou moins générale du Maghreb ont puissamment contribué à l'entrée en relations des populations musulmanes et juives dans ce pays avec tout le reste du monde arabe civilisé.

1. M. Nordau dans les « Paradoxes ».

A peine les grandes villes marocaines avaient-elles été fondées que les communautés juives ayant atteint un certain bien-être matériel et politique s'étaient trouvées entraînées à leur tour dans l'orbite de la civilisation judéo-arabe qui se révéla surtout à partir du IXe siècle.

Déjà, dans la seconde moitié de ce dernier siècle, Fès et Draa disputaient la priorité intellectuelle à la grande cité juive Cairouan ; cette dernière ville, où vivait le médecin et le savant Isaac Israeli et son disciple Dounash ben Tamim et dont l'exilarque Oukba en personne vint consacrer la réputation scientifique[1], s'était vue éclipsée par les grandes villes marocaines : à partir du Xe siècle Sidjilmâssa et presque toutes les autres grandes villes du Maghreb deviennent des foyers d'un mouvement intellectuel juif de grande portée.

Il importe pour notre étude, consacrée surtout à l'histoire des origines et des distinctions ethnographiques des Juifs et du judaïsme marocains, de préciser les origines premières de ce mouvement intellectuel qui avait succédé avec une rapidité surprenante au mouvement politique. Afin de mieux faire ressortir le caractère particulier de la personnalité propre du judaïsme marocain, il nous faut surtout nous attacher à une étude préliminaire des causes et des facteurs qui avaient amené cette floraison littéraire juive au Maroc ainsi que chercher à dégager particulièrement les idées générales, les sources d'inspiration et les sentiments qui avaient collaboré à cette œuvre.

Pour arriver à ce double but, il nous faut d'abord, malgré la pénurie des documents, préciser l'origine ethnique des écrivains juifs qui avaient vécu et produit au Maroc, le milieu dont ils relevaient et sur lequel ils agissaient.

Le premier savant juif du Maroc dont le nom et les œuvres

1. Cf. plus haut, II, ch. VIII.

nous soient parvenus, après son maître et inspirateur Eldad le Danite, fut Juda surnommé Ibn Koreich.

Originaire de la ville de Tahort ou de Tahert, par conséquent du Maghreb central et d'une ville soumise aux Rostémides, ce savant devait déployer son activité à Fès.

Vers la fin du XIe siècle vivait au Draa, dans l'Extrême-Orient, le savant Moïse Dra'i l'ancien ; celui même que l'on avait pendant longtemps considéré comme un caraïte.

Ces deux savants dont les noms nous sont connus sont sinon les précurseurs, en tout cas les contemporains d'Isaac Israeli à Cairouan et il est très difficile de présumer une influence asiatique, voire égyptienne sur leurs origines scientifiques.

Les données très sobres, quant au IXe siècle, deviennent tout d'un coup très abondantes à partir du Xe siècle.

La ville de Fès, cité juive par excellence, aux dires des historiens arabes eux-mêmes, devient alors un foyer de science juive et éclipse par l'originalité et la hardiesse de ses savants Cairouan et l'Asie elle-même.

Les deux grands noms de ce siècle sont : Dounash ben Librat et Jehuda ibn Hayyoudj, les créateurs de la renaissance de la langue biblique.

La science talmudique elle-même ayant enfin pénétré dans les parages éloignés du Maghreb a donné à Fès un représentant brillant et remarquable ; Samuel ben Hofni, un Marocain devenu gaon en Babylonie.

A Draa vécut un autre Dounash, un savant talmudiste dont peu de choses nous sont parvenues, mais la ville du désert Sidjilmâsa devient dans la seconde moitié de ce siècle un foyer ardent de science talmudique et de lettres en général.

Vers cette même époque, le collège rabbinique de Tlemcen entretint une correspondance animée avec les écoles de l'Orient.

D'autres centres surgissent. Les villes de Méquinez, de

Marrakech, à peine construites, ont leurs savants et leurs collèges rabbiniques. Ceuta, l'ancienne cité romaine, suit leur exemple. Le xi[e] siècle, qui marque une décadence des sciences profanes au Maroc, voit en revanche l'apogée des sciences talmudiques et religieuses ; en dehors des communautés mentionnées, la nouvelle ville de Qâl'at Beni Hammad, à peine construite vers 1007-1008, donne naissance à l'une des lumières de la science talmudique, à Isaac Alfasi.

L'antagonisme amené par la recrudescence du rigorisme talmudique et par l'étroitesse du régime rabbinique suscite un contre-mouvement au moins dans les grands centres éclairés. Dans les villes de Fès et de Draa', et peut-être même à Sidjilmâssa, les Juifs indigènes réfractaires à la discipline rabbinique se détachent pour se grouper plus tard autour du schisme caraïte. Ils se font volontiers les continuateurs des traditions linguistes inaugurées au Maroc.

Par contre les Juifs autochtones, ceux d'entre eux qui habitaient les régions montagneuses, les provinces du Sud et les ksours du Sahara, avaient montré peu de goût pour les occupations d'ordre intellectuel. Peu gênés dans leurs retraites presque inaccessibles par la diffusion du rabbinisme dans les centres civilisés ; presque isolés de tout le reste du judaïsme, ils étaient demeurés pendant longtemps encore fidèles aux mœurs et aux usages particuliers des judéo-berbères : les témoignages des écrivains du xii[e] siècle et même ceux de l'époque postérieure nous le confirmeront assez.

Après cette revue d'ensemble, il nous reste à étudier la question de l'origine ethnique des premiers lettrés juifs du Maroc. En effet, si l'origine égyptienne ou asiatique de la plupart des savants de Cairouan nous est plus ou moins connue, nous ne possédons par contre aucune donnée historique sur l'origine des savants marocains.

En revanche, nous pouvons tirer ces conclusions décisives de certaines indications indirectes :

D'abord l'origine linguistique des noms propres peut servir à résoudre cette question surtout lorsqu'il s'agit des noms propres des Juifs. Déjà J. et H. Derenbourg ont constaté avec raison que « de tous les temps les noms propres se sont transmis et propagés dans les familles juives quand même, par suite des circonstances, elles étaient obligées de s'expatrier[1].

Cette constatation une fois faite, il ne nous reste plus qu'à aborder l'examen étymologique des noms propres des premiers savants marocains.

Le prénom joue chez les Juifs un rôle plus considérable qu'en Europe : il nous faut d'abord en dire quelques mots.

Le premier phénomène qui nous apparaît au Maroc, c'est l'absence presque totale des noms araméens et la tendance biblique puriste dans le choix des noms. Nous avons été frappés par le nom très biblique, non usité ailleurs, du général ayant commandé les troupes juives pendant la campagne d'Idris[2] ; nous sommes surpris de même par le nom biblique de חפני que nous ne retrouvons nulle part ailleurs, ou bien par celui de Eldad à moins que ce dernier ne soit un pseudonyme. Mais on sera peut-être déconcerté par la forme hébraïque pure du nom localisé dans le Maghreb et inconnu ailleurs de Dounash, en hébreu Adonim. Comme le nom de Dounash se retrouve chez les Zénata, il est difficile de ne pas voir dans ce nom la forme romanisée peut-être d'un ancien nom hébréo-punique localisé en Afrique.

Les deux savants du nom de Dounash qui dominent le xe siècle, Dounash ben Librat, originaire de Fès, et son contemporain Dounash ben Tamim (Témim, nom très fré-

1. J. et H. Derenbourg, *Opuscules et traités d'Aboulwalid Merouan Ibn Djanàh* (Introduction).

2. Cf. plus haut, II, ch. IV.

quent chez les Africains) doivent donc être considérés comme des Africains purs, quoi qu'en disent certains chroniqueurs [1].

Plus décisifs sont les noms patronymiques. Les savants mentionnés plus haut ont déjà émis l'opinion que le nom de Librat (cf. Chaprout, etc.), avec la lettre ט douce à la fin, a un caractère particulièrement espagnol.

De plus, Librat ou Librado en espagnol moderne est presque la traduction du nom hébraïque Tamim, bien que les deux Dounash représentent certainement deux écrivains différents.

Le nom de Hayyoudj est certainement d'origine espagnole : c'est le nom de Hai ou Haiya avec le diminutif espagnol uj = oudj. A ces indications déjà fort précieuses vient se joindre une autre plus décisive.

Il s'agit du nom d'Ibn Koreich, dont l'origine arabe présumée est évidente.

Or, rien n'est plus inexact.

Deux citations d'écrivains juifs dignes de confiance nous montrent en effet que la lecture de Koreich a été amenée simplement par l'analogie de ce nom avec le nom arabe connu et familier aux écrivains postérieurs.

Ibn Ezra, dans son aperçu en vers sur les maîtres de la langue hébraïque, rime le nom de קוריש avec le mot יחש, ce qui nous donne la leçon de Korias ou Kurias, nom très romain, sinon byzantin. Cette indication est confirmée par l'orthographe employée par un élève de Saadia, c'est-à-dire

1. Ce nom même traduit par Adonim ne laisse pas de doute sur son origine africaine, que l'un se dise El-Kaïrouani et que l'autre se dise El-Baghdadi, leurs noms montrent avec évidence que leurs ancêtres avaient vécu avant l'invasion musulmane dans le royaume des Visigoths d'où ils émigrèrent en Afrique. C'est aussi notre opinion à nous. Le nom de Dounas est traduit une fois par גביר seigneur ce qui est une démonstration éclatante de son origine latine (*ibidem*).

presque par un contemporain de Juda ben Koreich qui écrit : קוריים Kourias ou Korias[1].

Ainsi nous constatons que parmi les noms propres que nous avons relevés dans le Maghreb il nous est impossible de signaler un seul nom arabe, qu'en revanche ceux d'entre eux qui ne sont pas bibliques trahissent tous une origine africaine ou latine. Même les noms de Dounash et de Témim, fréquents parmi les Berbères, sont des noms hébraïques romanisés, et non pas arabisés, tandis que, disons-le en passant, le nom purement berbère de Massimas n'apparaît chez les Juifs que plus tard.

L'origine première des savants juifs du Maroc doit donc être cherchée dans le milieu des Juifs arrivés de l'Espagne ou du monde latin et non pas parmi les immigrants venus de l'Asie : l'influence méditerranéenne était donc encore prédominante dans ces pays aux IXe et Xe siècles.

Le même esprit indépendant scientifique et non religieux et casuistique, qui avait failli rendre à certain moment la suprématie morale aux Juifs palestiniens, avait présidé à la première éclosion de la pensée juive au Maroc : la tradition des relations des Juifs marocains avec le monde latin s'était donc perpétuée jusqu'à une époque très avancée[2].

Des preuves d'ordre purement historique vont d'ailleurs confirmer notre thèse.

Nous avons déjà parlé de l'origine espagnole du savant caraïte Moïse de Draa'. D'autre part, dans une polémique engagée par les disciples de Ménahem ben Saroug et entre Dounash, l'élève du premier, Jehuda ben Hayyoudj, qui naquit à Fès, est formellement accusé d'être issu d'une

1. Cf. entre autres D. Cahena, *Œuvres d'Ibn Esra éd. Ahiassaf*, II. 86.

2. Sur la rivalité entre l'influence des Écoles de la Palestine et de celles de l'Iraq qui s'exerça entre autres en Égypte et dans les autres pays africains, cf. Harkavy, זכרון לראשונים, t. III, et Weiss, *Hist. de la tradition juive*, t. II-III.

famille ayant jadis professé le christianisme : il s'agit là évidemment d'un descendant des anciens persécutés des Visigoths qui s'étaient vus forcés de se réfugier en Afrique afin de pouvoir pratiquer leur ancienne religion.

Une autre, démonstration que nous relevons à deux reprises, nous renseigne même sur la langue latine qui avait subsisté en partie et était connue du moins des milieux juifs du Maroc :

Jehuda ben Koreich dans sa « Rissalah » cite des mots tirés d'une langue populaire parlée en Afrique de son temps : or, ces mots sont tous d'origine latine ou romande. Plus d'un siècle après, le gaon Samuel ben Hofni traduit à son tour certains mots hébraïques dans une langue singulièrement rapprochée de notre provençal, ce qui a même donné naissance à une opinion erronée sur l'origine de ce savant marocain[1].

A tous ces indices dont le développement pourrait contribuer à l'étude des survivances des influences européennes en Afrique, il faut ajouter un renseignement que donne un chroniqueur juif : parmi les maîtres d'Isaac Alfasi, c'est-à-dire au XIe siècle, on cite le nom de Rabbi Klonimos, originaire de Rome.

Nous pouvons donc conclure sans hésiter que le réveil de la science juive dans le Maghreb s'est d'abord manifesté chez les Juifs d'origine hispano-latine ou palestinienne, mieux adaptés à une culture scientifique que les Juifs d'origine berbère et plus indépendants dans leurs conceptions religieuses et philosophiques que les immigrants venus des pays de langue arabe.

II

Le premier écrivain juif du Maghreb dont les écrits nous

1. Cf. plus bas, III, ch. VIII.

soient parvenus est certainement Eldad le Danite. Quelle que soit l'origine de ce personnage mystérieux, l'influence exercée par son apparition surprenante ainsi que par ses récits émouvants et ses connaissances hébraïques profondes ne peut être mise en doute. Les créateurs de la philologie juive et les promoteurs de la renaissance de la langue hébraïque au moyen âge, Jehuda ben Koreich et les deux Dounash, ainsi que Hasdaï ben Chaprout, sont d'accord pour se réclamer de l'autorité de ce maître obscur.

Il faut cependant rendre justice à la valeur littéraire d'Eldad : cet aventurier mystérieux avait été un maître écrivain, et il possédait la langue hébraïque comme une langue vivante, au point que nous sommes portés à croire que ses innovations et néologismes eux-mêmes, les mots artificiels qu'il se plaisait à citer pour mieux prouver l'existence d'un idiome distinct hébraïque propre aux tribus du désert, ne doivent pas être considérés comme inventés de toutes pièces.

Quoi qu'il en soit, Eldad fut un admirable styliste hébraïque : la concision, la pureté de son langage dans ses textes législateurs plus rapprochés du style de la Bible que les textes de la Mishna trahissent l'existence véritable d'un autre idiome scientifique, en dehors de celui des docteurs talmudiques [1].

Quant aux fragments narratifs et haggadiques qu'il attribue à Josué ben Noun, Eldad y fait preuve d'un sentiment profond de la langue jointe à un talent descriptif et à une couleur locale surprenante [2].

1. Cf. le livre cité sur *Eldad* de M. Epstein.

2. Un savant hébreu, dont le nom nous échappe en ce moment, avait émis l'idée que c'était Eldad qui avait révélé sinon écrit le fameux recueil légendaire *Sefer Ha-Yachar,* « Le Livre des Droits » (Justes), livre qui traite des personnages bibliques et des événements de la préhistoire juive et conçu dans un style pur et élégant.

L'idée nous paraît très plausible : ce livre que son auteur nous

Dans le genre poétique, il nous lègue le chant de guerre chanté en hébreu par les tribus du désert. La première poésie hébraïque arrivée jusqu'à nous du fond du Maghreb est donc un cri de guerre.

Inventée ou non, cette poésie très mutilée par les copistes a été reconstituée en partie par M. Epstein. Voici sa traduction :

« Un héros ne doit pas fuir le camp ; qu'il est beau de se recueillir, d'être prêt à la mort, mais pourvu qu'on ne s'enfuie pas! Qu'il fortifie son cœur : Dieu est sa force, et qu'il ait confiance au jour du combat ; son esprit se réjouit

présente comme datant de l'époque biblique et révélé avant le xe siècle, mène l'exposé de son histoire jusqu'à la mort de Josué ben Noun, ignorant intentionnellement les destinées ultérieures de l'histoire biblique.

Cet ouvrage a cela de commun avec les écrits authentiques d'Eldad que, tout en voulant paraître ancien et limiter le style biblique pur, il trahit par-ci par-là des expressions fort peu bibliques dont son auteur semble ne pas pouvoir se dégager.

En dehors du fait mentionné quant à Josué, l'origine nord africaine de ce curieux livre semble être confirmée par la connaissance parfaite de l'histoire des luttes de Carthage et de Rome, ainsi que par la reproduction des légendes généalogiques sur les origines yéménites ou syriennes des ancêtres des populations libo-puniques de l'Afrique. Plus d'un point de rapprochement avec ce que nous dit à ce propos Ibn Khaldoun s'impose à notre esprit à la lecture de ce livre.

Mais il y a encore un trait qui caractérise cette composition attribuée à l'époque biblique. L'auteur se plaît à nous raconter amplement les épisodes des guerres que les fils de Jacob auraient soutenues contre les Amorrhéens et les Cananéens de la Palestine.

Or il nous faut tenir compte du procédé généralement employé par notre auteur, qui consiste à faire reculer les grands événements de l'histoire africaine jusqu'à l'époque des patriarches juifs, comme il le fait par exemple pour les guerres puniques qu'il confond avec les guerres des anciens Égyptiens et avec la légende de Joseph : à ce titre ces guerres des anciennes tribus d'Israël ne lui servent peut-être que de prétexte pour ranimer le zèle guerrier tari chez les Juifs du Magreb.

à la vue de l'éclat de son épée ; sa joie augmente au trot de son cheval. Il capturera les femmes du Coush... »

Toutefois ce ne fut pas une révolution sanguinaire ni même un schisme dangereux que le fameux Danite suscita dans le Maghreb ; les conséquences de sa propagande devaient avoir un résultat d'un tout autre ordre. A cette époque les Juifs des grands centres marocains avaient largement profité du bien-être économique et de la diffusion des lettres et des sciences, ils paraissaient avoir été trop bien traités sous la domination musulmane pour songer à des exploits guerriers ou même pour se passionner pour les questions d'ordre politique ou religieux. C'est ainsi que la propagande d'Eldad, demeurée stérile dans tous les autres domaines, a donné l'impulsion à un renouveau littéraire et scientifique au Maroc ; elle a contribué à tourner les yeux des esprits curieux du Maghreb vers l'étude de la langue sacrée.

Le premier savant juif du Maroc, Jehuda ben Koreich, subit, en effet, l'influence de la propagande d'Eldad. Cet écrivain naquit à Tahort[1] dans la première moitié du XIe siècle. Médecin et savant distingué, il s'adonna passionnément à l'étude des langues : en dehors de l'hébreu et de l'arabe, il posséda l'araméen, le berbère, qu'il a l'air de traiter comme langue sémitique, et une langue latine ou romande parlée de son temps en Afrique.

Il devait être très jeune encore lorsque son imagination fut frappée par les récits et les notions linguistiques rapportées par Eldad, qu'il avait connu personnellement lors de son passage à Tahort[2].

Les propos et les termes hébraïques employés par les Danites prêtaient à des conjectures de toutes sortes ; le fait

1. El-Bekri dit (p. 159) : Tihert, aujourd'hui Tehort.

2. Cf. entre autres l'introduction de la *Rissalah*, éditée à Paris par Bargès et Goldberg, p. XXVII.

que ces termes non usités ailleurs provenaient d'un dialecte hébraïque parlé et vivant, donna lieu à des comparaisons entre ces termes et innovations et entre les locutions et mots difficiles de la Bible.

D'autre part, un esprit aussi ouvert, vivant dans un milieu où le rigorisme orthodoxe n'avait pas encore prévalu, comme avait été Ibn Koreich, n'avait pas manqué de faire l'observation que la langue sacrée, la langue divine elle-même, présente beaucoup d'analogie avec les langues profanes et qu'elle peut lui être même apparentée.

C'est alors qu'Ibn Koreich conçut l'idée ingénieuse d'un rapprochement possible entre les différentes langues sémitiques qu'il connaissait à fond.

Il nota soigneusement tout ce qu'il avait appris chez Eldad, continua ses recherches personnelles, et une fois l'idée de la parenté de ces langues confirmée par des moyens purement empiriques, il devint le promoteur d'une nouvelle science inconnue même aux anciens, celle de la *linguistique comparée.*

Nous ne savons par suite de quelles raisons notre savant s'était décidé à quitter vers la fin du IX[e] siècle sa ville natale pour aller s'établir à Fès.

En revanche, nous devons supposer qu'il avait joui d'un ascendant notoire sur la communauté juive de cette ville, surtout si nous en jugeons d'après le ton autoritaire de son épître adressée à cette communauté. Voici l'histoire de cet ouvrage d'Ibn Koreich : « A cette époque, la communauté de Fès était très agitée par une discussion d'ordre liturgique : il s'agissait d'une réforme dans le service de la synagogue : l'abolition de la lecture, en même temps que des textes bibliques en original, du Targoum ou des passages correspondants de la version araméenne des livres sacrés ; cet usage introduit par les pères de la synagogue en Asie où l'araméen dominait autrefois, n'avait plus aucune raison de subsister dans un pays comme le Maroc, où

l'arabe s'était substitué à toutes les autres langues. En conséquence, les savants de Fès qui se croyaient très forts en hébreu décidèrent l'abolition pure et simple de la lecture du Targoum sans crainte de commettre une hérésie ou un crime de lèse-tradition.

Cette innovation ne manqua pas d'émouvoir un linguiste aussi passionné que l'était Jehuda ben Koreich : en dehors des raisons d'ordre religieux, il y voyait une atteinte aux études exégétiques et à la connaissance des livres sacrés.

C'est à cette occasion qu'il écrivit, vers 880, sa Rissalah intitulée : Message de Jehuda ben Koreich de Tahort, le Maghrabi, à la communauté juive de la ville de Fès.

L'auteur y commence par reprocher vivement aux Juifs de Fès de vouloir bannir la version araméenne du service religieux « parce que les ignorants se croient assez forts dans le texte hébreu pour pouvoir se passer de sa traduction araméenne ». Cela suppose déjà vers le IX[e] siècle une large diffusion de la connaissance de la langue hébraïque à Fès.

Plus loin il leur rappelle que cette version : — « jamais vos ancêtres n'ont songé à la négliger ; vos savants n'ont cessé de la cultiver et vos parents eux-mêmes n'ont jamais dénigré toute l'utilité qu'elle présente : les anciens de Babylone, de l'Égypte, ceux de l'Afrique et de l'Andalousie ne l'ont jamais considérée comme étant surannée ».

Afin de mieux faire ressortir toute l'importance que la connaissance de l'araméen présente pour l'étude de l'hébreu, il établit pour la première fois, dans l'histoire de la science linguistique, la loi de l'origine commune des langues de la même famille basée sur l'affinité étroite qui existe entre l'hébreu et l'araméen. Cette parenté, il la retrouve non seulement entre les deux langues mentionnées mais aussi entre elles et une autre langue sémitique : l'arabe.

Voici d'ailleurs les propres termes d'Ibn Koreich : « Ce phénomène (de la parenté des langues) me montre toute

l'utilité qu'il y a d'écrire ce livre, afin que les gens avisés et intelligents apprennent que l'hébreu tel qu'il s'est conservé dans la Bible contient des mots araméens mélangés d'arabismes et que la différence porte plutôt sur la distinction entre la prononciation de certaines consonnes (suit la liste de ces dernières). »

La cause de cette parenté et de l'influence réciproque des langues l'une sur l'autre, notre auteur la voit « dans la parenté des races et des pays occupés par ces nations : parce que Tarah, le père d'Abraham, avait été un Syrien ; de même Laban (le beau-père de Jacob), tandis qu'Ismaël et Kedar (les Arabes) parlent leur langue depuis la confusion des langues survenue après la destruction de la Tour de Babel ; seuls, les enfants d'Israël ont conservé l'hébreu, la langue pure d'Adam l'Ancien. » Ibn Koreich constate de même l'influence réciproque exercée par chacune de ces trois langues sémitiques l'une sur l'autre, influence qu'il explique en outre par le voisinage de la Palestine, de la Syrie et de l'Arabie.

Il arrive ainsi à la conclusion que les ressemblances entre les langues sœurs portent non seulement sur les mots et les racines analogues, sur l'étymologie, mais aussi sur la parenté d'éléments et d'origine, ainsi que sur la morphologie de la langue.

L'hébreu, l'araméen et l'arabe sont, selon lui, des langues sœurs par leur nature et leur construction innée même : de là à vouloir appliquer les règles de la grammaire arabe à l'hébreu, il n'y avait qu'un pas : Ibn Koreich l'a franchi en effet en dégageant le premier principe de la grammaire hébraïque : la division des lettres en radicales et serviles.

La grammaire hébraïque sortit ainsi de la linguistique comparée. Les successeurs d'Ibn Koreich ont largement profité de cette idée ingénieuse.

Nous ne possédons d'ailleurs qu'une seule partie de la Rissalah d'Ibn Koreich : l'autre partie, qui contenait un

examen comparé de la langue hébraïque, le premier de ce genre, ne nous est pas parvenue.

De même est perdu son ouvrage d'exégèse [1]. Quant à la partie que nous possédons, nous y relevons des explications exégétiques des passages difficiles de la Bible en comparaison avec les autres langues. La plupart des comparaisons sont empruntées à l'araméen ; d'autres sont prises à l'arabe et même au Coran ; les explications du Talmud sont traitées par notre auteur avec une indépendance surprenante et il combat surtout les commentaires anthropomorphiques sans aucun égard pour les docteurs de la synagogue.

En cela comme dans les recherches linguistiques d'ailleurs, il est un précurseur de Saadia [2].

En dehors des comparaisons qu'il fait entre l'arabe et l'araméen d'une part, et l'hébreu d'autre part, il mentionne un certain nombre de mots berbères, dont certains et notamment les plus rapprochés de l'hébreu n'existent plus dans le berbère moderne.

Nous avons déjà constaté qu'Ibn Koreich connaissait une langue populaire parlée en Afrique et qu'il appela *el-adjami* ; or, tous les mots qu'il cite de cette langue s'expliquent par les langues latines [3].

L'épître d'Ibn Koreich marque une étape dans l'histoire de la langue hébraïque ; le savant marocain a en effet inauguré la science de la grammaire, cette science reprise avec succès par Saadia à Babylone, par Dounash ben Tamim à Cairouan et par Ménahem ben Sourag en Espagne, a

1. Cf. Winter et Wünsche, *Jud. Litt.,* II, 142. Notamment un commentaire sur le Livre des Chroniques, *ibidem*, II, 247.

2. Célèbre savant du x[e] siècle, d'origine égyptienne, créateur de la philosophie religieuse juive.

3. *Rissalah,* p. 105 ; Winter et Wünsche, *ibidem,* p. 144. Bargès constate avec raison qu'*el-adjami* ne signifie pas ici le persan, mais une langue étrangère en général.

été cependant achevée et développée par les savants marocains.

La ville de Fès où la tradition d'Eldad paraît s'être perpétuée, d'où, au x[e] siècle, deux lettrés, Aboudani et David le Sourd avaient apporté jusqu'en Palestine des notions d'exégèse basées sur les données des Juifs du désert, a fini par devenir, grâce à l'impulsion donnée par son premier maître, la patrie de la grammaire hébraïque.

Dounasch ben Librat et Jehuda ben Hayyoudj, les créateurs de la grammaire, avaient tous les deux vu le jour dans l'ancienne capitale idriside.

III

Dounash-Adonim ben Librat (Labrat) Ha-Levi, le Maghrabi[1], naquit à Fès au commencement du x[e] siècle. Quoique certains auteurs l'appellent aussi El-Baghdadi[2], tout porte à croire qu'il devait ce dernier surnom à un séjour plus ou moins prolongé en Mésopotamie ainsi qu'à sa parenté probable avec le gaon Saadia. Ce dernier aurait même été son grand-père, ou, ce qui nous semble plus plausible, son arrière-beau-père.

Il demeure toutefois certain qu'il appartenait à une famille distinguée et qu'il avait fait ses premières études à Fès même. S'il n'avait pas connu personnellement Ibn Koreich, il avait dû en tout cas subir son influence. A l'instar de tous ses contemporains éclairés, il avait acquis des notions approfondies des langues hébraïque et arabe, ainsi que des autres sciences profanes. Afin de compléter son instruction

1. Sur la vie et l'œuvre de ce savant, cf. ses poésies publiées par M. D. Cahana (éd. Ahiassaf, Varsovie), Winter et Wünsche, *ibidem.*, III, Graetz, etc.

2. Cf. Youhassin, p. 229.

théologique, il se rendit tout jeune encore à Soura dans l'Irak, où il étudia la science talmudique sous la direction de Saadia lui-même.

A cette époque les sciences philologiques étaient fort peu cultivées dans les écoles babyloniennes et le jeune savant marocain, dès son arrivée à l'école, avait surpris ses condisciples par ses connaissances linguistiques. Comme il ressort d'une poésie de son élève Jehoudi ben Chechet, ce savant du Maghreb était bientôt devenu un maître à son tour et il enseignait la langue sacrée dans les « Yechiboth » ou écoles rabbiniques de Babylone.

C'est dans ce pays que Dounash avait un jour soumis à Saadia une poésie hébraïque rimée, la première conçue d'après les règles de la prosodie arabe. Cette innovation hardie devait, dans l'esprit de son auteur, enrayer l'arbitraire qui dominait jusqu'à lui dans le domaine de la poésie hébraïque et en même temps permettre d'appliquer ce chant hébreu à la musique. La poésie émancipée depuis longtemps du parallélisme du vers biblique n'avait, en effet, jusqu'ici, connu aucun maître ni aucune règle fixe[1].

Cependant le système, déjà assez compliqué et basé surtout sur les accents longs et brefs du mètre arabe, paraissait fort peu applicable à l'hébreu excessivement riche en accents et en voyelles intermédiaires, de sorte que Saadia ne semble pas avoir été enchanté de la nouvelle imitation de l'arabe.

Cependant l'esprit des lettrés juifs de cette époque avait été déjà trop pénétré du génie arabe pour qu'une telle innovation empruntée à l'arabe n'eût pas prédominé. Malgré les critiques et les reproches de ses adversaires, surtout en Espagne, le mètre arabe finit par s'imposer à la poésie hébraïque. Et à ce titre Dounash doit être considéré comme

1. Winter et Wünsche, *ibidem*, II, 150, etc.

le précurseur de la renaissance poétique de l'hébreu au moyen âge[1].

Un petit nombre seulement des poésies de Dounash nous est parvenu ; encore ne doivent-elles leur succès qu'au fait d'avoir été agréées par la liturgie officielle : tels le chant des nouveaux mariés, les Zemiroth (chants) du Sabbat et certains autres poèmes liturgiques.

Les plaintes éternelles d'Israël en exil, l'espoir du retour à Sion, la glorification de Jéhovah et des commandements, tels sont les lieux communs qui forment le thème de la poésie de Dounash.

Tempérament plutôt critique que lyrique et sentimental, Dounash possède un style correct et coulant, une clarté d'exposition et la phrase logique que les complications de la prosodie arabe elle-même n'ont pu confondre. La postérité a su apprécier l'ensemble des qualités de ses poésies.

De retour en Afrique, Dounash ne semble pas avoir trouvé à Fès un champ favorable à son activité littéraire. C'était précisément l'époque où brillait en Espagne l'astre de l'homme d'état et mécène, le juif Hasdaï ben Chaprout (915-970). Ce dernier, en tant que directeur des affaires étrangères au service du khalife Abd ar-Rahman III à Cordoue, était investi du titre de prince de la synagogue en Andalousie. Grâce à sa puissante protection et à sa prodigalité surprenante, Cordoue était devenu un centre de science et de lettres hébraïques. Hasdaï se plut à s'entourer de tout une pléiade de savants juifs dont le plus éminent fut le lexicographe Ménahem ben Saroug de Tortose.

Dounasch ne manqua pas d'être attiré à son tour par la protection de Hasdaï ; il vint s'établir à Cordoue où il réus-

1. En effet Hayyoudj y dit un peu plus tard au sujet des pactes de l'époque « qu'ils renversent les fondements du langage, détruisent ses murs et en dévastent les limites ».

2. J. et H. Derenbourg, *ouvr. cité,* p. xxx.

sit à gagner la bienveillance et la confiance de ce dernier. Esprit combatif et critique par tempérament, blessé probablement aussi dans son for intérieur par la réputation scientifique de Ménahem ben Saroug, Dounash s'attaqua dans un long poème au lexique écrit par le premier et intitulé « Mahberet ».

Cette œuvre de polémique écrite en vers mesurés, divisés chacun en trois parties égales et ayant tous la rime égale en « rim » (רים) contient deux parties : la première est consacrée à la glorification de Hasdaï, de ses victoires politiques, de son intelligence et de son amour pour la science. Dans la deuxième partie Dounash combat la science de Ménahem dans des termes violents et par trop injurieux. Il lui reproche d'avoir osé combattre dans son ouvrage quelques opinions exégétiques de Saadia, ainsi que d'avoir mal compris les éléments de la langue hébraïque.

Son but était atteint : Ménahem fut discrédité aux yeux de Hasdaï et Dounash triompha sur toute la ligne.

Alors s'engagea une vive polémique sur des sujets de grammaire hébraïque entre les élèves de Ménahem et Dounash et son élève Ben Chechet, polémique plus féconde par ses conséquences scientifiques que toutes les recherches faites antérieurement par les grammairiens juifs, et d'ailleurs très intéressantes en elles-mêmes.

Finalement ce fut Dounash qui l'emporta sur ses adversaires : la prosodie arabe adaptée à l'hébreu devait être admise par tout le monde et reconnue par ses adversaires eux-mêmes[1].

Quant aux premières notions de la division des radicales

1. Les *responsa* (Techouboth) des deux écoles ont été réunies et publiées par M. Stern à Vienne et par M. Philiponsky à Londres.

hébraïques et surtout de l'influence des lettres faibles, elles avaient servi de base à ses successeurs.

Le temps était venu en effet où l'accumulation des recherches et des notions linguistiques faites pendant un siècle depuis Ibn Koreich jusqu'à Ménahem avait fait naître l'esprit critique, lucide et capable de mettre de la clarté et de la précision dans cet amas de règles et d'hypothèses confuses.

Dounash a donc déblayé le terrain à la formation définitive de la grammaire hébraïque et ce fut précisément un compatriote à lui, ce Jehuda ben Hayyoudj qui, après avoir été pendant un certain temps adversaire de Dounash, reprit son œuvre et mérita de la postérité le titre de « père de la grammaire ». Dounash mourut vers 990 ; le poète Ibn Gabirol le pleura dans une élégie touchante adressée à Samuel ben Nagzela, et Abraham ben Ezra nous dit à son propos dans son langage laconique :

« Après ces savants (Ibn Koreich, Saadia, un anonyme et Ménahem) seul Adonim le Lévite réussit un peu à secouer la langue hébraïque de son sommeil, mais Dieu ouvrit définitivement les yeux de Jehuda ben David Hayyoudj et la lumière se fit sur la grammaire[1]. »

Ce Jehuda Hayyoudj[2] naquit également à Fès vers 950, d'une famille d'origine espagnole. Il reçut une éducation première dans sa ville natale d'où il partit pour Cordoue, attiré probablement à son tour par la renommée des savants de cette ville. Peu de choses nous sont connues de sa vie. Nous savons seulement que, tout jeune encore, il prit parti pour Ménahem dans la discussion engagée contre ces derniers par son compatriote Dounash ; après avoir suivi la méthode de Ménahem, il s'affranchit plus tard de sa tutelle,

1. Ibn Ezra, *éd. citée*, III.

2. Sur sa vie et son œuvre, cf. Graetz, V ; Winter et Wünsche, *ibidem*, II ; J. et H. Derenbourg, *ouvr. cité*, dans l'introduction.

et entreprit des études plus indépendantes qui le rattachèrent plutôt à l'école de Saadia et de Dounash.

Un grammairien juif du XIIIe siècle raconte [1] que Hayyoudj fut amené à écrire un premier précis de grammaire hébraïque pour l'étude d'une grammaire ou plutôt d'un lexique raisonné arabe.

C'était là, en effet, la dernière étape faite par l'idée de la grammaire comparée basée sur la parenté des langues, émise pour la première fois par Ibn Koreich.

En premier lieu Hayyoudj emprunta à la grammaire arabe la règle de la trilittéralité des racines, qu'il adapta à l'hébreu d'une manière ingénieuse et exposa dans un traité écrit en arabe [2].

Cependant le génie personnel de cet auteur ne manqua pas de lui suggérer toute l'importance que jouent en hébreu les racines aux lettres faibles et surtout aux lettres géminées, qui ne se subordonnent pas à une règle générale aussi facilement dans la langue hébraïque que dans sa sœur sémitique. Ces racines qui ne se laissent pas régir en hébreu par des règles aussi stables et aussi fermes que dans l'arabe ont formé l'objet d'une étude spéciale, où Hayyoudj fait leur énumération dans l'ordre alphabétique en indiquant les formes et les divers sens de chaque racine ; il fraye ainsi la voie à une exégèse plus précise et moins arbitraire, surtout pour ce qui concerne l'explication et la dérivation des mots difficiles de la Bible.

En outre, Hayyoudj écrivit un traité spécial consacré aux règles de la vocalisation juive et il établit les quatre lois principales qui déterminent le caractère de la phonétique hébraïque, essentiellement différente de celle de l'arabe et excessivement compliquée.

1. Cf. le פרחון l. פ.

2. En hébreu les trois traités s'intitulent : 1) ס' הסתר והמשר (les verbes faibles avec des radicales dissimulées). 2) ס' פעלי הכפל (les verbes avec des radicales doubles). 3) ס' הנקוד (la vocalisation).

Le dernier travail qui suivit les deux premiers n'a rien de commun avec la grammaire arabe et il doit être considéré comme le produit original du savant génie maghrébin.

Hayyoudj écrivit en outre un ouvrage de lexicographie exégétique intitulé en hébreu (ספר הרקחה) ; ce dernier livre semble avoir disparu [1].

Pour décrire l'activité scientifique de ce savant il nous suffit de reproduire l'opinion suivante :

« Avant l'apparition de l'œuvre de Hayyoudj la grammaire hébraïque procédait par des procédés purement empiriques : la trilittéralité à laquelle les racines ont été finalement assujetties saute aux yeux bien moins en hébreu qu'en arabe. Par suite des aphérèses et de la réduction des lettres, l'hébreu a beaucoup de racines bilittérales. Cependant on peut affirmer que Hayyoudj, en posant la loi de la trilittéralité n'a pas voulu détruire la doctrine bilittérale et même unilittérale au point de bannir complètement le système des deux lettres du domaine de la grammaire hébraïque : il avait la conscience de l'individualité de l'idiome national. »

En ce qui concerne les lettres faibles et géminées, ainsi que la phonétique hébraïque, cet auteur mérite absolument le titre de « père de la grammaire » que la postérité lui a conféré.

Son élève devenu plus tard le vizir Samuel ben Nagrela, et surtout son disciple Jonas ibn Djanah ont achevé l'œuvre de la création définitive de la grammaire hébraïque [2].

Hayyoudj mourut vers 1005-1010.

Peu après sa mort le grammairien espagnol Moïse ben Gaquitilla traduisit en hébreu, sur la demande d'un riche lettré français nommé Isaac ben Salomon, les trois premiers traités de Hayyoudj [3]. L'œuvre du grammairien maro-

1. Cf. la *Revue des études juives,* t. XIX, p. 306.
2. J. et H. Derenbourg, *ibidem,* p. XIII et XXX.
3. Cf. Poznansky, *Moise Gaquitilla,* p. 71-72.

cain put de la sorte pénétrer dans les milieux juifs de la France où l'arabe était fort peu connu et s'imposer ainsi à tout le judaïsme éclairé.

Le Maroc fut ainsi pour la Diaspora tout entière la patrie de la grammaire hébraïque.

IV

Jusqu'à la seconde moitié du xe siècle les études talmudiques semblent avoir peu occupé l'esprit des Juifs marocains. Cependant les relations de plus en plus fréquentes des grandes villes marocaines avec Cairouan et les écoles babyloniennes, l'affluence toujours croissante des Juifs orthodoxes de l'Asie et la diffusion de la propagante caraïte, qui s'organisa définitivement en secte distincte et homogène, avaient amené les lettrés marocains à s'adonner aux sciences rabbiniques et aux études religieuses.

Un événement capital dans l'histoire religieuse du peuple juif eut lieu vers la fin de ce siècle : quatre *missi,* savants distingués, ayant été envoyés par le gaon babylonien en Europe pour y recueillir les fonds nécessaires au maintien de l'école, furent amenés en captivité par un corsaire arabe et rachetés par les communautés juives[1]. Un de ces rabbins, Rabbi Hananel, fut racheté par la communauté de Cairouan, où il fonda une école qui contribua puissamment à la diffusion des sciences talmudiques en Afrique et compta plus tard parmi ses élèves le futur génie talmudique marocain Isaac Alfasi. Un autre captif fut racheté, dit-on, par la communauté de Narbonne, et il transplanta ainsi la science talmudique en France. Les deux autres, Moïse et son fils Hénoch, furent amenés à Cordoue, où ils fondèrent à leur tour une école célèbre qui réunissait dans son enceinte de

1. Ibn Daoud ; Graetz, t. V.



nombreux élèves de l'Espagne et du Maghreb et qui devint un foyer de la science talmudique, jusqu'alors « fort peu cultivée » dans ces deux pays voisins. C'était justement l'époque où le Maroc tout entier appartenait aux Omeyades et particulièrement au khalife Hachem de Cordoue et à son lieutenant et successeur Al-Mansour. Ce dernier nomma un Juif fabricant de soie, le nommé Jacob ben Gau ou Djau, comme chef de tous les Juifs qui résidaient dans ses domaines depuis l'Espagne jusqu'à Sidjilmâssa dans l'extrême Sud : « Il lui concéda le droit de faire nommer et de destituer des juges juifs dans toute l'étendue de l'empire, ainsi que le rendement des impôts et la nomination des percepteurs. » Cette dépendance politique du Maroc par rapport à l'Andalousie avait fini par imposer aux lettrés du Maghreb l'autorité religieuse de la nouvelle école talmudique de l'Espagne. Même après la chute du Khalifat de Cordoue et la prédominance de la dynastie berbère de Grenade, le Maroc continuait à relever, dans ses relations scientifiques et religieuses, de l'Espagne.

Les savants de Fès sont cités comme ayant eu des relations avec Samuel ben Nagrela [1] ; ce dernier qui faisait distribuer des livres à toutes les communautés de l'Espagne afin de propager le Talmud et la science parmi les Juifs, ne négligea pas dans cette besogne utile les intérêts du Maghreb [2].

La grande révolution qui avait bouleversé le judaïsme tout entier après la décadence définitive de l'autorité des écoles babyloniennes, au commencement du XIe siècle, avait ainsi atteint jusqu'au Maroc. La diffusion de la science et de la théologie juives parmi les grandes masses était devenue universelle dans toute l'Afrique.

Des écoles rabbiniques devenues indépendantes se formèrent un peu partout.

1. Graetz, VI, p. 6.
2. Cf. Graetz, VI, et Youhassin.

Mais avant de raconter les destinées de la théologie juive au Maroc, il nous faut dire quelques mots sur les origines de ces études dans ce pays.

Les « responsa » ou les controverses des gaonim de Babylone contiennent un nombre assez considérable de controverses échangées entre les chefs de la synagogue et les savants marocains.

Parmi ces derniers figurent à partir du xe siècle les maîtres du collège rabbinique de Fès ; ceux de Sidjilmâssa [1], dont le chef spirituel Joseph ben Amram paraît avoir joui d'une grande autorité rabbinique ; d'ailleurs, cette dernière ville comptait parmi ses savants un poète liturgique, Joseph ben Isaac, un autre poète, Jehuda ben Joseph de Sidjilmâssa [2] et certains autres écrivains de mérite.

La ville de Draa' comptait parmi ses autorités rabbiniques un certain Dounash auquel les savants de Séville avaient recours dans les questions religieuses obscures.

Tlemcen « la ville du couchant du soleil » comme l'appelle un gaon, a eu aussi ses « savants » et ses collèges rabbiniques qui maintenaient des relations directes avec Babylone. Il est curieux de constater que parmi les explications adressées à cette dernière communauté par le gaon de Soura figurent des questions de droit civil [3].

1. Cf. Sicheron, *la richonim,* Harkavy, p. 318. Dans l'une de ces questions, les rabbins de Sidjilmâssa demandent au collège de l'Iraq si certaines espèces de sauterelles ne sont pas interdites par la loi. En effet, un passage du *Kartas*, p. 381, nous raconte que sous la domination d'Almansour un marché de sauterelles a été installé dans cette ville afin d'enrayer en partie la famine qui avait sévi dans le pays pendant trois années successives,

2. *Litteratur Blatt des Orientes,* 1849, p. 763 ; Harkavy, *ibidem,* p. 399.

3. Harkavy, *ibidem*, p. 392 et p. 221, 247-248. Il est curieux de constater que l'auteur de l'article sur Tlemcen dans la *Revue des Écoles de l'alliance israélite,* p. 837, ainsi que certains autres historiens juifs disent formellement qu'avant 1391 il n'y avait guère dans cette

Vers la fin du xe siècle une autorité rabbinique de Fès, Rabbi Samuel ben Josias, occupait le poste de rabbin à Paquena en Espagne [1].

La ville de Fès, après avoir donné au judaïsme une pléïade de savants et d'esprits indépendants, une fois engagée dans la voie des études talmudiques, a eu la satisfaction suprême de voir un de ses fils les plus distingués arriver au plus haut sommet de la hiérarchie juive de l'époque.

Il s'agit de Samuel ben Hofni, le « Hacham de Fès », dont la réputation scientifique avait atteint jusqu'aux écoles babyloniennes qui ne tardèrent pas à le nommer maître d'école à Soura, et l'investir du titre honorifique de gaon [2].

Ce personnage illustre naquit à Fès vers 960 ; il reçut une éducation scientifique peu liée aux rigorismes rabbiniques. La haute renommée de ses travaux scientifiques fut surtout la cause de sa nomination, et les savants babyloniens, déconcertés par la propagande active faite à cette époque par les caraïtes d'Asie, virent dans son autorité et dans sa science, non sans raison, un moyen d'enrayer la diffusion menaçante de ce schisme.

En effet, Samuel ben Hofni, à l'instar de son prédécesseur africain Saadia, avait été également versé dans les sciences profanes et sacrées.

Ses controverses rabbiniques dénotent un esprit clair, indépendant, et ses travaux d'exégèse écrits en arabe et retrouvés de nos jours manifestent une tendance à combattre surtout le mysticisme et le surnaturel. Il n'hésite pas à expliquer les miracles racontés par la Bible par des phé-

ville, de Juifs. D'ailleurs les « responsa » nous révèlent plus d'une surprise concernant l'histoire des Juifs en Afrique.

1. Ibn Daoud, *Chronique*.

2. Sur la vie et les œuvres de ce savant, cf. Harkavy, *idem*, *op.*, III ; Winter et Wünsche, *ibidem*, p. 183 et s. ; Rappoport, *Bikoure Ha-Itim*, X, p. 80 ; Graetz, VI.

nomènes naturels et rationnels, même dans les cas où il se trouve en contradiction flagrante avec le Talmud[1].

Dans tous ses écrits, le savant, l'homme de raison précède, domine le rabbin, le chef religieux, jusque dans son traité sur les « lois de l'inceste » dirigé contre les caraïtes ; ces derniers semblent avoir été éprouvés virtuellement par la polémique du gaon de Fès, si nous en jugeons par leurs satires mordantes dirigées contre lui[2]. Samuel ben Hofni composa également un certain nombre de traités méthodiques écrits pour la plupart en arabe et consacrés chacun à un exposé systématique d'une question de jurisprudence ou de rituel avec tous les préceptes et les détails qu'elle comporte dans le Talmud. Dans cette tentative de résumer et d'analyser la loi talmudique dans son ensemble, le savant de Fès doit être considéré comme le précurseur de Maïmonide.

Parmi les ouvrages de Samuel ben Hofni mentionnons encore une introduction au Talmud et un « tafsir » ou commentaire arabe du Pentateuque et de l'Ecclésiaste, publié de nos jours par un savant juif en Allemagne[3].

Dans ce dernier travail on a précisément relevé quelques mots d'origine latine ou romane rappelant singulièrement le provençal ; aussi plusieurs historiens ont-ils voulu nier l'origine marocaine de notre auteur malgré l'indication précise des chroniqueurs juifs et la prédominance de la langue arabe dans ses écrits[4]. Ces mots, sur lesquels nous nous proposons de revenir dans une étude spéciale, doivent simplement être empruntés à cette langue latine populaire en Afrique dont nous avons trouvé des traces dans l'œuvre de Ibn Koreich.

1. Winter et Wünsche, *ibidem*, II, 48.
2. Cf. Fürst, *Gesch. der Karäerthums*, IV, notes.
3. Par M. Israelsohn.
4. Cf. Winter et Wünsche, *ibidem*, II, 49 et s. : le ס׳ העיטור l'appelle d'ailleurs חכם פאס.

Samuel ben Hofni mourut à Soura en 1034, après avoir marié sa fille à son collègue et successeur Rabbi Haï, la dernière sommité rabbinique en Asie.

Ce dernier avait cherché en vain à parer, à l'aide de sa vaste science et de son autorité incontestable, à la décadence définitive du gaonat. C'était précisément un Marocain qui devait inaugurer la suprématie talmudique des Juifs du bassin méditerranéen et devenir la première autorité de l'école dite « rabbinique » qui succéda à celle des gaonim, et qui se perpétua jusqu'à nos jours.

V

Isaac Alfasi [1], la plus grande lumière talmudique du Maghreb, naquit en 1013 à Qal'a-Hammad près de Fès [2], probablement d'une famille originaire de cette dernière ville. Dans sa jeunesse il avait suivi les cours des célèbres rabbins de Cairouan, Rabbi Jacob et Rabbi Nissim ben Schaïn ; parmi ses maîtres on cite le nom d'un certain Klonimos originaire de Rome.

Par suite des événements politiques que nous avons déjà signalés, les études rabbiniques s'étaient vues interrompues à Cairouan ; d'autre part, la ruine de la communauté de Fès en 1032 avait arrêté la floraison scientifique qui avait caractérisé cette ville dans le siècle précédent.

Les historiens juifs nous disent, en effet, qu'à cette époque le Talmud avait cessé en Afrique et que deux écoles seulement subsistaient : l'une à El-Méhédia en Tunisie avec les Beni Zogmar comme chefs d'école, et l'autre à Qala't Ham-

1. Cf. Graetz, VI ; Weiss, *Hist. de la tradition juive,* III ; sur son maître Klonimos de Rome, v. צמח דוד.

2. Cf. El-Bekri, 403 ; Qal'at Hammed s'appela aussi Qala't Beni Hammad.

med au Maroc où Moïse ben Salomon, le juge Fan-Formos, professa à toute une jeunesse studieuse.

C'est dans cette ville nouvelle, devenue en même temps un foyer de lettres et de sciences arabes, que se révéla au milieu du xie siècle le génie de Isaac ben Jacob Alfasi comme une lumière talmudique de premier ordre : après la mort du dernier gaon babylonien et la décadence définitive des écoles en Asie, le savant marocain était devenu pendant sa longue carrière, pour le judaïsme européen et africain du moins, l'autorité incontestable, le centre de gravitation religieuse et théologique. Ses contemporains ne lui ménagèrent pas leurs éloges et les marques d'une admiration sans bornes ; ses nombreux élèves contribuèrent à l'éclosion des sciences talmudiques dans plus d'une région.

En effet, tout ce que nous savons sur la vie de ce savant, ses nombreuses controverses et consultations nous révèlent un esprit encyclopédiste et lucide, qui mérita bien de sa génération et même de la postérité. Son œuvre capitale sur le Talmud lui avait coûté plus d'un demi-siècle de travail. Il devait porter le nom de « Fès » à travers les siècles et les pays les plus éloignés. Le « Petit Talmud » est surnommé en effet jusqu'à nos jours l' « Alfasi » ou « Alfas ».

Le mérite de cette œuvre de géant, surtout si nous prenons en considération que le Talmud babylonien fut définitivement accepté depuis le xe siècle comme le code religieux par tout le judaïsme orthodoxe, consiste dans le caractère même du grand ouvrage qu'est le Talmud.

Ce dernier est, en effet, plutôt une encyclopédie contenant à côté des discussions législatives et rituelles non tranchées et conclues, des passages légendaires, historiques, médicaux, des superstitions et des variétés infinies qui déconcerteraient le lecteur le plus avisé. Tout cela est écrit dans un style plutôt conventionnel et obscur, qui met en confusion l'érudit lui-même, et qui l'empêche souvent de

retrouver la conclusion nécessaire au légiste comme aux étudiants.

Nous avons déjà vu comment un savant de Fès, le gaon Samuel ben Hofni avait cherché à tourner cette difficulté en composant quelques petits traités consacrés chacun à une question législative distincte et résumant les données du Talmud sur cette matière.

D'ailleurs, la majeure partie de l'activité spirituelle des gaonin consistait précisément dans l'explication des passages obscurs du Talmud, dans les conclusions qu'ils apportaient, dans des textes ou décisions contradictoires réunis dans cette vaste encyclopédie rabbinique surnommée « l'Océan du Talmud. »

Cependant, lors de la décadence des écoles babyloniennes, il fallut mettre entre les mains des érudits et des rabbins un manuel plus ou moins accessible qui, sans altérer le caractère des textes talmudiques, sans se prononcer sur les questions douteuses, aurait résumé sa partie législative et simplifié ainsi les recherches pratiques et nécessaires aux besoins quotidiens.

Le génie clair et analytique d'Alfasi répondit parfaitement à cette nécessité et il réussit à épuiser toute la matière législative de chaque traité qu'il exposa dans la langue même de l'original, sous une forme brève, claire et analytique.

Ce travail gigantesque appelé le « Petit Talmud » fut considéré par la postérité comme relevant de l'inspiration divine, à tel point qu'on se refusait à y voir l'œuvre d'un seul homme. Il devint en effet la clef des études talmudiques, le manuel indispensable à tout le monde.

Maïmonide nous dit à son sujet : « Ce livre a rendu superflues toutes les « Halachots » ou textes législatifs des gaonin ; après Alfasi, il reste à peine dix endroits obscurs dans le Talmud ». Jusqu'à nos jours l'Alfasi est imprimé à côté du texte du Talmud et, le « Petit Talmud » jouit d'une autorité universelle parmi les Juifs.

A la suite de dénonciations aux autorités marocaines venues d'un certain Khalifa Al-Aa'djab et de son fils, le vieux rabbin Alfasi se trouva en 1088 dans la nécessité de quitter le Maroc.

Cette date, qui correspond à peu près, nous allons le voir, à la première apparition officielle du caraïsme au Maroc, précise aussi la cause première de la dénonciation dirigée contre la plus grande autorité rabbinique de l'époque.

Alfasi s'établit dans la ville de Lucéna, où il fonda une école devenue un des foyers du Talmud en Europe. C'est en Espagne que nous trouverons plus tard son petit-fils Alfasi II, l'auteur d'un traité rabbinique fort apprécié. Il mourut en 1103, à l'âge de 90 ans, pleuré par le judaïsme tout entier.

Alfasi et Hayyoudj résument à eux deux l'activité intellectuelle du judaïsme marocain ; tous les deux marquent une étape dans les annales de la pensée juive, avec cette seule différence qu'à l'esprit libre et scientifique indépendant du xe siècle se substitua par suite des événements politiques et religieux l'esprit religieux et rabbinique du xie siècle. Tous les deux d'ailleurs ont fait preuve des mêmes facultés qui caractérisent les Juifs marocains de cette époque :

Une lucidité d'esprit non dépassée depuis dans le monde rabbinique, un génie généralisateur et analytique, une logique sobre et raisonnable, l'absence totale d'occupations d'ordre métaphysique et surnaturel, mais en revanche aussi, de sentiment lyrique et de penchant à la poésie et aux belles lettres. En un mot la raison chez les savants marocains l'emporta sur le sentiment, la logique eut raison de la sentimentalité.

Nous allons voir que cette caractéristique psychologique du génie propre au judaïsme marocain ne changea pas beaucoup, même à des époques beaucoup plus récentes.

VI

A la veille de la grande persécution des Almohades, la ville de Fès paraît avoir joui d'un bien-être relatif.

En dehors du martyr Jehuda ben Soussan considéré comme une autorité rabbinique, nous rencontrons comme rabbin de cette ville le savant poète Abou'l-Baga Jéhuda Yahya ben Abboun Ibn Abbas (1080-1162), l'ami du célèbre poète Jehuda Halevy [1]. Ses poésies, dont les mérites ont été trop exagérés par les contemporains, sont presque toutes d'ordre religieux et font partie de la liturgie juive.

A la suite de la persécution de 1146, le vieux rabbin de Fès préféra s'expatrier et partit, accompagné de son fils, en Asie. Il s'établit à Alep, ville qui devait alors servir, par suite de la conquête de la Palestine par les croisés, de refuge à quelques autres savants juifs du Maghreb.

Si le vieux poète put échapper aux conséquences de la persécution, il ne put préserver son fils unique Samuel d'une conversion à l'islam. Ce dernier, qui fut également un excellent poète hébreu et un savant mathématicien et philosophe, désabusé probablement par l'état d'infériorité intellectuelle dans laquelle étaient alors tombés les Juifs asiatiques, entra au service du gouverneur de Maragha en Arménie, et embrassa l'islamisme. Son vieux père s'empressa de quitter son séjour d'Alep pour aller le convaincre de revenir au judaïsme, mais il ne put supporter les fatigues du voyage et mourut à Mossoul en 1063 avant d'avoir pu voir son fils. Ce dernier, devenu ensuite un ennemi acharné du judaïsme, publia en arabe un pamphlet intitulé « Ifcham al-Yehoud » (La Honte des Juifs) dirigé contre le

1. V. Graetz, VI.

judaïsme et particulièrement contre le philosophe panisraélite Jehuda Halévy, l'ami le plus fidèle de son père.

Même en pleine époque de persécution, l'activité intellectuelle des Juifs marocains ne semble pas s'être arrêtée. En 1160 naquit à Ceuta le philosophe Joseph ibn Jehuda ben Aknin surnommé Abou'l-Hadjadj Youssouf ben Yahya ben Chimoun As-Sabti Al-Maghrabi[1]. Quoique issu d'une famille pauvre et obligé de dissimuler sa religion juive — son père avait été un artisan — il trouvait le moyen d'étudier le Talmud et les sciences profanes. Pendant sa jeunesse il écrivit en hébreu des « makamas » que Harisi appréciait beaucoup, mais qui ne nous sont pas parvenues. Sa soif de la vérité le poussa à entrer de bonne heure en relations avec Maïmonide et, sur le conseil de ce dernier il quitta en 1185 le Maroc pour aller en Égypte, où il se déclara ouvertement Juif. A Fostat, près du Caire, le jeune savant se perfectionna, sous la direction de Maïmonide, dans la philosophie et les mathématiques ; de là il se rendit à Alep où il exerça la médecine et devint le gendre de Albou'l-Ala le Katib, au service du prince Imad ed-Din. Ibn Aknin demeura l'élève préféré de Maïmonide et son nom demeure dans l'histoire juive intimement lié avec celui du maître.

C'est pour dissiper les doutes de cet élève préféré, dont la raison se refusa à concilier la philosophie aristotélique adoptée par Maïmonide avec les principes religieux, que Maïmonide écrivit son œuvre philosophique « Le guide des égarés » (Dalalat al-Haizin), un des produits les plus purs de la pensée du moyen âge.

A la suite de la polémique soulevée par les adversaires de Maïmonide en Europe comme à Baghdad, Ibn Aknin se rendit dans cette dernière ville dans le but d'y fonder une

1. Cf. Graetz, VI ; Karpeles, *Histoire de la littérature juive* ; Winter et Wünsche, II et III, etc.

école indépendante, mais l'esprit conciliant du maître réussit à le détourner de ce projet.

Ce fut à Baghdad qu'il se rencontra avec l'écrivain arabe Abd es-Salam, qui le mentionne dans ses écrits.

Ibn Aknin écrivit beaucoup d'ouvrages d'exégèse philosophique, dont peu de chose nous est parvenu. En 1217 le poète Harisi, de passage à Alep, le caractérise comme « la lumière de l'Orient, le seigneur de la terre ». Six années après Ibn Aknin mourut à Alep.

En général nous possédons fort peu de renseignements sur la situation morale des Juifs marocains au XIIIe siècle.

Parmi les noms littéraires qu'on peut relever à cette époque, un seul mérite d'être mentionné, celui de Nahum le Maghrabi[1], qui écrivit des poésies liturgiques incorporées au rituel marocain. Il traduisit aussi en hébreu les œuvres de Maïmonide écrites en arabe.

L'émigration en masse des lettrés, la décadence des écoles et la misère matérielle dans laquelle les Juifs, décimés et persécutés sans cesse, étaient tombés, avaient porté le coup de grâce au mouvement intellectuel des communautés marocaines.

Il faut remonter jusqu'à la fin du XIVe siècle pour retrouver dans le judaïsme marocain les signes d'une vie intellectuelle plus ou moins intense, et encore ce réveil de l'esprit juif au Maroc était-il dû à la première apparition des Espagnols en 1391. L'Espagne finit ainsi par rendre au Maroc, par un juste retour des choses, ce qu'elle lui avait emprunté en matière de science et de religion.

VII

A cette littérature officielle des Juifs marocains au moyen

1. Cf. Dukes, *Zur Geschichte der hebräischen Poesie*.

âge, se rattache une petite littérature caraïte dont l'importance avait été exagérée, pendant un certain temps du moins. Dans le chapitre suivant, nous verrons ce qu'il faut penser de l'histoire du mouvement caraïte au Maroc. Mais ici, dans un chapitre consacré à l'histoire littéraire des Juifs au Maroc, il nous faut constater une fois pour toutes, avant d'aborder la mention des auteurs caraïtes les plus importants, qu'aucun auteur connu de cette secte n'avait vécu avant le XI[e] siècle. En revanche, nous allons voir qu'à une époque où le Talmud se substitue chez les rabbinistes au moins aux études profanes, ce furent les auteurs caraïtes qui prirent et continuèrent la tradition linguistique des siècles précédents et, sous ce rapport, ils demeurèrent les héritiers directs de l'esprit des premiers savants marocains : avec cette seule différence, d'ailleurs, que ces derniers se souciaient fort peu des problèmes d'ordre religieux tandis que les auteurs caraïtes nous apparaissaient dans leurs écrits comme des polémistes religieux acharnés.

Le premier savant caraïte que nous rencontrons au Maroc fut un certain Adonim ben Massimas Halevy de Draa', l'auteur des poésies liturgiques [1]. Le nom de Massimas, purement berbère et africain, apparaît ici pour la première, sinon pour la dernière fois dans l'histoire littéraire juive.

L'auteur caraïte le plus réputé du Maroc fut le grammairien et le poète Moïse Abraham Halévy de Draa', médecin de profession. Il se considérait lui-même comme étant d'origine espagnole. Il composa un certain nombre d'élégies et de poésies liturgiques écrites dans un mètre spécial et admises dans la *Hasania* ou livre de prières officiel des caraïtes. Son *Divan* que j'ai vu en manuscrit en Russie contient un grand nombre de poésies empruntées à Jehuda Halévy et à Ibn Ezra, c'est-à-dire à des auteurs du XII[e] siècle, ce qui écarte

1. Cf. Fürst, *ibidem*, II, p. 97. Toutefois il ne faut pas tenir compte des dates chronologiques données par cet auteur.

définitivement la possibilité de l'identifier avec Moïse Draa'i l'ancien.

Ses poésies originales sont inférieures à celles des contemporains rabbinistes, quoi qu'en disent certains savants [1].

Moïse Draa'i quitta le Maroc probablement à la suite de la grande persécution des Almohades et voyagea beaucoup en Asie ; c'est ainsi que nous le trouvons parmi les caraïtes de Jérusalem. Par la révélation d'un choix de poètes judéo-espagnols, peu connu alors des caraïtes d'Orient, et par sa connaissance profonde de la langue hébraïque, il exerça une influence bienfaisante sur ces coreligionnaires. La haute renommée dont il jouit chez les auteurs caraïtes est d'ailleurs peu justifiée.

Un autre auteur caraïte de cette même époque, Abou Soleiman Daoud ben Ibrahim Alfasi, écrivit un grand lexique de la langue hébraïque, intitulé *Kitâb el-Igron*. Il paraît avoir vécu à Fès même. Il cite souvent entre autres Ibn Koreich, dont certains auteurs ont voulu faire un contemporain et même un imitateur de notre savant caraïte. La critique a cependant établi que le lexique de David Alfasi contient des passages empruntés non seulement aux savants marocains et espagnols, mais même au savant français Raschi ou Isaaqi, ce qui prouve qu'il avait été un contemporain de Moïse Draa'i [2].

David Alfasi écrivit encore un traité sur la vocalisation hébraïque et un commentaire des Psaumes, et il faut constater que dans tous ses écrits il fait preuve d'une vaste érudition.

Dans les passages de polémique dirigés contre les rabbinites, le lexicographe caraïte révèle des mœurs, des usages, qui nous montrent les caraïtes du Maroc comme ayant eu encore au XIIe siècle leurs rites et leurs traditions à part.

1. Cf. Fürst, *ibidem.* ; *J. Encyclopedia*, art. Dar'i.
2. Poznansky, *ibidem.*, p. 49 ; Fürst, *ibidem.*, IV.

S'il faut en croire Pinsker et Fürst[1], les historiens du caraïsme, son contemporain le grammairien caraïte Moïse Abraham Alfasi était le frère de David Alfasi.

Ce fut à Fès probablement que vécut un autre lexicographe caraïte, Ali ben Souleiman, issu d'une famille originaire, paraît-il, de Draa'[2].

Dans son lexique retrouvé par le caraïte Fürkoritz, et intitulé également *Ha-Igron*, nous trouvons des citations presque toujours anonymes, mais empruntées aux auteurs marocains précédents et au savant caraïte Ibn Faradj du XIe siècle, dont le disciple hispano-marocain Ibn El-Taras avait introduit, nous allons le montrer, le caraïsme officiel en Espagne.

Ali ben Souleiman doit donc être considéré comme le contemporain de tous les savants mentionnés plus haut, Quant à son lexique, disons seulement que ce caraïte y fait volontiers usage des données de la littérature rabbinique, mais qu'en revanche il ne tient pas compte de la Massora biblique, ce qui dénote chez notre auteur une certaine indépendance d'esprit[3].

Le premier réveil du judaïsme dissident du Maroc qui aurait pu cependant nous révéler certains côtés fort intéressants du caractère ethnique des Juifs marocains, ne devait pas avoir de lendemain. La terrible persécution des Almohades mit fin pour longtemps au mouvement intellectuel et religieux des Juifs du Maghreb. Les rares représentants du rite caraïte ayant échappé au massacre général émigrèrent du pays ou bien cherchèrent un refuge chez les Berbères ou plutôt chez les Judéo-Berbères du Rif et du Sud.

C'est dans l'Atlas, en effet, que nous retrouvons les derniers représentants de cette secte jusqu'au XVIIIe siècle, et

1. *Ibidem*, 108-119 ; Pinsker, לקוטי קדמוניות.
2. *Ibidem*, p. 122.
3. Poznansky, *ouvr. cité*.

ce fut peut-être là que naquirent au XIVe siècle les deux savants, caraïtes distingués du Maghreb, que nous retrouvons en Égypte.

La capitale de ce pays, le Caire, était, en effet, devenue vers la fin du XIIe siècle un foyer de science caraïte et il n'y a rien d'étonnant que les savants caraïtes du Maghreb, dans l'impossibilité de déployer leur activité au Maroc même, aient préféré quitter leur pays natal pour aller s'établir en Égypte.

Le premier de ces savants fut Israël ben Samuel Ha-Dayyan (le juge) El-Maghrabi, qui florissait au Caire vers l'année 1300[1].

Il écrivit dans un hébreu correct et coulant un recueil de poésies liturgiques, des traités sur le calendrier juif et sur certaines questions d'ordre religieux. Ses autres écrits sont composés en langue arabe. Parmi ces derniers, mentionnons un traité des principes du caraïsme, un autre publié également en hébreu sur le rituel de l'abatage des animaux et un *Kitab el-Mourchid* ou Livre des commandements « où il révèle une indépendance d'esprit notoire, surtout en ce qui concerne le rituel de « l'inceste » et de l' « abatage ».

Dans ces deux dernières questions essentielles, il est d'ailleurs le précurseur de son compatriote, le médecin Samuel Ha-Rofe ben Mose El-Maalim El-Maghrabi[2], également juge au Caire, et en même temps la plus grande autorité caraïte depuis Josué El-Faradj. Originaire du Maghreb, ce savant avait reçu une éducation scientifique et religieuse soignée ; il publia, en 1394, son grand livre des commandements *El-Mourchid* (« le droit », en hébreu Meyacher) et plusieurs travaux d'exégèse biblique.

Le code religieux de Samuel El-Maghrabi fut reconnu par

1. Fürst, *ouvr. cité*, ch. v.
2. Fürst, *ibid.*

le monde caraïte, tout entier, jusqu'en Crimée, et son autorité comme législateur de cette secte ne faiblit pas jusqu'aux temps modernes. Ce qui est à noter dans l'œuvre de ce savant caraïte, originaire du Maghreb, c'est sa faculté surprenante à analyser et à résumer tous ses prédécesseurs, ainsi que sa tendance à s'en tenir à la réalité des choses religieuses et à consacrer les usages et les mœurs répandus parmi les caraïtes sans se soucier beaucoup des principes anti-traditionnels du caraïsme.

Un fait qui peut encore intéresser les lecteurs de notre étude, c'est que le rituel de la Schehita (abatage) établi par ce savant rappelle singulièrement celui d'Eldad le Danite ; il faut en conclure nécessairement que la consécration par ce dernier auteur caraïte du Maghreb des anciens usages et mœurs propres aux Juifs Maghrabiya fut la dernière manifestation de l'esprit particulier des Juifs autochtones, dont les derniers représentants se réfugièrent dans le sein du caraïsme avant de disparaître définitivement des annales de l'histoire juive,

VIII

A côté du courant talmudique et orthodoxe qui dominait la majeure partie des populations juives des grands centres commerciaux et intellectuels du Maghreb, nous nous trouvons, dès la première apparition des manifestations de l'esprit juif dans ce pays, en présence d'un autre courant d'abord purement « maghrabite » pour aboutir ensuite au caraïsme.

Nous avons déjà montré combien peu fondées sont les assertions de certains historiens qui veulent voir dans tout ce qui déviait du judaïsme traditionnel au Maroc, comme dans la Crimée et dans le bassin de la mer Noire d'ailleurs, les conséquences du mouvement caraïte. Cette confusion

admise par les savants, au lieu de préciser les dates et d'identifier les auteurs non orthodoxes que nous rencontrons dans l'histoire littéraire du Maroc, rend même difficile l'établissement d'une chronologie fixe et d'une histoire plus ou moins certaine des auteurs caraïtes au Maroc.

En effet, si nous écartons comme non fondée la thèse de l'existence présumée des caraïtes au Maroc avant le xie siècle, que nous restera-t-il de tout l'édifice accumulé par les historiens du caraïsme ?

La critique, les successeurs immédiats et les écrits propres d'Ibn Koreich sont unanimes pour le considérer comme un Juif rabbinite, mais ayant conservé l'indépendance d'esprit d'un Maghrabi et d'un lettré éclairé.

En ce qui concerne Moïse Draa'i l'ancien, nul doute qu'il n'ait été un Juif orthodoxe mais appartenant à un rite distinct. Quant à son homonyme identifié longtemps avec lui, une lecture attentive de son Divan et les détails historiques que nous y trouvons nous montrent que ce poète caraïte avait connu les poètes espagnols du xiie siècle, dont il avait imité ou tout simplement copié les œuvres.

La même constatation peut être faite quant aux deux frères caraïtes Moïse et David Alfasi, tous deux grammairiens : un examen attentif de leurs écrits a prouvé qu'ils y font usage des œuvres des maîtres de l'Espagne et même de la France du xiie siècle.

Il demeure donc acquis qu'à une époque antérieure au xie siècle au moins, aucune trace du caraïsme n'a été trouvée au Maroc, et que même après cette époque et jusqu'au moyen âge les communautés qui adhéraient à cette secte n'existaient en réalité qu'à Fès, à Draa', comme le constate M. Neubauer, et peut-être aussi, ajoutons-nous, à Sidjilmâssa : partout le caraïsme touchait de près son rival le rabbinisme, dont il semble dans certaines conditions avoir été une conséquence directe.

En revanche, beaucoup d'obsurité et de lacunes prêtant sans cesse à des confusions disparaissent si nous tenons compte de l'existence antérieure à la pénétration du talmudisme et du caraïsme à la fois des populations indigènes juives restées à l'écart, jusqu'à une époque avancée, des mouvements religieux qui avaient agité le judaïsme civilisé.

Les populations judéo-berbères dont l'histoire politique a été étudiée par nous et qui, dans l'esprit des historiens juifs (de ceux mêmes qui se doutent de leur existence) disparaissent tout d'un coup comme par miracle, continuaient en effet à conserver leur particularité religieuse propre ; plus elles étaient demeurées à l'écart des grands centres juifs, plus elles étaient fidèles, sinon à leurs croyances, du moins à leurs usages propres.

Le facteur intellectuel a joué un rôle fort peu important dans le développement ultérieur de ces Judéo-Berbères, par suite du penchant aux luttes et au particularisme qui distingue les populations autochtones du Belad es-Siba et de l'Afrique intérieure.

Afin de mieux préciser ce fait historique, nous n'avons d'ailleurs qu'à examiner les données suivantes relatées par les auteurs du moyen âge : au VIIe siéle, nous avons vu les alliés juifs des conquérants de l'Espagne groupés autour d'un de leurs chefs pour reconquérir l'Espagne sur les Musulmans.

Dans ce même siècle les Juifs « maghrabiya » sont considérés par les Juifs asiatiques comme une population juive hérétique et dissidente. Cet esprit réfractaire à l'orthodoxie est témoigné maintes fois par les controverses religieuses échangées par les communautés africaines avec les princes de la synagogue, à partir du IXe siècle.

Ce même siècle a vu une tentative de schisme faite par le fameux Eldad, tentative singulièrement conforme à l'esprit des Juifs autochtones du Maghreb. Le premier savant du Maghreb, Ibn Koreïch, tient peu de compte de l'exé-

gèse rabbinique des conceptions religieuses. Sa manière de citer le Talmud rappelle même singulièrement celle des caraïtes.

Samuel ben Hofni, quoique devenu gaon lui-même, trahit, dans son exégèse surtout, une manière d'exposer fort peu rabbinique.

Au xe siècle la ville de Fès est citée comme continuant à maintenir les relations avec les Juifs du désert, c'est-à-dire avec les derniers éléments judéo-berbères plus ou moins indépendants, et rien moins qu'orthodoxes.

En Espagne, nous voyons que les parents du lexicographe Ménahem ben Saroug sont accusés d'hérésie et d'une hérésie autrement grave que le schisme des caraïtes puisqu'à l'instar des Berghouata ses adhérents semblent avoir mangé la chair du porc : ce qui suppose l'existence des sectes extrêmes à cette époque parmi les Juifs espagnols[1].

Le xie siècle est décisif pour l'histoire religieuse des Juifs marocains. A cette époque le Talmud a pris une grande extension dans toutes les villes importantes, il finit par imposer sa discipline aux grandes masses, demeurées jusqu'ici indifférentes aux questions religieuses.

Or, les premiers renseignements précis qui nous sont parvenus sur l'existence des caraïtes au Maroc comme en Espagne datent du xie siècle.

Un examen attentif des sources, ainsi que des événements politiques intimement liés avec la première apparition des caraïtes dans ce pays, nous permettra de déterminer l'origine première ainsi que le caractère propre des populations juives non orthodoxes que nous retrouvons au Maroc comme en Espagne à partir de cette époque[2].

Nous avons déjà constaté que la domination musulmane

1. Cf. le passage de Jehudi ben Chechet contre Ménahem (éd. Stern).

2. Cf. Ibn Daoud, toute la fin de sa Chronique; Graetz, VI, p. 94.

avait marché de pair avec l'expansion de l'autorité rabbinique et que par conséquent l'adhésion certaine du judaïsme africain au rite orthodoxe était devenue fatale. Cependant, en dehors de Sidjilmâssa, la seule cité rabbinique connue dans le Sud, il y avait de grandes populations juives parmi les Berbères à peine islamisés eux-mêmes, Juifs qui avaient conservé leurs traditions propres, et dont les conditions politiques et l'état social primitif avaient été réfractaires à l'esprit du Talmud.

L'invasion des Almoravides venus du désert avait profondément remué leurs voisins juifs : des populations guerrières juives vinrent, à la suite des conquérants, s'établir dans les villes marocaines et espagnoles.

La première mention de l'apparition des sectaires juifs en Espagne correspond, en effet, aux guerres des Almoravides. L'indication du chroniqueur Ibn Daoud est tellement précise qu'elle ne laisse lieu à aucun doute. Cet auteur raconte en outre que les sectaires venus en Espagne au XIe siècle y avaient occupé des forteresses.

Or, nous savons par d'autres sources que les guerriers juifs avaient été tellement nombreux dans l'armée de Techfin au cours de sa campagne contre Alfonso, que ce prince demanda un armistice de trois jours successifs : le vendredi, afin de donner congé aux soldats musulmans ; le samedi, pour permettre aux Juifs de ne pas travailler le jour du sabbat, et le dimanche pour donner la trêve à ses adversaires chrétiens[1]. Cette indication nous montre que le chiffre de 40 000 guerriers juifs donné par certains historiens comme ayant participé à cette guerre n'est pas excessif.

Le fait rapporté par Ibn Daoud, que les caraïtes occupaient vers la fin du XIe siècle des forteresses en Espagne, peut donc être considéré comme une conséquence directe des victoires des Almoravides : ces derniers, à l'instar des premiers

1. Cf. le Kartas, p. 213.

conquérants de l'Espagne, ont pu confier la garde des villes fortifiées à leurs auxiliaires juifs. Ce dernier fait nous explique aussi pourquoi les adversaires des Almoravides et le roi chrétien Alfonso Raimondo au siècle suivant avaient à deux reprises permis à leurs hauts fonctionnaires juifs d'humilier et de persécuter les caraïtes. Il s'agissait pour eux, probablement, de se débarrasser d'un élément guerrier étranger et allié aux Almoravides. En effet, la première persécution contre les caraïtes d'Espagne date de 1132 et émane d'un prince adversaire des Almoravides[1].

Quoi qu'il en soit, pendant longtemps encore les hérétiques de l'Espagne et du Maroc manifestèrent peu de goût pour les occupations d'ordre scientifique et intellectuel, ce qui n'était pas le cas des caraïtes d'Orient ; leurs adversaires rabbinites ne leur ménagent pas à ce propos leurs critiques et leurs railleries. Le code caraïte et probablement le nom même de cette secte étaient demeurés inconnus de ses guerriers du désert. Mais en présence de la floraison littéraire et religieuse chez les Juifs d'Espagne, ainsi que des rigueurs du rabbinisme qu'ils refusèrent de subir, l'un des leurs, Ibn El-Taras, se rendit à Jérusalem en 1090 ; il y étudia la Loi et fut initié aux principes du culte caraïte sous la direction du savant Josué ibn Faradj. De retour en Espagne, il réussit à imposer le caraïsme officiel aux sectaires et même à faire de la propagande parmi le reste de la population juive de ce pays.

Après la mort d'El-Taras, sa femme, surnommée la *Maalima*, continua son activité religieuse, et ce fut à partir de cette époque que la secte caraïte prit pied dans les deux pays voisins en se substituant ainsi à toutes les hérésies

1. La première persécution des caraïtes en Espagne eut lieu à l'instigation du vizir juif Joseph ibn El-Faroudj El-Kabsi. Ce dernier, dit Ibn Daoud, « les chassa de toutes les forteresses de la Castille et il ne leur laissa qu'une seule forteresse comme dernier refuge.

précédentes[1]. D'ailleurs, pendant le règne d'Ali ben Tachfin ils semblent même avoir regagné leurs anciens privilèges.

IX

La révolution religieuse accomplie par El-Taras en Espagne eut une répercussion sur les éléments dissidents des Juifs marocains ; dans les villes de Draa' et de Fès[2] où le nombre des Juifs du désert arrivés à la suite des Almoravides devait être particulièrement considérable, des communautés caraïtes se formèrent, qui donnèrent bientôt naissance à toute une école de savants. Il n'est pas certain d'ailleurs que ces deux villes n'avaient pas contenu des noyaux caraïtes déjà à une époque antérieure.

Quant aux Juifs indigènes des oasis et de l'intérieur, l'ignorance en matière religieuse et scientifique devait les tenir pendant longtemps encore à l'écart des divisions savantes des Juifs des grands centres ; même dans les endroits où certaines mœurs et traditions orthodoxes avaient réussi à pénétrer peu à peu, leurs habitants autochtones ne cessèrent pas néanmoins de rester des « Maghrabiya », des Juifs berbérisés.

Nous avons déjà eu l'occasion de citer le passage de Maïmonide concernant les Juifs berbères du centre que ce docteur considère à peine comme des orthodoxes. Quant à ceux des oasis du Maghreb proprement dit, nous possédons, à condition d'écarter la thèse de l'existence du

1. Cf. Ibn Daoud. En effet, tant que les Juifs dissidents demeurent ignorants et indifférents aux questions religieuses, nous ne trouvons aucune trace d'animosité de la part des Juifs orthodoxes. Mais Ibn El-Taras, en se faisant le législateur des sectaires qu'il initie au rite caraïte les a voués par ce fait même à la haine des orthodoxes. Cf. l'expression והטעהו רבים מהם.

2. Cf. Neubeauer, *J. Q. Review*, art. cité, p. 110.

caraïsme dans ces parages, des textes hébraïques qui nous confirment leur existence jusqu'au XVIe siècle.

C'est ainsi que nous avons relevé un passage d'Ibn Ezra qui nous renseigne sur les Juifs résidant à Ouerguela, au XIIe siècle. Ces Juifs du désert avaient pratiqué l'usage, localisé chez eux et inconnu aux caraïtes, de commémorer l'exode de l'Egypte, par une sortie à la campagne ou par une sorte de fête des tabernacles pendant le premier jour de la fête de Pâques [1].

Nous devons constater qu'un usage plus ou moins analogue est pratiqué jusqu'à nos jours par les Juifs du Mzab [2] ; or, comme nous allons le démontrer, les habitants des oasis d'Ouerguela et du Mzab ont seuls échappé aux massacres des Juifs par les Almohades.

A la fin du XIVe siècle, le rabbin S. Duran mentionne encore les hérétiques d'Ouerguela comme formant une secte juive à part, tandis que Zacouto nous raconte qu'au XVIe siècle ils ont fini par embrasser le rite orthodoxe [3].

Après la persécution de 1146, rien ne semble avoir subsisté au Maroc de l'indépendance des Juifs autochtones ; cependant, quoi qu'en dise le chroniqueur juif Zacouta sur la disparition totale des hérétiques de l'Afrique, nous avons des preuves certaines que les débris des tribus judéo-berbères avaient en partie survécu au massacre et à la conversion générale à l'islamisme dus aux Almohades.

Nous avons déjà mentionné les tribus juives de l'Aurès qui s'étaient maintenues en état d'indépendance jusqu'au XVIIe siècle.

Une indication de Léon l'Africain nous montre que, même dans l'Atlas, les Juifs, quoique réduits à l'état de servage, avaient su se maintenir jusqu'au XVIe siècle.

1. D. Cahena, *Œuvre d'Ibn Ezra*, p. 59.
2. Cf. l'étude du Dr Huguet, *Les Juifs du Mezab*.
3. Le Youhassin de Zacouto.

Voici en effet les propres termes de cet écrivain : « Dans les montagnes de l'Atlas, il n'y a pas de villages mais seulement des bourgades et des villages qui forment la propriété des gentilshommes. Il s'y trouve beaucoup de Juifs qui sont volontaires jusqu'à exposer leur personne aux hasardeux combats et prendre la querelle en main en faveur de leurs maîtres qui sont les habitants de cette montagne. Mais ils sont, par les autres Juifs de l'Afrique, tenus et réputés hérétiques qui s'appellent carraum (caraïm)[1] »

Nous avons déjà vu combien le terme « caraïm » est vague. Ajoutons seulement que ces caraïms existaient encore en 1768, comme il ressort d'un document officiel[2].

Mais en dehors des Juifs agriculteurs de l'Atlas et du Rif qui parlent le chleuh et qui doivent être considérés comme les véritables descendants des anciens Juifs indigènes du Nord, en dehors de ces populations encore nombreuses, il existe, particulièrement dans les régions de l'Océan et des Ksours, des populations judéo-berbères qui constituent généralement des fractions distinctes des tribus arabes ou berbères, parlant leur langue et combattant dans leurs rangs. Quoiqu'ayant un cheikh juif distinct, ces fractions se croient obligées de défendre avant tout les intérêts de la tribu à laquelle ils appartiennent.

Malgré l'infiltration lente mais irrésistible des mœurs rabbiniques, à la suite des tournées des *missi* palestiniens et de l'affluence fréquente, après chaque persécution, des Juifs des villes, ces populations sont demeurées jusqu'à nos jours aussi ignorantes, et indifférentes en matière religieuse, que l'étaient leurs ancêtres au moyen âge. Du judaïsme, ils ne connaissent généralement que certaines traditions et certaines pratiques; ils savent, en outre, quel-

1. Plus haut. ch. II.
2. Comme l'a bien voulu communiquer M. Massignon d'après son ouvrage manuscrit.

ques courtes prières qu'ils récitent de mémoire[1]. Même dans les régions où ces dernières manifestations du judaïsme sont ignorées, et où certaines circonstances ont amené les tribus juives à embrasser l'islamisme, elles continuent à conserver des notions exactes sur leur origine juive, et l'exemple des Daggattoum[2] du désert n'est pas unique dans son genre. L'ignorance même et la simplicité des mœurs maintiennent ce souvenir d'une origine juive ancienne chez des populations dont toute la vie sociale, la raison d'être elle-même, sont basées sur les divisions généalogiques et ethniques datant d'un passé lointain, ainsi que sur la rivalité entre les tribus et les familles.

Plus d'une fois dans l'histoire médiévale du Maghreb et jusqu'aux époques modernes, nous nous retrouverons en présence des conséquences des liens étroits qui rattachent les tribus ayant une origine juive commune. C'est probablement là qu'il faut chercher la cause principale de la survivance de l'élément juif aux plus terribles persécutions, et même de l'apparition de temps à autre de Juifs influents, surtout à certaines époques troublées.

QUATRIÈME PARTIE

DÉCADENCE POLITIQUE ET SOCIALE. — L'ÉTABLISSEMENT DES JUIFS ESPAGNOLS

I

Mouvements littéraires et religieux, écoles rabbiniques et

1. Cf. Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique sept.*; Kazès, *ibidem,* et les données de certains voyageurs.
2. Cf. plus haut, II, ch. VI.

caraïtes, tout, jusqu'à l'existence même des communautés, fut soudainement balayé par une de ces grandes catastrophes soudaines et imprévues dont l'Afrique semble avoir gardé le secret, catastrophe que les annales juives appellent « le glaive d'Ibn Toumart ».

La conquête du Maghreb par les Almohades, les dates et les événements qui s'y rattachent, forment autant de points obscurs. Les historiens arabes qui, en général, ne s'occupent des Juifs qu'en passant, font même le silence sur le fait lugubre de l'anéantissement du judaïsme au Maroc. Les chroniqueurs juifs de l'époque qui relatent ce fait capital de l'histoire juive, outre la confusion des dates qui règnent chez eux, ont une tendance manifeste à exagérer les conséquences de la persécution, probablement dans le dessein de ne pas dénoncer les survivants, obligés de dissimuler leur fidélité au judaïsme.

Essayons, par un examen des sources et des textes, de mettre un peu plus de lumière dans l'exposé des événements qui ont caractérisé la victoire des Almohades [1].

Dans la première moitié du XII[e] siècle, Abdallah ben Toumart, élève du fameux Al-Ghazali, profitant de l'état d'anarchie qui s'était emparé du Maghreb et de la rivalité entre les Zénata et les Lemtouna, fonda une secte religieuse d'une grande austérité de mœurs qui prit le nom d'El-Moaheddîn (Almohades), « les unitaires ». Le fondateur lui-même se faisait passer pour le Mahdi ; la nouvelle secte prit bientôt une extension considérable parmi les populations du Rif, hostiles aux envahisseurs venus du désert. Comme toutes les grandes conquêtes africaines, le soulèvement religieux, suscité par les Almohades, cachait des dessous politiques et des rivalités de races.

1. Nous donnons l'exposé des événements et des dates d'après Ibn Khaldoun (I, p. 252 et s. ; II, 160), le Kartas (p. 271 et s.) et Mercier (II, p. 75 et s.).

Dans cette guerre, le fanatisme religieux des Almohades égala leur cruauté : chaque victoire amena une extermination générale des Almoravides et de leurs protégés les Juifs, ceux du désert comme ceux des villes.

En 1132, le général des Almohades Abd el-Moumen s'empara de la ville de Draa' ainsi que de toute la province de Sous. L'élégie écrite par Abraham ben Ezra, qui résume l'étendue de la persécution, précise en effet non seulement les noms des grandes communautés détruites, mais aussi l'ordre chronologique de la destruction des communautés éprouvées [1].

A propros de la prise de Draa' ce poète se lamente dans les termes suivants :

« Je déchire mon manteau (סוח peut faire allusion à toute la province de Sous) au sujet de Daraa' [2] conquise la première : ce fut un jour de samedi ; homme et femme ont vu leur sang versé comme de l'eau. »

En 1142 mourut le grand protecteur des Juifs au Maroc comme en Espagne, Ali ben Tachfin ; son fils Tachfin fut proclamé khalife en Espagne, tandis que les insurgés campés dans le Sud continuaient leur marche en avant à la conquête du Nord.

Dans ces dernières campagnes l'élément juif indigène, très nombreux dans le Sud et ayant encore conservé ses traditions guerrières, paraît avoir particulièrement souffert : l'anéantissement des grandes agglomérations fut presque complet.

1. Cette poésie si belle et si touchante a été publiée entre autres, dans le recueil des œuvres poétiques d'Ibn Ezra (édité par M. Cahana). Elle contient l'énumération des grandes communautés du Maroc et de l'Espagne détruites par la persécution. Un auteur anonyme y a ajouté un apostich qui contient la liste des villes du Maghreb oriental et de l'Ifrikia éprouvées par la persécution.

2. L'auteur lit Daraa' דרעה ; il emploie le terme לפנים, ce qui fait allusion à la destruction de cette ville survenue longtemps avant toutes les autres.

A défaut de renseignements précis, les historiens juifs traitant fort peu du sort de ces populations orthodoxes, quelques déductions et détails des œuvres des écrivains de l'époque nous permettent d'entrevoir les funestes conséquences du drame d'extermination qui s'était joué dans le Sud.

Les historiens arabes nous racontent que seuls l'Ouerguela (Ouargela) et le Mzab subsistaient encore après l'invasion de 1142[1].

Or, Ibn Daoud et Ibn Ezra nous témoignent de l'existence des Juifs hérétiques et *non caraïtes* à Ouergela. Quant au Mzab, les usages et les mœurs propres aux Juifs de cette oasis jusqu'à nos jours confirment leur origine autochtone et fort ancienne[2].

En dehors de ces centres, de toutes ces populations jadis si nombreuses, des fractions et des débris de tribus seulement survécurent à la terrible catastrophe.

En 1145, le sultan Tachfin succomba à la suite de défaites de ses troupes près de la ville d'Oran. Les derniers Almoravides tinrent encore à Tlemcen. Pendant le siège de cette ville, Abd el-Moumen reçut la soumission des habitants de Sidjilmâssa. Ces derniers, fidèles à la tactique des Almoravides, se ruèrent sur les Juifs de cette ville qui furent massacrés ou obligés d'embrasser l'islamisme.

A propos de la ruine de cette fameuse communauté, Ibn Ezra s'exprime ainsi : « J'appelle le deuil sur la communauté de Sidjilmâssa, cité des savants superbes et des sages[3],

1. *Auteurs cités.* Quant au Mzab, j'attire l'attention du lecteur sur la lettre de Maïmonide citée plus haut où il parle précisément des Juifs qui résident parmi les Beni Mouaz. Or le Mzab se trouvait alors encore sous la domination des Beni Mouaz (Cf. le Kartas, p. 148).

2. Cf. plus haut, III, ch. VIII.

3. Même la ville des Gaonim, le plus haut degré dans la hiérarchie rabbinique.

elle vit sa lumière couverte par les ténèbres ; les colonnes du Talmud s'écroulèrent ; l'édifice de la Loi fut anéanti et la Mishna fut foulée aux pieds. »

En effet, la ruine de Sidjilmâssa signifiait en même temps la perte pour le judaïsme du seul foyer de science juive dans l'extrême Sud marocain.

La ville de Tlemcen fut prise en 1146. Les Juifs de cette ville n'eurent pas d'autre sort : « La majesté de la communauté de Tlemcen, dit ce même auteur, s'évanouit et sa gloire disparut définitivement. »

En même temps, la ville de Marrakech fut prise après une résistance acharnée de 11 mois. Cette ville, qui avait réuni dans ses murs des réfugiés de toute la province, souffrit particulièrement de la cruauté des conquérants : après sa prise, cent mille habitants furent massacrés [1]. On n'épargna que les commerçants et les artisans, entre autres, probablement, les Juifs qui embrassèrent l'islamisme [2].

A ce propos Ibn Ezra nous dit :

« La résidence royale, la noble ville de Marrakech, a vu ses précieux fils transpercés par l'épée ; l'œil cruel de l'ennemi ne les a pas épargnés. »

Fès, l'ancienne capitale subit le même sort : « Hélas ! dit Ibn Ezra, anéantie aussi la communauté de Fès, le jour où ses fils furent livrés à la perte [3]. »

Ceuta et Méquinez, comme le confirme Ibn Ezra, furent également témoins de la destruction de leurs communautés juives (en 1148) [0].

1. Cf. le Kartas, *ibidem*.

2. Le terme משמה qui signifie « être foulé » est assez vague et implique probablement le fait de la survivance de la grande majorité de la population qui préféra la conversion feinte à la mort.

3. Ibn Daoud, un contemporain de ces événements dit : « Le glaive d'Ibn Toumart commença à sévir en 4902 (1142) ; et il ordonna la persécution religieuse, » גזר להוציא כלזה.

Ibn Ezra dans sa poésie donne la date de 1072 années depuis la

La conquête du Maroc par les Almohades fut consommée vers 1146 ; mais certains chroniqueurs juifs donnent pour le commencement de la persécution la date de 1142 ; cette dernière année coïncide avec le mouvement d'envahissement du Nord inauguré alors par Abd el-Moumen.

Les dates chronologiques se précisent ainsi plus ou moins et, malgré l'affirmation de Graetz et certains autres historiens, l'indication d'Ibn Daoud que l'année 1142 signala le commencement de la persécution religieuse de la part des Almohades ne se heurte à aucune contradiction.

L'invasion des provinces de l'intérieur par les Almohades, commencée en 1138 et suivie du « glaive d'Ibn Toumart », devait donc entrer encore, avant la conquête des capitales, dans une nouvelle phase non moins terrible : au massacre partiel des Almoravides et des Juifs avait succédé une sommation de se convertir à l'islamisme sous peine de mort.

Ce fait explique seul l'assertion du Kartas qui raconte qu'après la conquête de Marrakech, les commerçants et les artisans avaient été laissés en vie : ces derniers étaient probablement les Juifs obligés de se convertir à l'islamisme pour avoir la vie sauve.

Abd el-Moumen, devenu maître de la situation, reprit la thèse de Yousouf ben Tachfin à l'égard des Juifs. Il leur rappela, à son tour, la prétendue promesse de se convertir faite par leurs ancêtres à Mahomet si, au bout de cinq siècles leur Messie n'était pas arrivé. Il leur déclara qu'il ne voulait plus les tolérer dans leur erreur, ni prélever sur les infidèles aucun impôt ; que seule la conversion à l'islamisme pouvait les sauver, et il leur laissa le choix entre ces deux alternatives : l'Islam ou la mort[1].

La vérité était probablement que les Almohades qui

destruction du Temple (corrigée à tort par M. Cahana en 1070) ce qui correspond à la donnée d'Ibn Daoud. Une autre source donne la date de 4898 (1038), comme le commencement de la persécution.

1. Cf. Graetz, VI, 131.

n'avaient pas voulu laisser subsister les éléments guerriers juifs du Sud, essentiellement dévoués aux Almoravides, n'avaient aucune raison d'exterminer totalement les résidents juifs pacifiques et jouant un rôle très important comme commerçants et artisans dans les grandes villes du Nord ; ils s'étaient contentés de satisfaire leur zèle religieux.

Mais les Juifs résistèrent, préférant souvent le martyre à la conversion ; c'est ainsi que l'on cite, parmi les martyrs de cette époque, le rabbin Jehuda ben Soussan de Fès.

Abd el-Moumen apporta bientôt une modification à son ordonnance trop exclusive, en permettant aux Juifs de s'expatrier à condition toutefois de ne pouvoir aliéner ni vendre les biens dont le transport était impossible. Chaque ville dont les Almohades s'emparèrent vit appliquer cette cruelle ordonnance, qui s'étendait également aux chrétiens. Fidèles à ce système, leurs troupes ruinèrent toutes les communautés juives de Salé ou Sla dans l'Extrême-Occident et jusqu'à El-Mahédia[1].

En raison des persécutions qui avaient accompagné la deuxième croisade, fort peu de Juifs profitèrent de l'autorisation de quitter le pays pour chercher un refuge dans les pays chrétiens. D'autre part, l'Espagne méridionale fut à son tour envahie par les « Philistins » ou les Berbères Almohades, qui ne tardèrent pas à appliquer le même traitement aux communautés juives[2].

Parmi les émigrants de la première heure on cite le poète et rabbin juif Jehuda ben Abbas dont le collègue Jehuda ben Soussan fut mis à mort pour avoir osé braver l'ordonnance

1. S. Hacohen, *Chronique Emeq Ha-Bacha,* p. 20, et Verga, *Chronique Schebet Jehuda,* p. 50.

2. Il faut tenir compte de ce fait qu'une grande partie des légendes qui circulent au Maroc concernant les Philistins ou les Berbères datent de cette époque, bien que l'origine de cette identification soit plus ancienne (Cf. plus haut, ch. II).

de l'émir. Quant à la grande majorité des Juifs marocains, toutes leurs ressources consistant en biens qu'il ne leur était pas possible d'emporter, ils firent en public profession d'islamisme, tout en restant fidèles à la loi de Moïse dans l'intérieur de leurs demeures. Ils attendirent ainsi une occasion de se défaire de leurs biens et d'émigrer.

Il leur était assez facile de feindre leur nouvelle religion car on n'exigeait d'eux que leur présence de temps en temps dans les mosquées, le fléau de l'inquisition n'ayant jamais sévi dans les pays musulmans.

Quoi qu'il en soit, l'existence officielle des communautés juives du Maroc fut anéantie lors de la conquête du Maghreb par les Almohades, au point que les chroniqueurs de l'époque nous disent: qu'aune trace d'Israël ne subsista de Tanger jusqu'à El-Mahédia[1].

II

L'obligation de porter, au moins publiquement, le masque de l'islamisme, pesa douloureusement sur la conscience des survivants de la grande persécution des Almohades.

Les esprits faibles, les hésitants finirent par déserter le judaïsme et c'est à partir de cette époque que nous trouvons au Maroc une classe très nombreuse de renégats juifs; certaines familles des plus influentes de Fès et d'autres villes de l'intérieur doivent en effet leur origine à ces anciens convertis dont le nombre augmentait à chaque nouvelle persécution. Quant aux masses demeurées fidèles à leur loi, elles semblèrent avoir été vouées au mysticisme et à un état social et intellectuel dégradant. Maïmonide, dans la lettre adressée à son élève Ibn Aknin, s'exprime au sujet

1. Ibn Daoud et Zacouto, p. 215 ; Graetz, VI.

de la situation faite aux Juifs marocains de son temps, dans les termes suivants : « Toute joie a été troublée pour les Juifs du Maghreb ; tout pieux est obligé de se dissimuler et la lumière d'Israël est éteinte[1]. »

Les plus naïfs et les plus crédules se laissaient facilement entraîner par de faux mouvements messianiques qui, sous le masque mystique, dissimulaient souvent des dessous ou des considérations politiques. Dès 1147 un Juif de Fès se déclara Messie et il trouva dans cette ville des partisans, ce qui attira sur les Juifs des nouvelles violences de la part du gouvernement[2].

Néanmoins il faut supposer que les néo-musulmans de Fès n'eurent pas beaucoup à souffrir de la part des Almohades, si nous en jugeons d'après les faibles proportions de l'émigration des Juifs de la région et surtout d'après un fait beaucoup plus caractéristique : le père de Maïmonide accompagné de son célèbre fils et de tous les siens, se voyant dans l'impossibilité de continuer à observer les préceptes du judaïsme à Cordoue sans être découvert, préféra s'en aller à Fès, où les rigueurs de la loi ne paraissent pas avoir empêché la profession des études et des pratiques juives. Ce fut à Fès que le jeune Maïmonide continua à approfondir la science juive et trouva le moyen de s'adonner aux sciences profanes dans l'intimité des savants musulmans de cette ville.

Le séjour du plus grand Juif du moyen âge à Fès marque un événement dans l'histoire du judaïsme marocain[3].

L'islamisme feint, au fur et à mesure que la persécution se prolongeait, avait fait des progrès dans le camp des Juifs.

L'assimilation aux mœurs et aux croyances arabes avait fini par menacer l'existence même du judaïsme. Dans ces

1. Cf. Graetz, VI, dans les notes.
2. A. Cahen, *ouvr. cité,* p. 46.
3. V. sur cet auteur Graetz, VI, *Winter und Wünsche,* II.

conditions, un rabbin zélé, ayant trouvé moyen sans doute de ne pas se convertir à l'Islam, publia un pamphlet dans lequel il déclara que tous les Juifs qui prenaient le masque de l'Islam pour sauver leur personne ne devaient plus être regardés comme des Juifs, bien que dans leur cœur ils fussent sincèrement attachés au judaïsme. Le sévère rabbin prétendait que dans le cas où l'émigration devenait impossible, on devait se laisser tuer plutôt que de feindre une conversion à une autre religion.

Cette manière de voir qui aurait fatalement mis fin à l'existence des Juifs dissimulés dans le Maghreb ne laissa pas que d'émouvoir profondément Maïmoun et son fils Moïse. Le premier publia une épître dans laquelle il réfuta la thèse trop exclusive du rabbin anonyme [1].

Quant au jeune Maïmonide, il écrivit en langue arabe une brochure très documentée [2] dans laquelle il réfuta les arguments du rabbin par trop zélé, en affirmant que le Talmud, en recommandant de faire sacrifice de sa vie plutôt que de commettre un acte d'idolâtrie, n'a pas en vue les religions qui admettent l'unité de Dieu, et entre autres l'Islam dont le prophète Mahomet a réussi à imposer le monothéisme pur aux idolâtres et qui exige de ses adhérents, non des actes sacrilèges, mais une simple formule verbale.

Cependant il y exprima la crainte trop justifiée d'ailleurs que la durée de la persécution ne tiédît le sentiment juif et ne fût la cause des progrès de l'islamisme à l'intérieur des familles, à la suite des habitudes extérieures.

Pour parer à cette éventualité, il engagea les croyants à profiter de la première occasion qui se présenterait pour émigrer du Maghreb.

1. Cf. les ouvrages cités et A. Cahen. 46.
2. Intitulée מאמר קדוש השם ou אגרת השמד (article « le Martyre » ou « Message sur la persécution »).

Conçu dans un esprit de haute tolérance et en termes énergiques, l'écrit du jeune maître réussit à ramener le calme dans l'esprit des malheureux persécutés qui entrevirent ainsi la possibilité de ne pas être rejetés du sein de la synagogue.

Cette propagande dangereuse faillit coûter la vie au jeune savant. Dénoncé au gouvernement, par les renégats probablement, il aurait subi une mort certaine sans l'intervention influente du poète et du savant musulman Abou'l-Arab ben Moïcha. Par suite de ces circonstances il ne resta plus à Maïmonide qu'à suivre le conseil qu'il avait donné lui-même aux autres et à quitter le Maghreb. Ce qu'il fit en effet en 1165.

La patience des malheureux néo-musulmans était cependant soumise à une épreuve trop dure pour que des encouragements verbaux seuls, si énergiques fussent-ils, pussent les empêcher de se laisser entraîner par l'espoir d'une délivrance miraculeuse, prompte.

En 1172, un Juif marocain se déclara à son tour précurseur du Messie et il sut réunir autour de lui, non seulement beaucoup de Juifs, mais encore un assez grand nombre de musulmans, ce qui fait croire à une tentative de révolte, sous l'égide de la croyance mystique [1].

Chose curieuse, l'impulsion à ce mouvement nous semble avoir été donné par Abraham ben Ezra, l'un des esprits les plus positifs que le judaïsme du moyen âge ait produit.

En effet, nous avons trouvé parmi les écrits astrologiques de ce savant hardi un horoscope qui prédit l'avènement des grands changements politiques pendant l'année 1174 [2].

« En cette année-ci, le traître qui n'appartient pas à la race royale » (le prince almohade) sera humilié et abattu, et j'y vois une preuve que l'empire d'Edom (les chrétiens

1. A. Cahen, *ibid.*
2. Œuvres d'Ibn Ezra, *édition citée,* II, p. 115.

de l'Espagne) l'emportera sur lui ; et que la puissance des Al-Masmoud, les insurgés, sera abattue ; leur union sera divisée et Dieu (béni soit-il) jettera parmi eux la peste, l'épée et la terreur. Ils lutteront homme contre homme, province contre province, jusqu'à ce qu'ils s'anéantissent l'un l'autre.

Cependant une lutte éclatera entre Kouch (Berbères) et Kédar (Arabes) et sur les côtes de l'Espagne, de l'Orient et dans le Maghreb et jusqu'à l'Océan il y aura des désolations par suite de la rencontre de Jupiter et de Mars. Dans ces années-ci il y aura, avec l'aide de Dieu, un espoir pour ceux de notre nation. Les rois les honoreront et les élèveront, et il les associeront à leur gloire.

Il est même possible que Dieu daigne nous donner un espoir plus efficace encore et une fin glorieuse (allusion au Messie). »

Les présages destinés probablement à donner du courage aux esprits hésitants et chancelants et qui escomptaient la rivalité entre les Berbères et les Arabes et même la possibilité d'une victoire chrétienne en Espagne ne tardèrent pas, on le voit, à produire leur effet.

Le « précurseur » du Messie de 1172, en attendant l'arrivée du véritable Messie, avait réuni autour de lui non seulement beaucoup de Juifs, mais encore un grand nombre de musulmans, probablement les derniers partisans des Almoravides.

Le mouvement se répandit dans le pays et parvint aux oreilles d'Abd el-Moumen, qui fit saisir l'agitateur et lui demanda une preuve de sa sainte mission. Cet homme comprit qu'il n'échapperait en aucune façon à la mort ; il résolut donc d'en finir le plus promptement possible et déclara au prince ne pouvoir lui donner de meilleure preuve qu'en ressucitant après qu'on l'aurait décapité.

Il fut donc exécuté et comme la résurrection n'eut pas lieu, l'émir fit saisir tous les partisans du faiseur de mira-

cles qu'il emprisonna et finit par leur imposer une forte amende.

Jusqu'en 1185, date de la mort d'Abd el-Moumen, la persécution ne semble pas s'être adoucie et dans cette même année encore Joseph ben Aknin quitta sa ville natale, Ceuta, pour aller chercher un refuge plus sûr en Orient[1]. Elle devint toutefois plus supportable sous le règne des fils du précédent émir Aboû Yousouf Ya'koub Al-Mansour.

Deux raisons ont contribué à atténuer à cette époque les rigueurs de la persécution.

D'abord la djezia ou les taxes spéciales que payaient les Juifs et les chrétiens soumis au fisc formaient la source principale des revenus des sultans et même des institutions de bienfaisance et de piété ; or les Almohades, pour se maintenir malgré l'hostilité des chérifs et des tribus, entretenaient des troupes soldées et avaient constamment besoin d'argent.

D'autre part, le Kartas raconte que « le prince que nous venons de nommer était plein de jugement, agréable et n'aimait pas verser le sang ».

En présence d'une résistance passive, mais toujours vivace, de la part des Juifs qui persévéraient dans leur croyance, ce prince finit par reconnaître officiellement leur situation particulière, sinon comme Juifs, du moins en tant que groupement distinct.

Il imposa aux Juifs convertis un costume qui les distinguait des vrais croyants ; ils durent porter de longs et lourds vêtements noirs avec des manches d'une longueur et d'une largeur démesurées, et à la place des turbans des voiles lourds et grossiers.

Quant à la reconnaissance officielle du particularisme

1. Cf. la lettre de Maïmonide aux savants de Lunéville. Graetz, VI, p. 324.

des néo-musulmans, il l'expliqua par un raisonnement non dénué de subtilité orientale [1].

« Si je savais que les nouveaux convertis à l'Islam fussent de vrais et de sincères croyants, je chercherais à les confondre avec les anciens musulmans par tous les moyens possibles et surtout par les liens du mariage. Si d'un autre côté j'étais convaincu qu'ils eussent conservé antérieurement la foi de leurs pères et par conséquent leurs anciennes erreurs et leur incrédulité, j'exterminerais tous ces hommes et réduirais à l'esclavage leurs femmes et leurs enfants ; mais je suis dans le doute à ce sujet : voilà pourquoi je leur impose un costume distinctif qui est loin d'être à leur avantage. »

Mais il y avait, dans cette attitude de l'émir, autre chose qu'une simple question d'humanité ; elle lui permit de prélever les taxes prélevées autrefois par les raïas sur des populations quoique fort peu attachées à l'Islam mais qu'une persécution semi-séculaire avait réduites à un état d'humiliation et d'abattement dont elles ne devaient plus se relever pendant tout le moyen âge.

Sous le règne d'Abdallah Mohammed En-Nasir (1198), les rigueurs de la persécution paraissent s'être sensiblement relâchées : ce prince changea la forme des vêtements des Juifs et des nouveaux musulmans d'une façon plus avantageuse pour eux et il leur ordonna de porter des turbans et de longs caftans de couleur jaune. Cette dernière couleur leur resta longtemps imposée, au point que les Arabes du désert ont donné à la couleur isabelle des chevaux le nom de « sfer-el-Yehoudi » (jaune juif [2]).

Quoi qu'il en soit, cette mesure équivalait à une reconnaissance officielle du judaïsme au Maroc, et c'est en effet à partir de cette époque que le nom de Juifs réapparaît offi-

1. Cf. Cahen, *ibid.*
2. *Ibidem*, p. 47.

ciellement dans les annales de l'histoire de l'Empire. Ainsi les historiens arabes nous racontent que sous le règne d'Al-Mamoun le successeur du prince précité, son rival et neveu Yahia, descendit de la montagne, s'empara de la ville de Marrakech où il démolit l'église chrétienne et massacra un grand nombre de Juifs et de Beni Ferkhan dont il pilla tous les biens [1].

Ce dernier incident nous ramène aux rivalités des princes et aux querelles intestines qui avaient caractérisé les règnes des derniers Almohades. Or les Juifs marocains, grâce aux liens intimes qui les unissaient aux populations indigènes et aux tribus du Sud, ont toujours su profiter des mouvements politiques et des changements de dynasties dans ce pays agité.

Une fois de plus, les nomades du désert réussirent à s'emparer des provinces marocaines, apportant ainsi un changement favorable à la situation des Juifs.

Tandis que la Tunisie avait été conquise sur les Almohades par la nouvelle dynastie des Hafsides, les Beni Zeyân, tribu berbère venue du désert, s'emparèrent en 1221 de Tlemcen. Si dans cette dernière ville nous ne trouvons plus de trace de judaïsme avant 1391 nul doute qu'Agadir, aujourd'hui faubourg de Tlemcen, ait contenu un noyau de populations juives [2].

Enfin les Beni Merin Zenata venus de l'extrême Sud envahirent la région occupée par le Maroc actuel et supplantèrent définitivement les Almohades.

Le commencement du règne des Mérinides fut signalé par un grand désastre. Tout le Soûq de Fès avait péri dans un incendie et les Juifs durent être particulièrement éprouvés [3]. En revanche, les Mérinides qui n'avaient aucune rai-

1. Kartas, p. 365.
2. Cf. plus haut, I, ch. x.
3. Kartas, p. 395.

son de persécuter les Juifs et préféraient profiter de leurs services et des impôts prélevés sur eux, leur rendirent la liberté du culte à condition de payer des impôts spéciaux et de porter le costume jaune imposé par les derniers Almohades.

Par ces mesures clémentes, Yahia, le premier prince mérinide (1248), réussit à rendre le bien-être et la prospérité à la ville de Fès[1].

Il semble même que les Mérinides se soient attiré ainsi les sympathies des ascètes et des institutions pieuses par les dons et les impôts qu'ils prélevaient sur les Juifs.

En effet, sous le règne du prince Abou Yousouf Yaqoub le Mérinide, nous voyons la djezia des Juifs affectée (vers 1260) aux ascètes et aux aveugles[2].

Ce dernier prince semble avoir pris les Juifs sous sa protection particulière. Ainsi en 1234 les habitants de Fès, excités par un marabout fanatique, se jetèrent sur le quartier juif, pénétrèrent dans les maisons et y massacrèrent 14 personnes. Mais le prince Abou Yousouf Yaqoub monta à cheval et s'empressa vers le Mellah pour arrêter le massacre. Il donna aux émeutiers l'ordre formel de quitter le quartier juif et de ne plus l'approcher.

Cette tentative de massacre général doit même être considérée comme la cause première du déplacement du quartier juif de l'ancienne ville dans Fès la nouvelle, devenue la résidence des princes mérinides. Il faut voir là probablement l'origine de l'institution obligatoire des Mellah ou quartier juifs entourés de murs et défendus par des troupes.

Léon l'Africain nous raconte, en effet, à ce propos[3] :

« Les Juifs demeuraient premièrement dans l'ancienne cité ; mais la mort d'un roi n'était pas plutôt divulguée

1. *Ibidem* et Cahen, p. 46-48.
2. Kartas, p, 426.
3. *Ouvr. cité*, IV, p. 435.

qu'ils étaient immédiatement saccagés par les Maures. Pour remédier à ce danger les rois durent les faire déloger de Fès l'ancienne pour les établir dans la ville neuve, leur imposant tribut pour les avoir fait échapper à un tel danger, et les avoir mis en un lieu où ils sont maintenant en sécurité : c'est une forte, longue et large place où sont synagogues, maisons et boutiques. »

Pendant toute la durée du xive siècle et jusqu'à l'arrivée des exilés de l'Espagne en 1391, les conditions dans lesquelles les Juifs avaient vécu ne semblent pas avoir subi de changements importants.

En dehors des invasions fatales des tribus qui pillaient généralement les maisons juives et des mouvements populaires provoqués fréquemment par des fanatiques, surtout en raison de l'affluence toujours croissante des familles maraboutiques, les annales juives ou arabes ne signalent aucun fait qui aurait troublé la vie normale des communautés juives.

Tout au contraire, ce fut à l'époque des Mérinides que l'influence des intendants chrétiens et surtout juifs, dont les rois ne purent se passer, pesa sur la politique des souverains et contre-balança la propagande des marabouts et des chérifs généralement hostiles aux non-musulmans [1],

III

La situation générale des Juifs marocains, pendant toute la période qui suivit la persécution des Almohades avant l'immigration des Juifs espagnols, se présente à nous dans ses grands traits, sous l'aspect suivant :

Dans les régions montagneuses de l'extrême-sud, comme

1. Cf. A. Cour, *L'Établissement des dynasties des chérifs saadiens au Maroc*, ch. I-II.

dans le Rif, dans l'Atlas et dans la province de Sous, où des populations agricoles juives avaient réussi à survivre à toutes les persécutions, ces descendants des anciens aborigènes étaient réduits par leurs nouveaux maîtres, les propriétaires arabes ou berbères, à l'état de servage. Jusqu'à nos jours de nombreux villages juifs se trouvent dans cet état de servage, les rigueurs de la loi musulmane ne permettant pas aux infidèles de posséder des biens immobiliers. Si nous en jugeons d'après certaines traditions conservées, particulièrement dans l'Aurès, cette dernière transformation de l'état foncier des agriculteurs juifs a dû s'accomplir en grande partie à la suite des invasions des Beni Hilal, qui s'approprièrent à la fois les terrains et les paysans qui les cultivaient.

Si la protection des seigneurs a préservé leurs serfs juifs d'une extermination certaine, il est vrai d'autre part que ces Juifs, les descendants des anciens guerriers judéo-berbères, ont défendu au besoin la vie et les propriétés de leurs maîtres.

Dans ces conditions il ne faut pas chercher parmi ces misérables serviteurs de la glèbe des traces d'une vie intellectuelle ou religieuse intense : ils partageaient avec leurs maîtres les superstitions et les croyances primitives et surtout le culte des marabouts si étranger au judaïsme pur.

Quant aux Juifs établis parmi les tribus berbères, il paraît certain qu'ils partageaient avec ces derniers les misères et les avantages que cette situation comportait, sans se heurter à des lois et des règlements d'exclusion.

Tout le reste des Juifs de langue arabe ou berbère, dispersés dans les campagnes, formaient dans la plupart des cas les seuls marchands et artisans de l'endroit et ils demeuraient, même aux époques les plus troublées, un élément trop indispensable pour la population musulmane, pour que cette dernière permît de les sacrifier facilement. Léon l'Africain signale pourtant jusque dans les endroits

les plus reculés la présence de ces Juifs, commerçants, artisans, orfèvres, serruriers, forgerons, ouvriers en soie, tailleurs, cordonniers, fondeurs de métaux, portiers, peintres, etc.[1], etc.

En ce qui concerne les grandes villes, cet auteur nous dit entre autres :

« Jusqu'aujourd'hui, les Juifs ne sont pas seulement des commerçants et des intermédiaires, mais dans une ville comme Fès, ils forment la plus grande partie des orfèvres, à cause qu'un musulman n'oserait pas battre la monnaie, ni l'argent, ce qui est prohibé par l'Islam qui considère le métier d'orfèvrerie comme étant de l'usure.

« Mais d'un autre côté il plaît aux seigneurs qu'il y ait des ouvriers qui fassent ces ouvrages pour les musulmans, et c'est là l'une des grandes causes de la tolérance usée par les gouverneurs envers les Juifs[2]. »

Il va sans dire qu'en dehors de quelques chrétiens tolérés dans le pays, les seuls usuriers et banquiers qui avaient des relations avec l'extérieur étaient des Juifs. Les sultans eux-mêmes avaient recours à l'argent de leurs intendants juifs.

On a vu plus haut que les Almohades avaient un moment voulu se passer de la djezia, la seule source certaine de revenus de l'Empire, mais que cette mesure s'était trouvée irréalisable et qu'ils avaient fini par surseoir à la persécution des Juifs. Nous rencontrerons encore, à l'époque des Mérinides, des intendants et des percepteurs juifs devenus des gens indispensables pour les princes. Les revenus de la djezia avaient servi entre autres choses à apaiser le zèle des marabouts. Dans ces conditions on conçoit facilement le rôle que les percepteurs de ces impôts jouèrent dans le

1. *Ibidem*, I, p. 148 pour l'Atlas et p. 156 pour le Sous, parmi les Berbères et les Arabes.
2. *Ibid.*

sein des communautés ainsi que dans la vie politique du pays en général.

Vers la fin du XIVe siècle, le montant de la djezia était, comme il ressort de l'indication d'un rabbin de l'époque, de deux pièces d'or et d'un huitième, c'est-à-dire d'environ dix-neuf francs par tête, pour le paiement desquels toute la communauté était solidaire et responsable : cela s'appelait le « canoun »[1].

La taxe des pauvres retombait sur les riches ainsi que celle des rabbins, des officiants et des instituteurs religieux que la communauté dispensait de payer.

En raison de ces exemptions et si nous tenons compte de la rapacité des gouverneurs locaux, il n'était pas rare de voir prélever sur certains Juifs la somme annuelle de 300 francs par tête.

Mais en dehors de la djezia et du kharadj payé par les propriétaires en général il y avait des contributions extraordinaires, chaque caïd ou gouverneur usant de sa force pour extorquer aux Juifs le plus d'argent possible.

En cas de guerres ou de révoltes, les Juifs étaient astreints à fournir au prince les sommes et les marchandises nécessaires, et à titre gratuit bien entendu. Quant à ce qu'on appelle les « cadeaux » aux sultans et aux gouverneurs, ils pesaient lourdement sur le budget des communautés.

Il faut ajouter à ces frais généraux, les caisses de secours, les sommes affectées au rachat des coreligionnaires capturés par les Berbères, pour se faire une idée des charges qui pesaient sur les Juifs quelques peu aisés.

Sous ce rapport, les plus privilégiés étaient les Juifs demeurant à côté des Berbères ou sous la protection des seigneurs. Les premiers partageaient généralement le sort de leurs voisins tandis que les derniers, comme Léon l'Africain le dit nettement, profitaient de l'indépendance des

1. A. Cahen, *ouvr. cité*, p. 49-52.

gentilshommes eux-mêmes pour être soustraits à tout impôt ; les uns et les autres avaient généralement à subvenir, par suite de leur état religieux primitif, aux besoins multiples du culte et des œuvres de bienfaisance.

Dans les relations avec l'extérieur, un cheikh el-Yehoud, ou moqaddem, représentait chaque communauté juive, tandis que les fractions résidant parmi les tribus relevaient d'un cheikh juif soumis au caïd de la tribu tout entière.

Le niveau religieux et intellectuel des Juifs marocains baissa surtout depuis la persécution des Almohades. Les écoles rabbiniques furent toutes détruites et les rares lettrés qui surgirent encore au XIIIe et au XIVe siècles, ne trouvant pas de terrain favorable à leur activité au Maroc, s'en allèrent vers des pays plus hospitaliers [1].

Les mœurs et les superstitions arabes et berbères, singulièrement favorisées par l'ignorance des masses juives, s'infiltrèrent partout, jusqu'aux centres les plus rapprochés du littoral. Les relations morales et même matérielles avec les Juifs de l'Espagne semblent presque s'être arrêtées à une époque où le Maroc, en général, végétait moralement et politiquement.

L'influence musulmane s'exerça sur toute la vie sociale des Juifs ; lorsque les premiers réfugiés espagnols vinrent s'établir au Maroc, ils furent effrayés en constatant l'abaissement social des Juifs de langue arabe : les superstitions de toute sorte et surtout le culte des marabouts dominaient la loi ; les usages arabes pénétraient jusqu'aux synagogues ; l'ignorance des rabbins était si grande que les Juifs, dans leurs propres litiges, se voyaient astreints à faire appel à la compétence des juges arabes et au droit musulman.

1. On en trouve de nombreuses indications dans le livre cité de M. Cahen et surtout dans les *responsa* des rabbins des XIVe et XVe siècles.

De plus en plus, les Juifs indigènes s'éloignaient de tout le reste du judaïsme.

Décimés, pressurés, humiliés, méprisés et tolérés au prix des services qu'on attendait d'eux, ces anciens autochtones du Maroc semblaient être voués définitivement à un état moral et social lamentable, lorsqu'une nouvelle émigration inopinée des Juifs, venus une fois de plus et dans des conditions analogues à huit siècles de distance, de la presqu'île pyrénéenne, secoua de sa torpeur profonde ce membre d'Israël, qui semblait atrophié.

IV

C'était en 1391. La populace chrétienne, fanatisée par des moines et jalouse de la prospérité dont les Juifs jouissaient en Espagne, se rua sur les quartiers des Juifs d'Aragon, de Castille et de Mayorque[1].

Des centaines de milliers de Juifs furent massacrés, d'autres se virent dans la nécessité d'embrasser le catholicisme pour avoir la vie sauve. C'est à partir de cette époque que commence l'histoire tragique des Marranes ou Juifs néo-chrétiens convertis malgré eux.

Mais un grand nombre de persécutés, menacés par le fanatisme, et parmi eux de fameux rabbins et des savants distingués, préférèrent s'expatrier et chercher un refuge en Afrique : ce furent les premiers pionniers de la nouvelle infiltration ethnique et linguistique juive qui donna naissance au groupement judéo-espagnol établi depuis dans le Maghreb.

Avec l'arrivée des réfugiés espagnols dans les villes du littoral commence une ère nouvelle et très prospère dans la vie matérielle et intellectuelle des Juifs marocains.

Afin de faire mieux ressortir l'importance de cette colo-

1. Cf. Graetz, VII.

nisation marocaine par les Juifs espagnols nous devons donner quelques détails sur son extension.

Déjà, en 1391, des colonies judéo-espagnoles se formaient dans les villes suivantes : Alger, Oran, Tunis, Tripoli, Mostaganem, Milianah, Bougie, Fès, Tlemcen, Marrakech, etc...

Il nous faut cependant signaler, parmi ces réfugiés, des familles d'origine française expulsées naguère de France et établies avant 1391 en Espagne, telles les familles Ouran et Zarfati.

Généralement bien accueillies par les gouverneurs musulmans, qui caressaient l'espoir de profiter largement des relations commerciales des nouveaux arrivés avec l'Europe, les réfugiés devaient à la grande science de leurs rabbins, ainsi qu'au sentiment de solidarité juive, d'avoir fini par s'imposer à leurs coreligionnaires indigènes qui végétaient jusqu'alors dans toutes les villes de la côte du Maghreb.

Mais l'antagonisme entre ceux qu'on appelait « les porteurs de turbans » (les Juifs indigènes) et ceux surnommés « les porteurs de bérets » (les Juifs espagnols), dû surtout à la supériorité intellectuelle de ces derniers qui s'imposèrent par leur science et par leurs mœurs, ainsi qu'à la concurrence commerciale faite par les nouveaux arrivés aux anciens résidents juifs du Maroc, ne manqua pas d'éclater : il persiste dans une certaine mesure jusqu'à nos jours. Si les uns considèrent les autres comme des « roumis » (Européens, presque non Juifs), ces derniers traitent les Juifs indigènes de forasteros (étrangers, presque barbares).

Quoi qu'il en soit, le nombre des réfugiés espagnols et portugais établis dans toutes les villes du littoral du Maghreb n'a pas cessé de s'accroître pendant toute la durée du xve siècle : déjà, dans ce dernier siècle, ils formèrent la majorité de la population de la capitale et des villes mentionnées plus haut.

Grâce à leur intelligence, à leurs capacités commerciales

et à leurs relations avec leurs frères de la Turquie et des pays européens, ils réussirent à relever le bien-être de l'empire marocain : ils contribuèrent ainsi dans une large mesure à l'unification des provinces et à l'établissement des dynasties chérifiennes.

La dernière grande immigration des Juifs d'Europe eut lieu en 1492, après l'expulsion définitive des Juifs de l'Espagne [1]. Un nombre considérable d'expulsés débarqua devant Oran et Tétouan, pour se rendre à Fès. Mais en présence de l'hostilité des habitants de cette dernière ville, due surtout à la peste qui se déclara parmi les réfugiés, le sultan Abou Saïd leur désigna un emplacement nouveau près des murs de l'ancienne ville. Un nouveau quartier juif, le Fondaq, fut ainsi créé. Peu après, Fès comptait dans son enceinte cinq mille maisons israélites [2] et le Maroc tout entier comptait plus de trente mille familles juives, sans compter probablement les Juifs du Blad es-Siba [3]. Pendant toute la durée du siècle suivant, on signale l'affluence des réfugiés espagnols et portugais échappant aux terreurs de l'inquisition pour aller s'établir au Maroc, sur les côtes barbaresques et en Turquie.

Dans toutes les villes du littoral nord-africain, à partir de Tripoli et jusqu'à Salé ou Sla dans l'Extrême-Occident, des communautés judéo-espagnoles se formèrent et finirent par imposer la langue et les mœurs espagnoles aux Juifs indigènes de ces provinces mêmes.

La côte nord-africaine, celle du Maghreb surtout, était pour ainsi dire redevenue une vaste colonie européenne.

Cependant, une fois de plus, les populations juives indigènes de l'intérieur ont prouvé leur faculté surprenante de

1. Cf. Mercier, *Hist. de l'Afrique sept.*, II, p. 414; Graetz, IX, p. 12 et suiv.
2. Cf. la chronique קורא הדורות à propos du rabbin Bérab.
3. Chénier, I, p. 27.

résistance à toute absorption complète par un élément venu du dehors. En cela, Juifs de langue berbère et Juifs de langue arabe se sont révélés Africains purs.

Les réfugiés espagnols qui avaient réussi, grâce à leur supériorité intellectuelle et matérielle, à s'assimiler leurs coreligionnaires aborigènes de tous les autres pays méditerranéens, furent impuissants à effacer la physionomie propre des Juifs autochtones du Maroc : les villes de l'intérieur, le Sud tout entier et même la côte de l'Océan à partir de Rabat et vers le Sud, c'est-à-dire toutes les provinces qui avaient déjà auparavant des communautés judéo-arabes ou berbères surent maintenir l'autonomie de leur langue primitive et de leurs mœurs propres, sans laisser toutefois de profiter largement de l'impulsion morale et économique donnée au pays tout entier par les nouveaux venus [1].

Dans certains centres, et entre autres dans la capitale elle-même, envahis par la grande masse des réfugiés andalous et définitivement, semble-t-il, conquis par eux, le génie propre des Juifs indigènes ne tarda pas à secouer l'influence venue du dehors et finit par revenir aux traditions rajeunies et à la langue du moyen âge [2].

Quoi qu'il en soit, l'établissement des Juifs espagnols au Maroc marque une étape nouvelle, la quatrième grande période dans l'histoire des Juifs marocains.

Après avoir connu une longue période héroïque à travers laquelle on reconnaît à peine les rares vestiges de l'influence judéo-romaine, les Judéo-Africains étaient entrés, avec la prédominance de l'Islam, en plein moyen âge judéo-arabe, époque où le génie religieux et intellectuel du judaïsme marocain avait succédé au génie guerrier et colonisateur de ses prédécesseurs.

1. Cf. la *Revue des Écoles de l'alliance israélite*, II, p. 127.

2. C'était là le cas de Fès et de Marrakech dont les communautés sont devenues purement arabes.

Secoué jusque dans ses fondements par le fanatisme de ses maîtres et condamné définitivement à végéter dans des conditions atroces pendant de longs siècles, le judaïsme marocain vit ainsi s'ouvrir pour lui une ère nouvelle de régénération et de relèvement lors de l'apparition des réfugiés de l'Espagne.

Cette quatrième et dernière époque de l'histoire des Juifs au Maroc mérite que nous lui consacrions une étude à part.

En attendant, et afin de faire mieux ressortir la conclusion qui s'impose sur la répartition ethnique des différents éléments juifs auxquels l'explorateur se heurte au Maroc, nous croyons utile de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire des Juifs depuis l'arrivée des immigrants espagnols jusqu'au XIXe siècle.

V

La domination des Mérinides avait singulièrement favorisé le développement de l'élément juif au Maroc. Nous avons déjà parlé de la politique mercantile de ces princes qui, basée souvent sur l'appui des intendants chrétiens et juifs et plus tard exclusivement sur celui des Juifs, qui fournissaient presque toutes les ressources de revenus de l'empire : la djezia et les impôts sur le commerce étranger. Plus d'une fois les intendants essayèrent de réformer les impôts et de les répartir même sur les religieux et les marabouts, ce qui provoqua contre eux des troubles et des persécutions de la part des familles maraboutiques devenues particulièrement influentes depuis le XVIe siècle[1].

En 1391, Mouley Cheikh accorda un refuge à un grand nombre de Juifs espagnols à Fès comme dans les villes du

1. Cf. Cour, *ouvr. cité*, ch. I-II.

littoral : tous les petits princes et les gouverneurs du Maghreb firent de même.

L'arrivée des exilés signifiait plus qu'une simple augmentation des revenus de la djezia : elle apportait avec elle toute une révolution économique et financière dans le Maghreb.

Les nouveaux venus donnèrent, grâce à leurs capitaux et à leurs relations avec l'Europe, un nouvel essor au commerce et à l'industrie : l'exportation et l'importation des marchandises augmentèrent considérablement, et comme les princes prélevaient des taxes de 8 à 10 pour 100 sur tous les produits exportés et importés, ils se trouvaient personnellement intéressés au succès des Juifs.

Dans ces conditions il n'est pas étonnant que ces derniers, encouragés et protégés par les pouvoirs, aient monopolisé le commerce du pays et fini par s'emparer de branches de commerce qui jusqu'alors étaient réservées aux musulmans seuls : d'où une nouvelle source de persécutions contre les Juifs, et même une cause de soulèvement contre leurs protecteurs les princes musulmans.

A peine établis dans le Maghreb, les Juifs espagnols eurent à subir des traitements plus ou moins vexatoires.

Déjà en 1442 la communauté de Témesgana fut saccagée par les marabouts ; ces derniers, on va le voir dans ce qui suit, sous le masque du fanatisme religieux dissimulaient des desseins purement matériels [1].

Au xive siècle la communauté de Fès avait atteint un bien-être inconnu depuis le xe siècle. Le géographe arabe Bakouwi dit que les Juifs formaient alors la majorité de la population de la capitale.

Le sultan Abd el-Haqq, le mérinide, avait pour conseiller et intendant en chef le Juif Haroun et il confia à d'autres Juifs « parce qu'il les préféra, dit-on, aux chrétiens » des

1. Cf. A. Cahen, *ouvr. cité*.

postes importants. En quête d'argent il s'était laissé avancer par les banquiers juifs des sommes considérables.

L'intendant Haroun, dans le dessein d'augmenter les revenus du gouvernement, avait entrepris une réforme radicale des impôts prélevés par l'État et il avait eu l'audace d'imposer tout le monde, même les personnes sacrées des chérifs et des marabouts. Cette mesure ne tarda pas à soulever un mécontentement général dans le pays : la foule, guidée par les marabouts, envahit, en 1465, le palais et tua à la fois le sultan et son conseiller juif [1].

Il s'ensuivit un massacre des Juifs de la capitale dont un certain nombre, afin d'éviter une mort certaine, se virent dans la nécessité d'embrasser l'islamisme. Cependant telle était à cette époque l'influence prise par les Juifs dans le pays que le successeur d'Abd el-Haqq, Abou Saïd, ne tarda pas à autoriser les nouveaux convertis à revenir à la religion juive : ce fut ce même sultan qui accorda en 1492 un refuge aux exilés espagnols malgré les protestations des musulmans et d'un certain nombre de Juifs.

Toutefois, afin d'apaiser la colère des fanatiques, le sultan renouvela l'édit sur les vêtements portés par les Juifs et il leur interdit, en outre, d'approcher, étant chaussés, le quartier musulman, de monter à cheval ou de porter des armes [2].

On sait que ces restrictions restées en vigueur jusqu'au siècle dernier subsistent encore aujourd'hui dans certains endroits.

Une autre source de persécution contre les Juifs résidait dans la concurrence faite par les commerçants judéo-espagnols aux musulmans. Favorisés par le gouvernement et les autorités de la capitale, ces Juifs entrèrent en relations avec leurs coreligionnaires indigènes disséminés dans les

1. Cf. Cour, *ouvr. cité*, p. 36.
2. Cahen, p. 60 et s.

oasis du Sud et jusqu'au Soudan, et réussirent ainsi à s'emparer du commerce du Soudan par l'intermédiaire des Juifs du Sous et du Touat[1].

Les commerçants arabes s'émurent et l'écrivain Abd el-Kerim El-Meghili prêcha une guerre sainte contre les Juifs. Approuvée par les légistes de Tlemcen, cette propagande aboutit à un massacre des Juifs dans le Touat et dans le Soudan, où un prince nègre devenu musulman s'acharna particulièrement contre eux.

Dans ce conflit sanglant certains qâdis du Touat et du Sud et surtout les légistes de Fès, ville particulièrement intéressée aux succès commerciaux des Juifs, défendirent la cause de ces derniers : ce qui montre combien l'intérêt pèse souvent sur la politique et sur la loi dans les milieux les plus fanatiques.

Toutefois, l'hostilité des légistes de Tlemcen aboutit à un massacre des Juifs de cette ville, massacre qui eut lieu en 1546. Elle favorisa également l'extension des qadidites, adversaires acharnés de tout ce qui n'est pas musulman orthodoxe dans le Soudan occidental[2].

Vers la fin du xve siècle les derniers mérinides végétaient dans le Nord, impuissants à remédier à l'état d'anarchie dans lequel l'empire était tombé. A cette même époque la famille maraboutique des chérifs saadiens gagnait de l'importance dans le Sous et il est peut-être intéressant de remarquer que la première impulsion à la création du futur empire chérifien fut donnée par un Juif du Sud. Ce fait est important à un double point de vue : D'abord parce qu'il nous explique certains points obscurs des relations des chérifs avec les Juifs, ensuite parce qu'il

1. Cf. pour les détails très caractéristiques de cette persécution, Cour, *ibidem*, p. 46; Huart, *Litt. arabe* et Bargès, *La Dynastie des Beni-Zeyan à Tlemcen* (Supplément).

2. Cf. sur l'expansion de cette secte dans le Soudan l'ouvrage cité de M. Le Chatelier.

nous révèle les dessous de la rivalité qui existait entre les Juifs du Sud et leurs coreligionnaires espagnols du Nord ; on connaît en effet l'attachement que ces derniers avaient manifesté à l'égard des derniers princes mérinides.

Un chroniqueur juif de l'époque nous raconte que la première impulsion à la conquête de l'empire par les chérifs fut donnée par le Juif Mas'oud Mazliah ben Medjchach, de Draa'. Ce dernier aurait prédit à El-Qaïm que ses deux fils s'empareraient du trône marocain[1].

D'ailleurs cette prédiction et l'encouragement même accordé par les Juifs aux chérifs devait avoir pour motif l'intérêt avant tout : jusqu'au XVIe siècle les Anglais importaient de la mélasse d'Espagne, lors de l'expulsion des Juifs d'Espagne un Juif converti suggéra au fondateur de la dynastie chérifienne d'installer de vastes plantations de canne à sucre dans la province de Sous[2].

Les conséquences politiques et économiques de l'introduction de cette dernière industrie furent énormes. D'un côté, les chérifs étaient personnellement intéressés à son développement, d'autre part les Juifs avaient réussi à détourner les Anglais de l'Espagne et à les attirer vers le Maroc.

Grâce à ces relations avec l'Angleterre, les Juifs des villes occidentales profitèrent largement de la protection des consuls britanniques tandis que ceux de la côte méditerranéenne se groupaient surtout autour des représentants des états italiens et même de la France[3].

1. Chronique de Joseph Hacohen (cf. Cour, *ouvr. cité*, p. 35 : « Le Chérif El-Qaïm prétendait en effet que ses deux fils avaient été voués à des grands projets. » Le chroniqueur juif, contemporain de ces événements, affirme que l'origine du mouvement des chérifs saadiens avait été la prédiction du Juif nommé de Draa', qui était peut-être un zaddiq ou marabout juif. On sait en effet que les marabouts juifs du Sous sont également vénérés par les musulmans et les juifs. »

2. Cf. Cour, *ouvr. cité*, p. 239.

3. Cf. *La France et les protégés juifs aux Échelles du Levant et*

Cet état de choses donna naissance à une double politique extérieure et intérieure chez les Juifs eux-mêmes.

Alors que les uns, ceux du Nord surtout, appuyaient les Mérinides, les autres, par contre, favorisaient la cause de leurs protecteurs, les chérifs saadiens.

Au commencement du XVIe siècle un prince mérinide avait comme vizir le Juif espagnol Samuel Valense [1]. Dans un moment de crise où son souverain fut menacé par les alliés des Mérinides, le vizir juif équipa une troupe de 1 400 Juifs et Maures, se mit à la tête de la petite armée et eut raison de l'armée des adversaires.

Ce dernier fait d'une action militaire des Juifs au Maroc peut être corroboré par une autre donnée du même siècle où nous verrons une armée de 3 000 Juifs combattre les ennemis des chérifs : il confirme chez les Juifs marocains la persistance d'un esprit guerrier inconnu ailleurs. On sait en effet que jusqu'à nos jours plusieurs mellahs marocains sont défendus par des canons. Il n'est pas impossible que ces manifestations guerrières se soient réveillées chez les Juifs au XVIe siècle par leur contact avec leurs coreligionnaires du Sud.

A ce siècle, en effet, appartiennent les dernières données relatées plus haut sur les guerres des tribus juives de l'Aurès, ainsi que sur la réapparition des Juifs du Touat, d'Ouerguela, et de certaines autres oasis.

Au Maroc même, nous rencontrons encore en 1660, un Juif du nom d'Ibn Mecha'al qui habitait un bourg près de Tâza, surnommé Dâr Ibn Mecha'al, et qui, à la tête de ses guerriers, dominait toute la région et les tribus environnantes comme prince indépendant. Ce Juif fut combattu et

dans les États barbaresques à la fin du XVIe siècle (*Revue des études juives*, t. XIII, p. 35 et suiv.), et le livre de M. Alexis de Vaux, *La France et le Maroc* (p. 35 et s. et p. 68), aussi notre étude sur la colonie des Maghrabim en Palestine.

1. Graetz, t. IX, p. 15.

tué par Mouley Ar-Rachid, mais les récits de ses exploits se sont perpétués jusqu'à une époque postérieure [1].

Chénier nous raconte de son côté qu'un Juif commandait « la montagne du Juif » dans l'Atlas « et qu'il était considéré par les Brebes comme souverain [2] ».

Nous voyons volontiers dans ce fait l'une des multiples manifestations de l'influence des Riata, dont certaines fractions semblent avoir conservé le judaïsme jusqu'à une époque avancée. Il existait encore en 1721, dans le Rif, une communauté juive du nom de Beni Riata [3], communauté absorbée probablement plus tard par celle de Tétouan [4].

D'ailleurs, l'époque du relèvement des Juifs marocains occasionné par les réfugiés espagnols correspond à une recrudescence d'activité juive dans toutes les régions et jusqu'aux oasis les plus lointaines. Si les Juifs du Touat ou du Soudan surgissent à cette époque, les anciens Juifs dissidents d'Ouerguela donnent une fois de plus signe de vie : ils finissent au XVI[e] siècle par embrasser le judaïsme orthodoxe [5].

VI

Cependant, si le judaïsme marocain a su recouvrir son ancienne influence pendant toute la durée du XVI[e] et du XVII[e]

1. Cf. entre autres Cour, *ibidem*, p. 179 et p. 188-197.
2. *Histoire de la Mauritanie*, s. III, p. 345.
3. En hébreu ce nom s'écrit בני ציאט. La tribu des Riata étant d'origine antéislamique, il faut peut-être voir dans ce nom une origine totémique comme dans celui de Noun confondu plus tard avec le père de Josué. ציט signifie en hébreu: oiseau de proie.
4. Le nom figure parmi les communautés données par une liste rabbinique écrite pour les besoins des actes religieux en 1728. Cette communauté ne se trouve plus dans la liste des établissements juifs au Maroc publiée par l'*Al. Isr.* dans son annuaire de 1904.
5. Cf. le Youhassin, p. 215.

siècle, il avait en revanche à endurer des persécutions et des émeutes partielles et même générales.

Entre 1523 et 1530, eut lieu une grande persécution dirigée contre les Juifs et dont la cause, non encore éclaircie, doit être attribuée aux troubles généraux qui avaient marqué l'avènement au pouvoir des chérifs saadiens, de même qu'aux intrigues des Turcs[1].

En 1524 ces derniers s'emparèrent de tout le Maghreb central et ruinèrent les communautés juives par des impôts très lourds. En 1554 les Turcs s'emparèrent de la ville de Fès. Pour sauver leurs boutiques d'un pillage certain, les Juifs s'empressèrent de payer aux envahisseurs la somme de 25 000 mithqals[2]. En 1660 Mouley Ar-Rachid s'empara de la province de Sous et en expulsa la plupart des résidents juifs. Ce prince, qui tua également le Juif influent Ibn Mecha'al, semble avoir eu des griefs personnels contre les Juifs qui étaient demeurés fidèles à son frère Mouley Ismaël. Mais le besoin d'argent l'emporta chez l'usurpateur du trône chérifien sur les penchants personnels et il finit lui-même par nommer le Juif Josué ben Hammocheq, chef des Juifs, ce qui signifiait en même temps, intendant ou percepteur en chef[3].

Son frère Ismaël, à peine rétabli sur le trône de Fès, recueillit les Juifs expulsés par son frère de Sous, qui s'établirent à Fès et contribuèrent beaucoup à rendre à la communauté de la capitale la physionomie arabe qu'elle avait avant l'arrivée des réfugiés espagnols ; le même sultan, d'ailleurs, ne manqua pas de frapper les Juifs de lourds impôts.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, les chérifs trai-

1. V. les détails Kayserling, *Revue des Études juives*, t. 39, p. 315 et suiv.
2. A. Cahen, *ouv. cité*, p. 114.
3. Cf. Cahen, *ibidem*, et Cour, *ouvr. cité*.

tèrent généralement bien les Juifs et leur attitude ne différa pas beaucoup de celle de leurs prédécesseurs mérinides.

Au XVIe siècle nous rencontrons à Fès, les familles des Palache et Ruthes qui étaient particulièrement influentes auprès des chérifs. C'est à la dernière moitié de ce siècle qu'il faut attribuer le fait d'armes accompli par les Juifs en faveur du Chérif, et qui nous est rapporté par Mendoça : Pendant une révolte des tribus berbères, l'un des chérifs resté sans troupes équipa un régiment de 3 000 Juifs qui combattirent les rebelles et provoquèrent par leur héroïsme l'admiration des Berbères eux-mêmes [1].

Au début du XVIIIe siècle nous rencontrons encore à Fès un vizir juif du nom de Soumboul. D'ailleurs la deuxième moitié de ce siècle marque une époque de décadence pour les Juifs marocains [2].

En 1790 eut lieu la dernière grande persécution qui ait durement éprouvé les Juifs, particulièrement ceux de la côte [3].

En dehors des persécutions et des vexations à l'intérieur, les Juifs du littoral avaient beaucoup à souffrir des attaques des chrétiens en Afrique. Les Espagnols surtout se distin-

1. Cf. Kayserling, *Zur alten und neuen Geschichte der Juden in Morocco* (*Monatschrift* de Graetz et Frankel, 1868).

2. *Ibidem*.

3. Cf. *Revue des Études juives*. t. 37, et מסע בערב, ou le Voyage au Maroc de Romanelli.

Par suite des révoltes des tribus la communauté de Marrakech fut pillée et les Juifs de cette ville cherchèrent un refuge à Aghmet. Dans l'extrême Sud, à Touggourt, eut lieu vers la fin du XVIIe siècle une persécution des Juifs. Les Juifs de cette oasis, convertis par violence à l'islamisme, forment le groupe distinct des « Mehadjerine » (Mercier, *ouvr. cité*, III, p. 42).

Chénier et le voyageur hébreu S. Romanelli retracent un sombre tableau de l'état des Juifs au Maroc à la fin du XVIIIe siècle. Cependant le premier exagère certainement en affirmant qu'il n'était pas resté alors au Maroc plus de 5 000 familles juives.

guèrent par la cruauté dont ils traitèrent les Juifs tombés entre leurs mains.

En 1543 ces derniers conquirent Oran ; ils massacrèrent une partie des Juifs et emmenèrent les autres, au nombre de 1 500, en captivité ; ces derniers furent rachetés par leurs coreligionnaires de Fès et d'Oran [1].

En 1532 le moine fransciscain André Spolite vint à Fès pour exhorter les Juifs à embrasser le christianisme. Mais, ayant échoué dans sa tentative, il préféra le suicide à l'aveu de son insuccès [2].

En 1578, la ville de Tétouan assiégée par les Espagnols vit ces derniers lever le siège. De nos jours encore les Juifs de la côte commémorent ce fait par une fête joyeuse qu'ils appellent *Pourim de los cristianos* [3].

En 1669 les Juifs d'Oran furent particulièrement éprouvés par les armées espagnoles [4].

Quant aux Portugais, il faut distinguer dans leur attitude envers les Juifs deux étapes distinctes. Avant l'expulsion des Juifs du Portugal ces derniers semblent avoir particulièrement favorisé l'expansion de l'influence portugaise en Afrique : un chroniqueur juif exprime sa satisfaction à propos de la prise de Ceuta par les Portugais, en 1415 [5].

Ce fut dans cette dernière ville que se réfugièrent les marranes de Majorque qui forment une secte à part nommée « les ghuetas » [6].

Entre 1506 et 1515, les Portugais occupèrent toute la côte occidentale du Maroc. A cette dernière occasion on cite plusieurs faits survenus particulièrement pendant la prise

1. Cf. Mercier, II, p. 420, 392.
2. La chronique citée de J. Hacohen et Graetz, *ibidem*, p. 12 ; Blum, *La Croisade de Ximenès en Afrique*.
3. Cf. Mercier, t. III, p. 54, et la *Rev. des Écoles*, *ibidem*.
4. Mercier, *ouvr. cité*, III, p. 225.
5. Cf. la Chronique de Verga. Aug. Cour, *ouvr. cité*, p. 29.
6. *Rev. des Écoles*, etc., III, p. 214.

des villes de Safi et d'Azemmour, dans lesquels seul le concours armé des Juifs préserva les conquérants de grands désastres[1].

Cependant, après l'expulsion des Juifs et l'introduction de l'inquisition au Portugal, les Juifs n'eurent plus aucune raison de prêter leur concours à leurs persécuteurs. Néanmoins, on cite ce fait qu'après la bataille d'El-Kçar en 1578, un grand nombre de nobles portugais ayant été faits prisonniers, les Juifs rachetèrent les captifs et les traitèrent d'une manière tellement généreuse, que l'un de ces nobles captifs, l'historien Mendoça, a tenu à consacrer aux Juifs marocains, à leur générosité comme à leurs faits d'armes, les pages les plus élogieuses[2].

Il serait toutefois injuste d'affirmer que les Juifs marocaine ne surent pas profiter de la bienveillance des puissances chrétiennes.

Plus d'une fois les consuls chrétiens et surtout les consuls et les agents politiques juifs contribuèrent à la sécurité et même au prestige des Juifs marocains.

En 1556, Charles-Quint nomma consul général et chargé d'affaires d'Espagne à Fès le Juif Jacob Consino d'Oran. Cette charge importante passa dans cette famille de père en fils jusqu'en 1666.

D'autre part, le Juif Don Joseph de Toledo fut envoyé par le sultan comme ambassadeur extraordinaire auprès des Pays-Bas, où les Juifs jouissaient alors d'une influence énorme[3].

En 1750 un Juif fut envoyé par le sultan comme ambassadeur à la cour de Danemark.

La situation des Juifs des villes maritimes s'améliora par-

1. Les détails, souvent très pittoresques, sont donnés par Léon l'Africain (passim) par Mendoça et par Kayserling, *art. cité*.

2. Kayserling, *art. cité*.

3. Cf. A. Cahen, *ibidem*, p. 72.

ticulièrement depuis que l'Angleterre prit son ascendant sur le Maroc. En 1755 nous voyons les Juifs marocains aider l'Angleterre à conclure la paix entre Alger et le Maroc[1].

Lors de l'établissement des Anglais à Gibraltar, les Juifs profitèrent largement de l'asile que l'Angleterre leur offrit dans cette ville, devenue l'Eldorado des Juifs du Maghreb.

Mais ici nous touchons déjà au seuil du XIXe siècle qui marque une période de transition dans l'histoire des Juifs marocains.

A cette époque de bien-être matériel et d'influence politique correspond une période de relèvement intellectuel et d'activité religieuse.

Déjà à partir de 1391 les grandes villes du Maghreb deviennent la résidence de rabbins et d'écrivains espagnols de haute valeur. Les écoles que ces derniers ont fondées propagent la science théologique même parmi les Juifs de langue arabe. A partir du XVe siècle ces derniers font preuve à leur tour d'une vie intellectuelle intense, si nous en jugeons d'après le nombre considérable des rabbins fameux qu'ils produisent depuis ce siècle[2].

Cette renaissance religieuse et rabbinique atteint son apogée au XVIe siècle, après l'arrivée des derniers réfugiés de la grande presqu'île[3].

Pendant un certain temps le Maroc rayonne sur tout l'Orient juif par le nombre de ses savants distingués et la renommée de ses autorités religieuses.

En Égypte nous trouvons dans la première moitié de ce siècle les deux savants Nathan Chalâl et surtout son parent Isaac Chalâl, investis du titre de Nagid ou de « prince des

1. Cour, *ouvr. cité*, p. 214.

2. La plupart des auteurs marocains faisaient imprimer leurs livres en Italie, particulièrement à Livourne.

3. Les controverses des rabbins Duran, Bar-Chechet, etc., contiennent de nombreux renseignements historiques sur le Maghreb.

Juifs » de l'empire égyptien et auquel appartenait alors la Palestine[1]. C'est au Caire que florissait en même temps le fameux rabbin marocain d'origine espagnole, David ben Zemero ou Zimra[2].

Tripoli, dont les Juifs étaient tombés dans un état d'ignorance extrême, voit au xvie siècle sa communauté restaurée et la loi rabbinique rétablie grâce à un autre rabbin marocain, Simon ben Labi[3].

A Tunis, la famille des rabbins lettrés Tanoudji, originaires de Tanger, inaugure une nouvelle période d'activité littéraire[4].

Quant à la Palestine, il suffit de mentionner le savant rabbin de Fès, Jacob Bérab, l'esprit rabbinique le plus hardi du siècle, pour donner une idée plus ou moins exacte de l'influence exercée sur les communautés de la Terre-Sainte par les nombreux rabbins émigrés du Maroc. Parmi ces derniers citons encore la famille du bibliographe Azoulai[5].

Au Maroc même, le nombre des auteurs et des rabbins est considérable pendant toute la durée du xvie siècle et du xviie siècle. Cependant la décadence des études rabbiniques due à de multiples causes politiques et sociales commence avec le xviiie siècle, et la Kabbale ou le mysticisme importé par les réfugiés espagnols triomphe de la casuistique et de l'homolétique des rabbins. Toutefois, au fur et à mesure que les Juifs espagnols éprouvent une tendance à négliger les études religieuses, les Juifs de l'intérieur affirment leur suprématie intellectuelle et à partir du xviiie siècle

1. Cf. Graetz, t. IX, note iv.
2. *Dictionnaire biographique d'Azoulaï*, lettre ד.
3. *Ibidem*, lettre ש.
4. Cf. Kazès, *Notice bibliographique sur la litt. juive tunisienne*, p. xxx.
5. V. pour les détails notre étude *La Colonie des Maghrabim en Palestine* (*Arch. Mar.*, t. V).

la plupart des auteurs rabbiniques du Maroc dont certains ont acquis une autorité universelle dans le judaïsme appartiennent à ces derniers.

Parmi les écrivains d'origine marocaine il faut mentionner l'écrivain italien Andrea di Monti qui naquit en 1576 dans le Mellah de Fès et qui se convertit plus tard au christianisme[1].

Déjà Chénier a fait la remarque que, tandis que les Juifs espagnols étaient restés ignorants en hébreu et dans les études sacrées, leurs coreligionnaires de langue arabe savaient presque tous la langue hébraïque.

Cette situation n'a pas beaucoup changé jusqu'au milieu du dernier siècle[2]. Dans les villes de la côte surtout l'indifférence en matière religieuse et la pénétration des idées modernes avaient beaucoup contribué à l'émancipation religieuse et sociale des Juifs espagnols.

La fondation des écoles de l'Alliance israélite a avancé cette œuvre de familiarisation des Juifs des grands centres avec la langue française et les conceptions modernes.

Parmi les facteurs qui ont puissamment contribué à ce changement dans la vie sociale des Juifs du littoral surtout, il faut ranger la conquête de l'Algérie par les Français. En effet, les Juifs marocains de langue espagnole, très remuants, après avoir créé des colonies un peu partout jusqu'en Amérique du Sud et en Palestine, affluèrent en masse dans la grande colonie. Ils réformèrent les communautés d'Oran en 1772, de Tlemcen et de certaines autres villes. Jusqu'à nos jours les Juifs marocains ou leurs descendants forment le noyau d'un grand nombre de communautés de l'Algérie[3],

1. Cf. la *Jew. Encyclopedia,* article *Fez.*

2. Cf. l'article fort intéressant : Roumi et Forasteras (*Rev. des Écoles*, etc., I).

3. Nous aurons encore l'occasion de revenir sur les mouvements de l'émigration vers l'Algérie et le Nouveau-Monde qui se manifeste parmi les Juifs marocains. Les lecteurs trouveront quelques détails

VII

CONCLUSION

Le XIXe siècle, qui marque une période de transition pour les Juifs des pays arriérés, a trouvé la grande majorité des Juifs marocains en plein moyen âge. Non seulement les Juifs de l'intérieur et de l'Océan avaient conservé les usages et les mœurs surannés des siècles précédents, mais aussi les résidents des villes de la côte septentrionale, ceux qui parlaient l'espagnol et qui pouvaient généralement s'appuyer sur la protection des consuls des puissances et sur leurs relations avec le judaïsme européen étaient demeurés, jusqu'à la moitié de ce siècle du moins, fidèles aux conceptions et aux mœurs du passé. Il a fallu que la conquête de l'Algérie par la France, le développement des villes de la côte, l'intervention auprès du gouvernement chérifien des philanthropes juifs tels que Sir Montefiore et surtout l'action civilisatrice de l'Alliance israélite s'unissent tous ensemble pour provoquer une régénération des Juifs et un rapprochement de ceux des grandes villes au moins avec leurs coreligionnaires européens.

On aurait tort cependant de considérer tous les Juifs établis au Maroc comme un seul bloc et d'en juger d'après l'aspect plus ou moins superficiel sous lequel se présentent devant l'étranger les communautés des villes maritimes qui rappellent d'ailleurs par leur origine et leur vie sociale celles des villes algériennes.

principalement en ce qui concerne la fondation des communautés d'Oran, de Mascara, etc., dans notre étude sur la colonie des Maghrabim en Palestine (*Arch. Maroc.*, V, p. 229 et s.).

Cette longue étude, consacrée avant tout au problème des origines des Juifs au Maroc et aux diverses étapes parcourues par le judaïsme dans ce pays, aboutit à la constatation de l'existence de plusieurs groupements ethniques et sociaux juifs dans l'empire marocain : groupements qui, s'ils ne s'opposaient pas toujours sensiblement les uns aux autres, si dans certains endroits ils avaient même été absorbés les uns par les autres, avaient gardé néanmoins, dans une certaine mesure, chacun sa personnalité propre, ses traditions, ses mœurs et ses relations particulières avec le monde non juif de l'intérieur ou de l'extérieur, en un mot l'empreinte que leur long passé leur avait gravée.

La conclusion directe qui se dégage en effet de tout ce que nous avons exposé dans cette étude est la suivante : actuellement encore nous nous trouvons, dans ce pays de rivalités de races et de milieux sociaux par excellence, en présence de *quatre éléments ethniques et sociaux juifs* issus à leur tour des quatre grandes étapes parcourues par le judaïsme dans le Maghreb.

En premier lieu viennent, sinon par leur importance numérique ou sociale, du moins par l'intérêt historique qu'ils présentent, les descendants des populations aborigènes ayant survécu à toutes les persécutions et surtout à l'assimilation avec leurs coreligionnaires venus du dehors.

Leur nombre, qui ne doit pourtant pas être très élevé, ne se laisse pas, dans l'état actuel des études ethniques sur le Maroc, définir avec précision. Leur localisation dans les différentes provinces de l'empire n'est pas certaine, quoiqu'on puisse affirmer avec certitude qu'ils forment la plus grande partie des Juifs établis dans le Belad es-Siba.

Derniers survivants d'une antique race agglomérée autrefois par l'amalgame des Juifs palestiniens et cyrénéens mélangés aux Juifs arabes et aux populations libo-puniques, ces premiers Juifs du Maghreb avaient joué un rôle politique et social considérable dans le Maghreb préhistorique.

En tant que populations primitives guerrières et souvent nomades, ces Juifs avaient peu de points communs, pendant toute la première période de l'histoire du Maghreb du moins, avec les Juifs civilisés et orthodoxes de l'empire romain. Pendant de longs siècles elles étaient demeurées des « Africains » ou des « Maghrabiya », une agglomération ethnique et religieuse à part, à l'instar des Samaritains de l'antiquité et des Falascha de nos jours.

La conquête du pays par les Arabes a porté le coup de grâce à l'indépendance, voire à l'existence même de ces populations judéo-africaines, ou judéo-berbères si l'on veut. Décimées et affaiblies par le vainqueur après une résistance armée plus que séculaire, un grand nombre d'entre elles se virent obligées d'embrasser l'islamisme, certaines autres échurent à côté de leurs coreligionnaires orthodoxes sédentaires dans les villes du Maghreb et de l'Espagne. Les plus indépendants, les plus réfractaires à l'assimilation surent se maintenir pendant tout le moyen âge, soit en associant leur sort à celui des tribus berbères, refoulées vers le sud et jusqu'au désert, soit en s'établissant dans les régions montagneuses presque inaccessibles aux Arabes. Dans le premier cas, ces descendants des anciens guerriers n'ont pas changé considérablement ; pendant longtemps encore leur influence armée ou religieuse s'exercera sur les populations non juives du Sud et jusqu'au Soudan lointain, et leur histoire dont nous avons tâché d'établir la première assise n'est pas encore écrite.

Quant à ceux d'entre ces Juifs qui résidaient dans les Ksours du Sahara et les Oasis du Maghreb proprement dit, ils étaient demeurés jusqu'à nos jours et même après la pénétration du rabbinisme officiel dans ces parages lointains, presque aussi indifférents en matière religieuse, aussi simplistes dans leurs mœurs, aussi attachés à leurs traditions africaines que l'étaient leurs ancêtres lointains.

De nos jours il n'existe que des fractions de tribus

judéo-berbères qui parlent pour la plupart la langue de leurs voisins, que les Juifs des villes appellent en hébreu בחוצים[1] (ceux qui viennent du dehors) et que nous désignerons volontiers sous le nom de « groupement judéo-berbère ».

A côté de ces derniers nous trouvons, dans les régions montagneuses de l'Atlas et du Rif principalement, des paysans juifs attachés à la glèbe et qui parlent le chleuh, dialecte berbère mélangé d'arabe. Ce sont également des descendants des anciens guerriers auxquels se sont mêlés un nombre plus ou moins considérable de réfugiés de la côte byzantine ou espagnole. Avant l'invasion arabe, ils avaient été les propriétaires des terres qu'ils continuent à cultiver. Mais réduits à l'état de serfs par leurs maîtres musulmans, ils surent en partie se maintenir grâce aux services qu'ils avaient rendus à ces derniers en tant qu'élément guerrier et à la protection intéressée de leurs « siyed » ou protecteurs berbères ou arabes[2].

Le niveau matériel et religieux de ces serfs juifs est déplorable. Au moyen âge, les Juifs orthodoxes les confondaient avec les caraïtes ou Juifs sectaires en général, tellement ils connaissaient et pratiquaient peu le judaïsme orthodoxe.

Ce qui les distingue entre tous, c'est le culte des marabouts fréquent chez les Juifs marocains en général, mais dominant la vie religieuse des Juifs fixés dans les régions montagneuses. On peut presque affirmer que partout où on rencontre des marabouts judéo-musulmans antérieurs à l'islamisme, on trouve aussi les représentants de

1. Cf. *La Revue des Écoles*, etc., VIII, p. 15.

2. Dans l'Aurès comme dans l'Atlas les Juifs sont presque les seuls vignerons et fabricants de vin, cette dernière boisson étant interdite aux musulmans, mais par contre très aimée par certains Berbères des Belad es-Siba qui font généralement peu de cas des prescriptions du Coran.

ces anciennes populations du Maroc. Le culte des ancêtres qui leur est commun avec leurs voisins musulmans les a préservés pour ainsi dire d'un anéantissement complet.

Les fellah juifs forment ainsi un groupement distinct de ceux qui parlent le chleuh. Les uns et les autres, Judéo-Berbères établis comme agriculteurs ou artisans parmi les tribus et Juifs paysans, s'il est vrai qu'ils sont très inférieurs comme intelligence et civilisation à tous les autres Juifs du Maroc, présentent néanmoins un intérêt social capital : les relations qu'ils continuent à maintenir avec leurs voisins conservant très souvent des notions sur leur ancienne origine juive ou sur leur parenté commune avec les Juifs, ainsi que le culte des marabouts du Nord et les liens des tribus d'origine juive du Sud font ressortir l'importance de cet élément qui a poussé des racines profondes dans les régions les plus inaccessibles [1].

Cependant, plus important comme nombre et état social est le troisième élément de la population juive au Maroc : les Juifs de langue arabe auxquels se rattache un nombre restreint de citadins qui parlent le berbère.

Leur histoire commence également longtemps avant la conquête musulmane. Ce sont pour la plupart les anciens résidents des cités romaines et byzantines, auxquels étaient venus se joindre successivement les réfugiés espagnols de l'époque des Wisigoths, de nombreux immigrants des pays musulmans et finalement même des fractions des tribus judéo-berbères devenues sédentaires.

Dès la plus haute antiquité ces populations paisibles formaient la classe moyenne de la population marocaine ; dans les villes comme à la campagne elles monopolisaient le commerce, les arts et souvent même les professions libérales.

1. Chénier et Doutté, par exemple, parlent d'un saint juif anté-islamique dont la qoubba située dans la montagne d'Askra (dans la région des Fazaz) est également vénérée par les Juifs et les Musulmans.

Au moyen âge, à une époque de floraison littéraire chez les Arabes, cette race juive récemment formée d'éléments aussi hétérogènes avait fait preuve des qualités intellectuelles et morales de la plus haute portée. Nous avons eu déjà l'occasion de dégager leur mentalité et leur esprit propre à eux.

Écrasés par la plus cruelle des persécutions et réduits à un état d'infériorité matérielle et morale, ces Juifs n'attendaient que l'impulsion donnée par leurs coreligionnaires arrivés de l'Espagne pour relever une fois de plus leurs capacités intellectuelles et pour affirmer leur personnalité distincte. Malgré les superstitions et les mœurs arabes infiltrées parmi les Juifs de langue arabe, ces derniers forment un groupement ethnique peut-être supérieur à tous les autres par leur intelligence et par leurs capacités morales. Ce sont en même temps les éléments les plus attachés au judaïsme et au passé juif : la foi et la piété dominent leur vie.

Les premiers essais de civilisation faits parmi les Juifs de langue arabe par l'Alliance Israélite, leurs colonies à Jérusalem et ailleurs, les produits littéraires de leurs rabbins, tout nous montre que les Juifs du Maghreb intérieur forment l'élément le plus original, le plus résistant de tous les Juifs orientaux. En cela, comme dans leur mentalité sobre jusqu'à la sécheresse et en même temps très sentimentale pour tout ce qui concerne le judaïsme ainsi que pour les écoles talmudiques et les rabbins qu'ils possèdent, ils se distinguent de tous les Juifs de l'Afrique.

En attendant, ce sont les Juifs de la côte, les « Roumi », ceux du Maghreb extérieur, qui dominent la situation : ce sont les plus connus, les mieux étudiés de tous les Juifs marocains.

En réalité les Juifs espagnols ne se sont jamais bien acclimatés au Maroc. Dans ce pays tellement différent de l'Europe, ils forment encore aujourd'hui une colonie européenne, on dirait même latine, à part. Même avec leurs coreli-

gionnaires de langue arabe ils n'ont jamais réussi à s'entendre ni à s'assimiler entièrement. On dirait que pendant les quelques siècles qui se sont écoulés depuis leur établissement dans le pays ils ont toujours entrevu la perspective de redevenir Européens.

Avec les Européens, et surtout avec ce qu'on appelle souvent la race méditerranéenne, ils ont en effet beaucoup de commun : la même faculté surprenante d'assimilation, une certaine légèreté d'esprit, une indifférence plus ou moins manifeste pour les questions d'ordre religieux et national, des mœurs souvent plus relâchées que chez les autres Juifs, des capacités commerciales développées, une tendance à se déplacer facilement.

Tous ces traits caractéristiques, qui s'accentuent surtout depuis l'ouverture des écoles de l'Alliance, joints à l'affaiblissement de leurs sentiments religieux, font des Juifs espagnols établis au Maghreb un élément intermédiaire de très grande importance non seulement par rapport aux Européens et aux indigènes, mais même à l'égard de leurs coreligionnaires établis dans l'intérieur. Ce sont eux qui seront les premiers à profiter des bienfaits d'une pénétration européenne et à contribuer à l'œuvre du relèvement du judaïsme marocain en général.

N. Slousch.
